
l'Avant-Scène 144
144
femina-théâtre
VIRGINIE
Théâtre Daunou
Comédie en 3 actes de Michel André
Mise en scène par Christian-Gérard
Décor de Jacques Marillier



Thérèse
le
Prat

Théâtre Daunou

Directrice Mme René Sancelme

Comédie en 3 actes
de Michel André

Mise en scène
par Christian Gérard

Décor de
Jacques Marillier

VIRGINIE

Distribution

par ordre d'entrée en scène

Olivier Duval	**Christian Alers**
Pierre Jezeau	**Michel Barbey**
Betty Merignac	**Luisa Colpeyn**
Brigitte	**Pierrette Bruno**
L'Officier de Marine	**Robert Willar**
Patrick de Bellecroix	**Jean-Paul Cisife**
Cécile de Bellecroix	**Christiane Durry**
Amalia Escudero	**Gisèle Grimm**

Cette pièce a été créée au Théâtre Daunou le 14 décembre 1956

CHEL ANDRÉ, auteur-acteur, dans le rôle de Olivier Duval,
éé par CHRISTIAN ALERS (portrait de THÉRÈSE LE PRAT) :
ire « Virginie »... c'est encore une évasion...

VIRGINIE

C'est un joli prénom féminin, qui fleure le XVIIIe *siècle et les Iles, les jeunes Créoles, la flibuste, l'aventure. Le charme de ces trois syllabes convient tout à fait au titre de la deuxième comédie de mon ami Michel André que nous venons de créer au Théâtre Daunou. Dans cette pièce à l'esprit léger, au dialogue vivant, il est beaucoup question d'aventure et d'aventures ; dès le début le spectateur est heureusement dépaysé, entre ciel et mer, au cœur de l'océan Atlantique, bercé dans une ravissante coquille de noix, prêt à toutes les surprises et l'auteur ne les lui ménagera que petit à petit, savamment graduées, depuis la première rencontre insolite, jusqu'à la dernière, véritable bouquet de son feu d'artifice. On est successivement intéressé, amusé, ému, attentif, et l'on rit sans remords, sans honte surtout, détendu, délassé, comblé.*

Déjà dans son premier ouvrage « Le Coin tranquille » *que j'ai porté à la scène il y a deux ans, Michel André fourmillait d'idées renouvelées et de situations baroques ; aujourd'hui sa maîtrise s'affirme, il est l'un des premiers jeunes auteurs de sa génération. Tour à tour comédien, enfant de la balle, acteur de théâtre et de cinéma, il trempe son esprit et son cœur dans les épreuves de la guerre qu'il traverse courageusement, en observateur, en humaniste, en humoriste, et d'une dure captivité de quatre ans terminée par une dramatique évasion il revient avec un livre de souvenirs jamais amers, toujours lucides, l'un des plus authentiques documents français sur ce temps bouleversé. Il en tire un scénario dont on a fait un beau film :* « Les Evadés ». *Désormais sa voie est tracée, il est auteur et déjà une demi-douzaine de sujets originaux naissent en lui, qu'il va construire, nourrir, habiller et que j'espère bien distribuer et monter à la scène. Cette collaboration de tous les instants entre l'auteur et son metteur en scène, Michel et moi la poussons au maximum en y goûtant de grandes joies ; pas une idée de l'un ou de l'autre qui ne trouve son écho chez le partenaire, pas de suggestion qui ne soit pour ainsi dire commune, aucun décalage de goûts, de sensations, de conceptions, le véritable travail d'équipe dans la confiance et l'amitié.*

Avec « Virginie », *c'est la réussite. Toutes les réussites : la pièce est celle que Michel a écrite. La représentation qu'en assurent les comédiens sous ma direction est, pour nous, celle que nous voulions, et nous avons, enfin, l'impression que le public « reçoit » l'ouvrage, tel que nous avons voulu le lui proposer, trois conditions que l'on prétend, à tort, inconciliables. Et le public est d'accord avec nous, il vient, il rit, il s'émeut, il nous approuve et mêlant dans son hommage le texte de l'auteur, la technique du metteur en scène et le jeu des interprètes, il applaudit et part, enchanté, faire la plus efficace publicité pour* « Virginie » *auprès de ses amis !*

Et maintenant, voici notre fille imprimée prête à être lue, sans les prestiges que lui donnent la scène et le truchement des acteurs...

Je suis tranquille ; même dépouillée de ces voix, de ces regards, de cette sincérité des comédiens, de ces lumières, de ce décor suggestif et de la chaude attention du public, la pièce est solide, elle est « là »... Merci de vous rencontrer avec elle !

CHRISTIAN-GERARD.

La cabine intérieure d'une goélette de croisière, Virginie. *Un décor, si possible, tout en bois verni.*

Côté cour : *Une porte qui donne sur la soute à vivres. Au premier plan, un petit coffre qui sert de siège.*

Côté jardin : *Au premier plan, une porte qui conduit à la cuisine. Ensuite, un escalier qui descend du pont en avançant sur la scène. Puis, à l'arrière-plan, la porte du cabinet de toilette-douches.*

Au fond : *Le bureau d'Olivier, surmonté d'une lampe à pétrole. Sur le bureau, le livre de bord et des livres de navigation. Un chronomètre, un baromètre, un thermomètre. Et divers instruments tels que sextant, jumelles, etc. Un appareil de photo.*

Au centre du panneau, deux couchettes superposées.

Tout le reste de la surface disponible est occupé par des placards ou des casiers qui contiennent surtout les instruments de travail d'Olivier, l'ichtyologiste. Et les résultats de ses travaux : des poissons qui dorment dans le formol.

Un mât. Il traverse le plafond du roof et vient se planter dans le plancher de la cabine.

Le soleil entre par les hublots et par des vasistas (au fond et dans des décrochements du plafond de la cabine). Il entre également par une porte vitrée qui s'ouvre, en haut de l'escalier, vers le pont de la goélette.

Il y a dans le décor cinq caisses ou barils qui serviront de sièges. Et, un peu partout, des cordages et accessoires tels que ligne de pêche, épuisettes, un harpon, des lunettes sous-marines. Une gaffe. Deux ou trois poissons naturalisés sont fixés sur les panneaux. Ainsi que des lampes à pétrole. Cartes marines, répertoire des signaux. Un imperméable et des bottes. Une lampe-tempête. Une machine à écrire portative. Un phono portatif mécanique.

ACTE I

C'est la fin d'une journée ensoleillée. Olivier, vêtu d'un vieux pantalon de toile et d'une chemisette fatiguée, se met de la crème à raser sur le visage. Il chantonne, tout en se regardant dans une glace qui est pendue à un clou, sur la porte d'un placard, près d'un hublot.

SCÈNE I

OLIVIER, PIERRE

PIERRE, *criant du haut de l'escalier.* — Olivier !... Olivier, je suis un imbécile !

OLIVIER, *légèrement.* — Mais non, mais non !... Ne sois pas pessimiste !

PIERRE, *apparaissant.* — Je te dis que je suis un imbécile !

OLIVIER. — Tu crois ?... Eh bien ! mon vieux, je ne l'avais jamais remarqué !

PIERRE, *descendant l'escalier.* — Et tu sais pourquoi je suis un imbécile ?

OLIVIER. — Attends !... Laisse-moi réfléchir...

PIERRE. — Parce que je viens de laisser partir la ligne de traîne !

OLIVIER, *frappé.* — Ce n'est pas vrai ?

PIERRE. — Si !

OLIVIER. — Ah ! C'est malin, ça !

PIERRE. — Oh non !... C'est bien pour ça que je t'ai crié : « Olivier, je suis un imbécile ! »

OLIVIER. — Trois lignes de fichues ! ça devient inquiétant !

PIERRE. — Mais oui ! Je suis très inquiet !... Je suis un imbécile inquiet ! (*Il se dirige vers l'escalier.*)

OLIVIER. — Et les anneaux ? Les anneaux de traîne ?

PIERRE. — Ah ! oui...

(*Olivier prend des anneaux et les passe à Pierre.*)

Ah ! je voulais te dire aussi : je viens d'apercevoir quelque chose...

OLIVIER. — Quelque chose ? Où çà ?

PIERRE. — Sur l'eau...

OLIVIER. — Evidemment, sur l'eau !... Je me doute bien que ce n'est pas au bout de la rue !... Je voulais dire : dans quelle direction ?

PIERRE. — Droit devant nous ! (*Il prend les jumelles.*)

OLIVIER. — Mais quelle chose ?

Pierre, *qui remonte l'escalier.* — Un point clair qui flotte...

Olivier. — Un point clair qui flotte ?... Qu'est-ce que c'est ?

Pierre. — Je ne sais pas ! Je vais regarder ça de plus près.

Olivier. — Bon !... Je finis de me raser en vitesse...

Pierre, *en haut des marches.* — Ne te presse pas, le vent est tombé, il est presque nul. Tu as tout ton temps... Tu as examiné ta bestiole ?

Olivier, *vexé.* — Ma bestiole !... Tu as de ces mots, toi ! Ma bestiole !

Pierre. — Excuse-moi, mais tu sais..., pour moi..., les poissons !...

Olivier. — Il y a poisson et poisson, Monsieur ! Et le mien, c'est un holacanthus, tout simplement !

Pierre. — Un holacanthus ?

Olivier. — Oui !... Et même, un holacanthus diacanthus !

Pierre. — Diacanthus ?

Olivier. — Ah ! C'est une découverte qui va faire du bruit ! Un holacanthus dans l'Atlantique, tu penses, ça va bouleverser tout le monde !

Pierre, *pas du tout convaincu.* — J'en suis sûr !

Olivier. — Je suis très content.

Pierre, *légèrement.* — Eh ben, c'est le principal !

Olivier. — Je viens tout de suite !

Pierre. — D'accord !

(*Pierre sort. Olivier prend son rasoir, tout en chantonnant. Pierre réapparaît en haut des marches.*)

Oli !...

Olivier, *qui sursaute.* — Ah ! Tu m'as fait peur !... Qu'est-ce qu'il y a ?

Pierre. — Plus besoin de jumelles, dis donc, Oli !... C'est un canot !

Olivier. — Un canot ?

Pierre, *il prend une gaffe.* — Oui !... Un canot pneumatique !... Il est tout près, maintenant !... A peine cent mètres...

Olivier, *figé.* — Bon sang !... Y'a quelqu'un dedans ?

Pierre. — Non !... Il est vide.

Olivier. — Ah ! bon, je préfère !

Pierre. — Je vais l'accrocher au passage...

Olivier, *qui tourne un peu sur lui-même.* — Euh !... Je... je monte tout de suite. Attends-moi.

Pierre. — Non ! Finis ta toilette, je vais me débrouiller tout seul. (*Et il sort.*)

Olivier, *seul.* — Oui ?... Tu crois ?... Bon !... (*Sort, puis revient au chronomètre qui est au-dessus de son bureau.*) 17 h. 53... Le... oui... (*Il sort.*)

Pierre, *criant à la cantonade.* — Oh !... Oli !... Y'a quelqu'un à bord !

Olivier. — Qu'est-ce que tu dis ?

Pierre. — Quelqu'un vient de se dresser dans le canot !

Olivier. — Un naufragé ?

Pierre. — Oui !

Olivier, *à lui-même.* — Ah ! zut alors !... Un naufragé, c'est bien ma veine !

Pierre, *toujours à la cantonade.* — Ça y est ! Il nous a vus ! Il fait des signes ! Prépare le rhum !

Olivier. — Le rhum ?... Ah oui ! le rhum pour un naufragé, c'est classique !... Ce que les gens peuvent être sans-gêne, c'est incroyable ! Alors, même ici, on est dérangé. C'est à croire qu'ils le font exprès. On se met tranquillement de la crème sur la figure et pan !... il vous tombe un naufragé sur les bras !... Quelle époque !... Voilà le rhum... Je vais sortir la pharmacie portative, on ne sait jamais ! (*Il cherche dans les placards.*) La pharmacie ?... Bon Dieu, où est-ce que je l'ai fichue, cette pharmacie ?... (*Il crie.*) Pierre ! Où est la pharmacie ?

Pierre, *à la cantonade et d'une voix extasiée.* — Olivier !... Oh !... C'est merveilleux !... Une femme !

Olivier. — Où çà ?

Pierre, *à la cantonade.* — Le naufragé ! C'est une femme !

Olivier, *furieux.* — Une femme ?... Ah ! de mieux en mieux !... Comme ça, le désastre est complet !... Ah ! vraiment, on avait bien besoin d'une femme dans notre aventure ! (*Criant.*) Elle est jeune ?

Pierre, *à la cantonade.* — Oh oui !... Toute jeune !

Olivier, *à lui-même.* — J'avais encore un faible espoir : la vieille mémère qui pouvait claquer d'une embolie en nous apercevant. Mais c'est une jeune ! Alors ça, c'est la catastrophe ! (*Il a enfin trouvé la pharmacie dans un placard et il l'empoigne rageusement.*) Ah ! on n'a pas fini !... Zut !... ça y est, je me suis blessé ! Et avec la pharmacie, c'est un comble ! (*Il crie vers le pont.*) Pierre !

Pierre, *à la cantonade.* — Olivier, viens m'aider !

Olivier, *qui se tient l'index.* — Je ne peux pas, je viens de me couper un doigt ! Enfin... Je veux dire que je me suis égratigné un doigt ! Je saigne... Il faut que j'arrête ça tout de suite... Alors, écoute, Pierre... Dis bonjour à cette dame de ma part et passe. Tu m'entends, Pierre !... (*Un temps.*) Pierre ?... Il ne m'écoute plus, ça commence !... Et je saigne, moi, c'est terrible ! Je saigne comme un bœuf ! Où est l'alcool à 90 ?... On ne trouve jamais, en cas d'urgence... Et c'est comme ça qu'on meurt, parfois... Aussi bêtement !... Avant d'avoir trouvé l'alcool à 90, on est plein de tétanos... Ah ! voilà la bouteille !... Vite ! Du coton !... Là !... (*Il met sur son doigt le coton imbibé d'alcool.*) Oh ! bon Dieu, ce que ça pique !... Oh ! nom de nom !... (*Il danse de douleur.*)

SCÈNE II

OLIVIER, BETTY

Betty, *à la cantonade.* — En bas ? Très bien !

(*Betty apparaît. Elle est ravissante. Elle porte un élégant costume de voyage. Elle descend rapidement l'escalier et s'arrête net devant Olivier qui se dandine, dos à elle, un doigt en l'air et la figure couverte de crème à raser. Elle sourit.*)

Bonjour !... Vous êtes heureux de m'avoir sauvée, je sais !

Olivier. — Non, c'est l'alcool !

Betty, *elle découvre la bouteille et a un petit rire.* — Ah oui ! voilà... On boit du rhum !

Olivier, *le souffle coupé par la douleur.* — Non !... Alcool à 90 !

Betty. — C'est encore mieux !

Olivier, *qui tente d'expliquer.* — Un doigt...

Betty, *amusée.* — Mais oui !... Un doigt !... Et le pouce !

Olivier, *montrant son index.* — Non ! L'index !

Betty, *souriant.* — Ah ! C'est du propre !... Dites-moi, mon pauvre ami... Où est votre capitaine ?

Olivier. — C'est moi !

Betty, *souriant avec pitié.* — Non !... Vous ne comprenez pas ce que je vous demande...

Olivier. — Si, si !... C'est moi !... Le capitaine, c'est moi !

Betty, *consternée.* — Hé ben !

Olivier. — Quoi « Hé ben ! » Qu'est-ce que ça veut dire : « Hé ben ! » ?

(*Et comme Betty regarde autour d'elle.*)

Mon bateau ne vous plaît pas, c'est ça ?... Bravo !... Vous pourrez descendre à la prochaine, ce n'est pas moi qui vous retiendrai !

Betty. — Ah ! permettez, Monsieur... Soyez poli ! Je demande à voir le capitaine, on me dit qu'il est ici, je descends, je cherche un bel officier de marine et je découvre un individu à tête de clown... Alors, forcément...

Olivier. — J'ai une tête de clown ?... Ça alors !... Qu'est-ce qui vous a permis d'entrer chez moi pour m'injurier ? Une tête de clown !... (*Il se passe machinalement la main sur la figure.*) Ah !... (*Riant.*) C'est la crème que j'ai sur la figure... (*Il s'essuie.*) Quand vous êtes arrivée, j'allais me raser.

Betty. — A six heures du soir ?

Olivier. — Je me rase quand ça me plaît, chère Madame !

Betty. — Pas à six heures du soir, quand même !

Olivier, *dont le ton monte.* — Ah ! elle est un peu forte, celle-là ! Pourquoi est-ce que je ne me raserais pas à six heures du soir ? Je peux me raser à minuit, si ça me fait plaisir, je suis le maître à bord... Maître à mon bord après Dieu !... (*Il enfile une veste.*) Et lui, le bon Dieu, il se fiche pas mal de mes heures de toilette !... Alors vous pensez bien que ce n'est pas une femme qui va... Et puis d'abord, qu'est-ce que vous faites ici, hein ?

Betty. — Je me le demande !... Mais rassurez-vous, je ne fais que passer !... Où est la radio ?

Olivier. — J'ai un phono, si vous voulez...

Betty. — Non, non !... Je cherche la radio du bord !

Olivier, *souriant.* — Ah ! bon... (*Sérieux.*) Eh bien ! vous pourrez chercher longtemps, « Virginie » n'a pas la radio !

Betty. — Qui ça ?

Olivier. — « Virginie » !

Betty. — Où est-elle, cette dame ?

Olivier. — Vous êtes dessus !

Betty. — Hein ?

Olivier. — C'est le nom de mon bateau, chère Madame !

Betty, *sèchement.* — Charmant !

Olivier, *heureux.* — N'est-ce pas ? C'était le prénom de ma pauvre mère...

Betty. — Pas d'attendrissement !... Vous n'avez ni émetteur ni récepteur ?

Olivier. — Non. Ce serait trop facile de naviguer dans ces conditions-là. Moi, Madame, je joue la difficulté ! Pas de radio, du calcul ! Tout est là, dans ma tête ! C'est moins fragile et ça ne pèse rien. Seulement, c'est plus calé, évidemment !... Mais les maths, moi, ça me passionne !

Betty, *insolente.* — Vous avez bien une tête à ça !... Mais alors comment va-t-on pouvoir annoncer au monde que je suis sauvée ?

Olivier. — Je ne sais pas !... Mais le monde attendra, vous pensez ! Il se fera une raison !

Betty, *solennelle.* — Je suis Betty Mérignac !

Olivier, *neutre.* — Ah !

Betty. — Je ne vous en dis pas plus !...

Olivier, *après un petit temps.* — Vous ne m'en dites pas plus ?

Betty. — Non.

Olivier. — Betty comment ?

Betty. — Mérignac !... Betty Mérignac, quoi !

Olivier. — Ah ?... Et moi, Olivier Duval.

Betty. — Ne mélangeons pas les questions... Je suis la fille de Mérignac.

Olivier. — C'est logique.

Betty. — Vous connaissez ?

Olivier. — Pas du tout.

Betty. — Allons ! allons ! Vous avez déjà lu mon nom sur les journaux !

Olivier. — Jamais.

Betty. — Ah ! çà alors..., c'est à peine croyable ! (*Elle appelle vers le pont.*) Monsieur !... Monsieur !...

Olivier. — Ah ! mais oui, au fait !... Pourquoi ne descend-il pas, celui-là ?... Pierre !

Betty. — Pierre !

SCÈNE III

Les Memes, BRIGITTE, PIERRE

Pierre, *à la cantonade.* — Oui, voilà ... J'arrive, chère Madame...

Betty. — Descendez, mon petit Pierre...

Olivier. — Son petit Pierre !

(*Il aperçoit Pierre qui descend avec Brigitte dans les bras.*)

Oh ! Une autre ! Comment, Pierre ! Encore une ?... (*Désespéré.*) Oh !... Mais tu m'avais annoncé une naufragée... Pas deux ! Une !

Betty. — Hé non !... Pas une, deux !

Pierre. — Celle-ci était au fond du canot, je ne l'avais pas vue.

Olivier. — Elle se cachait ?

Pierre. — Non ! Elle était évanouie.

OLIVIER. — C'est bien une idée de femme !... (*Subitement.*) Dis donc, tu es sûr qu'il n'y en a pas une troisième ?

PIERRE. — Non, non : deux, c'est tout !

OLIVIER. — C'est encore une chance...

PIERRE. — Oui, nous avons de la chance, hein, Olivier ? Elles sont plus charmantes l'une que l'autre !

BETTY, *ouvrant les draps de la couchette inférieure.* — Posez-la ici !

OLIVIER. — C'est ça, mais comment donc !... Sur ma couchette !... Ça y est, l'envahissement commence ! C'est l'occupation, quoi !

BETTY, *imperturbable.* — Elle respire calmement...

PIERRE. — Il faudrait, tout de suite, voir si elle n'a rien de cassé... Je vais la déshabiller !

OLIVIER. — La déshabiller ?... Ah ! voilà : ça y est, ça commence !

PIERRE. — Qu'est-ce qui commence ?

OLIVIER. — Pierre, je te rappelle immédiatement que ce n'est pas du tout pour déshabiller les femmes que nous sommes ici. Nous avons des choses autrement importantes à faire !

BETTY. — Je vous en prie, Messieurs, je me charge d'elle ! Vaquez !

OLIVIER. — Qué ?

BETTY. — Vaquez à vos occupations !

OLIVIER. — Ah ! pardon, je croyais que c'était de l'espagnol... Bon, eh bien ! nous allons vaquer ! Allez, Pierre, vaque !

BETTY. — Faites-moi donc une tasse de thé...

OLIVIER. — C'est ça ! Vaque faire le thé.

BETTY. — Et ouvrez-moi quelques boîtes de conserves... J'ai une faim épouvantable.

OLIVIER, *en bas des marches.* — Donne deux, trois biscuits... 15 grammes !

(*Pierre sort cuisine.*)

BETTY. — Oh ! Ne vous inquiétez pas, je paierai tout !

OLIVIER. — La question n'est pas là !

BETTY, *qui se méprend.* — Merci, vous êtes un gentleman et j'accepte votre invitation !

OLIVIER. — Mon invitation ?... Oui, bien sûr, mais vous êtes à bord d'un tout petit bateau...

BETTY. — Rassurez-vous, j'ai un appétit d'oiseau !

OLIVIER. — Justement ! Un oiseau, ça mange tout le temps...

BETTY. — Je serai un oiseau discret !

OLIVIER, *en sortant vers le pont.* — Merci !

BETTY. — Pierre !... Et le thé ?

PIERRE, *à la cantonade.* — Je m'en occupe, je viens tout de suite.

BETTY. — Charmant garçon ! (*Elle revient à Brigitte, toujours allongée. A Olivier, qui réapparaît lugubre.*) Elle dort, à présent...

OLIVIER. — Ah ?... Moi, j'ai fait un tour d'horizon : rien en vue ! Nous sommes tout seuls sur l'Atlantique !

BETTY. — Ça vous impressionne ?

OLIVIER. — Non, ça m'embête... Parce qu'il faut que je vous garde ici toutes les deux.

BETTY. — On n'est pas plus aimable !

OLIVIER. — Je calcule, moi, Madame... Et je vois que ça va me poser des tas de problèmes !... Enfin... Tant pis !... Bien !... Il faut tout de suite que je vous questionne et que je consigne vos réponses sur mon livre de bord... (*Il ouvre son livre sur son bureau.*)

BETTY. — Jusqu'ici, ça me paraît assez simple...

OLIVIER. — Ce n'est qu'un début !... Vous permettez, je note. (*Il écrit.*) Mmm ! Mm !... En fin d'après-midi... Mmm ! recueilli... Deux naufragées dans un canot pneumatique ...

(*Pendant ce temps, Betty, sans aucune gêne, s'est assise en face d'Olivier et elle enlève ses bas.*)

BETTY. — Vous n'auriez pas une cigarette à m'offrir ?

OLIVIER, *qui lève les yeux.* — Une... Oh !... (*Il se dresse d'un bond.*) Qu'est-ce que vous faites ?

BETTY, *posément.* — Je vous demande une cigarette.

OLIVIER, *désignant la robe levée.* — Oui... mais ça ?

BETTY. — Ah !... J'enlève mes bas.

OLIVIER, *troublé.* — Vos bas... Oui, je vois... Vous enlevez vos bas...

BETTY. — Alors... Vous disiez : dans un canot...

OLIVIER, *complètement perdu.* — Dans un canot élastique... Euh ! Pneumatique... Je suis bête, moi. Je dis des mots... Je... Il fait une chaleur. Vous ne trouvez pas ?

BETTY, *souriante* — Vous êtes troublé, capitaine ?

OLIVIER. — Moi ?... Ah ! là là... Pas du tout !... Seulement, j'arrête de prendre des notes sur mon livre de jambes..., de prendre des jambes sur mon... de... (*D'une voix forte.*) Je m'arrête d'écrire !

BETTY. — Tout ça, parce que vous avez aperçu...

OLIVIER. — Oh non ! pas aperçu, Madame ! Vu ! Et même bien vu !

BETTY. — De nos jours, capitaine, c'est un spectacle courant...

OLIVIER. — Pas ici, Madame ! Pas à bord de « Virginie » !

BETTY. — Si je comprends bien, « Virginie » est une sorte de petit couvent flottant ?... Et je trouble vos vœux de chasteté en quelque sorte...

OLIVIER. — Madame...

BETTY, *les mains pieusement jointes.* — Oui, mon père.

OLIVIER. — Ah ! On ne peut pas travailler, avec vous ! Voulez-vous me permettre de reprendre mon interrogatoire dans la dignité ?

BETTY. — Dans l'honneur et la dignité, absolument d'accord !

OLIVIER. — Merci !... Comment vous appelez-vous ?

BETTY. — Encore !... Mais je vous l'ai dit !

OLIVIER. — Ça ne m'a pas frappé !

BETTY. — C'est incroyable !... (*Elle appelle.*) Pierre ! Pierre !

PIERRE, *de la cuisine.* — Oui, voilà !

BETTY. — Venez ! (*A Olivier.*) Vous allez voir ! (*A Pierre qui entre.*) Vous allez voir que mon nom va lui rappeler quelque chose... à lui !

PIERRE. — Votre nom, je ne sais pas. Mais votre visage... Ecoutez, on ne vous a jamais dit que vous ressembliez à Betty Mérignac ?

BETTY. — Merci, mon petit Pierre !... (*A Olivier.*) Inscrivez mon nom, capitaine, Betty Mérignac !

PIERRE. — Quoi ?... Vous êtes... Nous avons sauvé Betty Mérignac ?

BETTY. — Oui.

PIERRE, *aux quatre cents coups.* — Oh ! çà alors, c'est sensationnel !... Ah ! Olivier, mon vieux, c'est une nouvelle extraordinaire !

BETTY. — Expliquez-lui. Il ne s'en rend pas compte.

PIERRE. — Mais si ! Tu imagines que nous avons à notre bord Betty Mérignac. Tu te rends compte de ce que ça représente ?

OLIVIER. — Non...

PIERRE. — Mais si !... Mérignac ! Cet Américain d'origine française... Ce millionnaire... En dollars !... Oh ! quoi, les aciéries Mérignac, de Pittsburg !... Tout le monde sait que Betty est sa fille unique... Que sa mère était une comtesse hongroise... Que Betty a déjà été mariée quatre fois...

BETTY. — Cinq fois !... J'ai eu cinq maris !

PIERRE. — Vraiment ?

BETTY, *riant.* — Ah oui ! ça, j'en suis sûre !... Cinq !... Seulement, il y en a un qu'on oublie toujours... Mon premier mari... Le pauvre Donald !

PIERRE. — C'est stupide !

BETTY. — Non, c'est sans importance.

OLIVIER. — Absolument !... Tout ça, après tout, c'est votre petite vie de famille ! ça n'offre aucun intérêt pour mon livre de bord. Moi, tout ce que j'ai besoin de savoir, c'est si je marque Mérignac ou bien le nom de votre dernier conjoint...

BETTY. — Attendez... Comme je divorce encore...

OLIVIER. — Ne me faites pas faire de ratures...

BETTY. — Non. Marquez Mérignac !

OLIVIER. — Va pour Mérignac !... Prénom ?

PIERRE. — Elisabeth !

OLIVIER. — Je ne te demande rien à toi... Va faire ton thé !

(*Pierre sort, Olivier écrit.*)

Elisabeth... Bien !... Nom et prénom de votre compagne ?

BETTY, *désignant Brigitte.* — Elle ?

OLIVIER. — Oui, elle !

BETTY. — Ah ! ça, je n'en sais rien.

OLIVIER. — Comment ? Vous n'avez même pas pensé à le lui demander ?

BETTY. — Non. Je suis parfois très étourdie. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'elle est Française. Je l'avais remarquée, dans l'avion. Elle était assise pas bien loin de moi...

OLIVIER. — Dans l'avion ? Quel avion ?

BETTY. — L'avion Londres-Rio de Janeiro qui est tombé, cette nuit, dans l'Océan... pas loin d'ici !

OLIVIER, *déçu.* — Ah ! Un avion ?

BETTY. — Quoi ? ça vous contrarie ? Ça complique votre interrogatoire ?

OLIVIER. — Non... Non, pas du tout !... Je m'étais mis dans l'idée que vous aviez fait naufrage... Mais, dans le fond, je n'ai pas de préférence.

PIERRE, *qui entre avec le thé.* — Vous alliez à Rio ?

BETTY. — Oui... Pendant mes divorces, moi, je fais toujours un voyage d'agrément !

PIERRE. — Excellente habitude !

BETTY. — N'est-ce pas ?... A condition de ne pas tomber en panne ! Mais, cette nuit, notre avion a dû se poser sur l'eau. Les passagers se sont affolés, il y a eu une bousculade devant la sortie de secours... Moi, je me suis jetée dans un canot pneumatique et j'ai donné quelques coups de « pagaïe »...

OLIVIER, *rectifiant.* — Pagaie !

BETTY. — Oh non !... Pas gai du tout !

PIERRE. — Alors ?

BETTY. — J'étais dans une nuit totale..., une nuit d'encre... lorsque j'ai vu des feux de Bengale qui s'allumaient sur la mer... On m'appelait... J'ai fait des grands gestes et c'est à ce moment-là que j'ai perdu la pagaïe...

PIERRE. — Bon sang !

BETTY. — J'étais furieuse... Je voulais plonger... C'est alors que j'ai aperçu...

PIERRE, *qui lui présente le sucrier.* — Un requin ?

BETTY. — Non !... Deux morceaux de sucre !

OLIVIER, *qui note.* — Oh ! que c'est curieux ! (*Il lève la tête et réalise.*) Ah ! pardon !... ça y est, ça me fait une rature !

BETTY, *reprenant.* — J'ai aperçu la petite qui nageait vers moi... Je l'ai hissée dans mon canot... Elle s'est évanouie... Et j'ai commencé à lui donner des gifles, tout en appelant au secours !

PIERRE. — Quelle situation !

BETTY. — Une nuit inoubliable...

PIERRE. — Ça n'a pas duré toute la nuit ?

BETTY. — Si !... Toute la nuit !... Elle s'évanouissait, et moi j'appelais au secours !...

(*Elle boit une gorgée de thé, pendant qu'Olivier et Pierre échangent un regard admiratif.*)

Quand le jour s'est levé, j'ai regardé autour de moi... Nous étions seules, sur l'Océan... Je l'ai dit à la petite... qui s'est évanouie...

OLIVIER. — Encore ?

BETTY. — Toujours !

PIERRE. — Alors ? Qu'est-ce que vous avez fait ?

BETTY. — Eh bien ! mon Dieu, la seule chose possible : j'ai attendu.

PIERRE. — Fantastique !... C'est une aventure fantastique !

OLIVIER. — Mais... j'y pense, tout à coup... Il y avait d'autres passagers dans votre avion ?

BETTY. — Une quarantaine...

OLIVIER, *qui se lève, frappé.* — Simplement !... Hé bien !... s'ils ont la chance de nous apercevoir... ici..., ça va être gentil !... Un wagon de métro, vers six heures du soir ! (*Se montrant.*) Attendons-nous au pire, à présent, mon vieux Pierre ! On est peut-être en train de se faire accrocher par la foule... (*Il est sorti.*)

PIERRE. — Vous savez que... votre accident... ça va faire un papier sensationnel pour les agences de presse... Et à ce propos, je me présente : Pierre Jézeau..., journaliste.

BETTY. — Vous êtes journaliste ? Ah ! J'adore les journalistes ! Ce sont des copains ! J'en ai toujours deux ou trois à ma table, ça fait partie de mon budget de publicité...

PIERRE. — Moi, je ne suis encore qu'un tout petit journaliste...

BETTY. — Je serai votre première chance. Nous ferons l'article ensemble et je vous réserve l'exclusivité de la nouvelle.

PIERRE, *lui baisant la main.* — Ah ! merci, chère Madame...

BETTY. — Appelez-moi Betty, comme tous vos confrères !

PIERRE. — Je n'oserai jamais !

BETTY. — Mais si, osez !... Je suis une femme très simple, moi... Vous verrez !

PIERRE. — Vous êtes merveilleuse !

(Olivier revient.)

Alors ? Personne ?

OLIVIER, *du haut des marches.* — Personne !

PIERRE, *à Betty.* — C'est splendide ! Il faut qu'on vous retrouve la dernière. Si on avait la chance qu'ils aient annoncé votre mort... Quel coup pour la publicité !

OLIVIER. — Et pour votre papa ! Il risque d'en tomber raide, tout simplement !

BETTY. — Pensez-vous, papa a le cœur solide !

PIERRE. — Un cœur de milliardaire !

BETTY. — Et d'ailleurs, très rapidement, ce sera la grande manchette : « Betty Mérignac saine et sauve ! »

PIERRE. — Et puis arriveront les premiers détails : « Betty vogue pendant des heures, dans une mer infestée de requins ! »

BETTY. — « Au milieu d'un océan déchaîné, elle réussit à sauver une passagère !... »

PIERRE. — « Et elle est enfin recueillie...

BETTY, *d'une voix tonnante.* — ... à bout de forces...

OLIVIER. — ... par le paquebot « Virginie »...

PIERRE. — .... où l'attendait notre envoyé spécial !... »

BETTY, *riant.* — Formidable !

PIERRE. — Vous imaginez ?

BETTY. — C'est merveilleux !

OLIVIER, *soudain grave.* — Ce que je me demande... *(Et il se met à descendre lentement les marches de l'escalier.)*

PIERRE. — Ça y est ! Olivier vient de trouver quelque chose pour nous consterner !

OLIVIER. — Non, pas du tout !... Je me demande simplement quel moyen vous allez employer pour faire parvenir votre « prose à sensation » au monde civilisé... On pourrait jeter une bouteille à la mer, remarquez... Mais c'est bien aléatoire !

BETTY, *suffoquée.* — Une bouteille ? *(Elle rit.)* Ah ! ça, c'est incroyable !... Une bouteille !... Mais vous retardez d'un siècle, mon pauvre vieux ! A notre époque, vous pensez, le coup de la bouteille, c'est légèrement périmé ! *(A Pierre.)* Il est crevant ! *(A Olivier.)* On me cherche, en ce moment... Et on va me trouver !

OLIVIER. — Ah ! ça, j'en suis sûr, on vous trouvera !... Mais quand ?

BETTY. — Je préférerais que ce ne soit pas tout de suite. Pour qu'on aie le temps de parler de ma mort !... Mais demain, ce serait parfait !

OLIVIER. — Ce serait même inespéré !

BETTY. — Inespéré ?

OLIVIER. — Ecoutez... Soyons francs : par ici, l'Atlantique n'est pas très encombré...

BETTY. — Oh ! tout de même, il y a des bateaux !

OLIVIER. — Beuh !...

BETTY. — Quoi, « beuh ! »... ? Il n'y a pas de bateaux ?

OLIVIER. — Si !... Mais c'est assez clairsemé... Tenez !... Si, en ce moment il y a un bateau qui se trouve à moins de mille kilomètres de nous... c'est que nous avons de la chance !

BETTY. — Mille kilomètres ; Mais c'est effrayant !

OLIVIER. — Non !... On s'y fait très bien.

BETTY. — Pierre !... Mille kilomètres !

PIERRE. — Ne vous affolez pas, Betty. Il n'y a pas que les bateaux qui vous cherchent...

BETTY. — Ah ! mais oui, j'oubliais les avions !... *(A Olivier.)* Les avions, capitaine !

OLIVIER. — D'accord !... Hé bien, si un avion nous aperçoit, je vous promets que nous lui ferons signe que vous êtes là !

BETTY. — Signe que je suis là ?

OLIVIER. — Oui.

BETTY. — C'est tout ce que vous ferez ?

OLIVIER. — Qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'autre ?

BETTY. — Je ne sais pas, moi... Des choses...

OLIVIER. — Vous êtes drôle, chère Madame... Moi, je n'attendais pas du tout votre arrivée !

BETTY. — C'est une faute.

OLIVIER. — Je n'ai pas prévu...

BETTY. — C'est bien ce que je vous reproche : vous n'avez pas prévu !

OLIVIER. — Mais...

BETTY. — Taisez-vous, c'est impardonnable !... Comment ! Vous avez le toupet de vous balader au milieu de l'Océan sur ce bateau ridicule... Parfaitement ! Ridicule ! Et si un pauvre naufragé a le malheur de vous demander l'hospitalité, vous lui annoncez... comme ça... avee un sourire cynique... qu'on ne pourra pas rassurer sa famille..., sa pauvre famille éplorée... avant des heures et peut-être des jours, parce que vous n'avez rien prévu !... Eh bien ! laissez-moi vous dire qu'on devrait faire une loi...

OLIVIER. — Encore !

BETTY. — Une loi qui interdirait à des imbéciles de votre espèce d'écumer les mers avec un raffiot d'un autre âge...

OLIVIER. — Madame Mérigny...

BETTY, *de toute sa voix.* — Gnac !... Vous entendez : Gnac !... Mérignac !... *(Un temps, puis sur le ton d'un ordre.)* Capitaine ! Vous allez immédiatement faire voile vers l'île la plus proche...

OLIVIER. — Il n'y en a pas !

BETTY. — Mais si ! Il y en a toujours ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Où est la carte Michelin ?

OLIVIER. — Non, Madame !... Il n'y a pas de Michelin. Il n'y a pas d'île, il n'y a pas de vent. Il n'y a rien !

BETTY, *hurlant.* — Alors, qu'est-ce que vous foutez ici ?

OLIVIER, *hurlant plus fort que Betty.* — Je fous la traversée de l'Atlantique !

BETTY. — Ridicule !... ça s'est déjà fait !

OLIVIER. — Pas comme ça, Madame, pas comme

ça ! Pierre et moi, nous faisons la traversée de l'Atlantique en biais...

Betty. — En biais ? C'est complètement grotesque ! En biais ! Qu'est-ce que c'est que cette idée ?

Olivier. — Une idée à moi.

Betty. — Ça ne m'étonne pas !

Pierre. — Non, ne vous moquez pas, Betty ! Nous accomplissons un exploit sportif...

Olivier. — Doublé de recherches scientifiques importantes... Un exploit scientifico-sportif !

Pierre. — Qui nous mènera de la Bretagne à la Terre de Feu, sans escale !

Betty, *à Olivier*. — Vous allez à la Terre de Feu ?

Olivier. — J'y vais !

Betty. — Et sans escale ?

Olivier. — Oui, oui... Comme ça... Ffffft !... Sans escale !

Betty. — Ce qui veut dire que, si aucun bateau ne nous a croisés d'ici là, vous nous emmenez à la Terre de Feu..., cette petite et moi ?

Olivier, *distrait*. — Quelle petite ? (*Il se tourne vers la couchette.*) Ah ?... Hé oui ! si on envisage le pire...

Betty. — Mais c'est du pur sadisme !... Vous êtes un criminel, cher Monsieur. (*Elle crie.*) Un criminel, vous entendez ?

Olivier. — Oh ! J'entends !

Betty. — Vous n'avez pas le droit de disposer de ma personne... Qu'est-ce que j'irais faire à la Terre de Feu, moi ?

Olivier. — Je ne sais pas exactement... Vous distraire !

Betty. — Me distraire à la Terre de Feu ?

Olivier. — Il y fait très froid et il y a toujours du vent, mais c'est pittoresque !... J'ai vu des photos..., ça a l'air coquet...

Betty. — Coquet ?

Olivier. — Oui, les petites maisons, c'est coquet ! Pimpant, même ! Oh ! bien sûr, je ne vous dirai pas...

Betty. — Non ! Ne me dites plus rien. Et écoutez-moi bien, Monsieur. Je vous somme..., vous comprenez : Je vous somme de me conduire immédiatement vers le port le plus proche...

Olivier. — Et moi, je refuse !

Betty. — Vous refusez ?

Olivier. — Je refuse. Je ne peux pas, pour vos beaux yeux, démolir un voyage de la plus haute importance... Je ne peux, à aucun prix, interrompre une expédition que je prépare depuis des années, Madame !... Je refuse !

Betty. — Très bien !... Je vais déposer contre vous une plainte en séquestration, je vous préviens... Et comme papa a le bras long...

Olivier. — Des menaces ? Ah ! faites très attention, Madame ! Parce que, moi, je vous fais jeter à fond de cale avec les fers aux pieds !...

Pierre. — Y'a pas de cale !

Olivier, *énervé*. — Fous-moi la paix, toi !

Betty. — Les fers aux pieds ? Espèce de sale corsaire ! Pirate !

Olivier. — Je vous interdis de me traiter de pirate ! Tout, mais pas ça !

Pierre. — Tu t'énerves...

Olivier. — Ah non ! j'ai ma dignité, quand même ! (*A Betty.*) Je suis un ichtyologiste, moi, Madame !

Betty. — Un quoi ?...

Pierre. — Olivier est un savant... Un zoologiste spécialisé dans l'étude des poissons...

Betty, *moqueuse*. — J'aurais dû m'en douter !... L'étude des poissons, ça explique tout !

Olivier. — Madame, ne plaisantez pas avec l'ichtyologie !

Betty. — Dieu m'en garde ! (*Elle le regarde des pieds à la tête.*) Un ichtyologiste !... Et moi qui vous traitais de corsaire. C'était vous faire beaucoup d'honneur... Ça a le sourire, au moins, un corsaire !

Olivier. — Le sourire ?

Betty. — Parfaitement !... Vous ne fréquentez que des aquariums, mais si vous alliez au cinéma, vous sauriez que les corsaires ont toujours le sourire..., qu'ils sont bruns... Ne discutez pas, Monsieur : ils sont bruns, ils ont les cheveux tout bouclés, l'œil noir et les dents blanches... Et puis ils prennent des bateaux à l'abordage... Ils violent toutes leurs passagères, on a de la distraction, au moins !... Tandis qu'avec les ichtyologistes...

Pierre. — Betty, je vous en supplie... Pas de paroles blessantes ! Nous allons peut-être vivre ensemble pendant des semaines, et il ne faudrait pas...

Betty. — Des semaines ? Comment, des semaines ? Vous ne comptez pas arriver à la Terre de Feu avant des semaines ?

Pierre. — Nous comptons huit semaines.

Betty, *foudroyée*. — Huit semaines !... Mais ça fait deux mois, ça !

Olivier. — Oui, deux bons mois !... Et encore... si nous ne nous amusons pas en route ! (*Olivier se dirige vers son bureau et y prend une paire de jumelles.*)

Betty. — Deux mois !... Ah non ! ça, je vous le dis tout de suite, c'est impossible !... Je ne pourrai jamais vivre pendant soixante jours sur cette coquille de noix !

Olivier, *qui monte l'escalier*. — La « *Virginie* » est une goëlette de croisière, chère Madame !

Betty. — Un youyou, quoi !

Olivier. — Un youyou !... Ah ! décidément, vous avez le don de trouver le mot qui fait mal !... Je comprends pourquoi vous avez déjà découragé cinq maris ! Vous avez dû, sans arrêt, les cribler de mots cruels. Les larder comme des saints Sébastien ! Et je m'incline avec émotion devant la mémoire de ces cinq martyrs ! (*Et il sort.*)

Betty. — Oh ! le muffle !... Ah non !... Huit semaines..., seule... en tête à tête avec un imbécile...

Pierre. — Je serai là, moi aussi !

Betty. — Ah ! on va s'amuser.

Pierre. — Mais oui, vous verrez ! Olivier gagne à être connu. Il raconte de charmantes histoires de poissons...

Betty. — Pfff !

Pierre, *désignant Brigitte qui n'a pas bougé*. — Et puis il y a cette jeune femme ! Qui sait ? C'est peut-être un boute-en-train !

Betty. — Elle ?

PIERRE. — Mais oui ! Elle reprendra connaissance..., de temps à autre. Nous serons quatre !

BETTY. — C'est ça !... On pourra jouer à la belote !... Non mais, vous imaginez l'enfer que ça va être ?... Pierre, il faut faire quelque chose... Soyez chic : emmenez-moi !

PIERRE. — Vous emmener ?

BETTY. — Avec le bateau !... Jusqu'à la terre la plus proche...

PIERRE. — Je voudrais bien, mais je ne peux pas !

BETTY. — Pierre, écoutez-moi ! Si vous acceptez de m'emmener, je vous donnerai ce que vous me demanderez !

PIERRE. — Ce que je vous demanderai ?... Ah !... C'est vachement cornélien !... Dommage que je ne commande qu'en second !

BETTY. — En second ? Mais vous n'êtes que deux !

PIERRE. — Oui.

BETTY. — Alors vous ne commandez rien du tout !

PIERRE. — Non, c'est vrai !

BETTY. — Vous êtes l'équipage !

PIERRE. — Non, quand même pas !

BETTY. — Mais si !... Seulement... un équipage, Pierre..., ça désobéit parfois à son capitaine...

OLIVIER, *qui est entré.* — Qu'est-ce que j'entends ?... Vous essayez de fomenter une révolte à mon bord ?

PIERRE. — N'aie aucune crainte, Olivier... Je n'ai pas l'intention de te trahir !

OLIVIER. — Je sais !

PIERRE. — Bien sûr, si tu me donnais l'ordre formel de mettre le cap sur une île...

BETTY. — Ah ! vous voyez : tout le monde serait d'accord ! Pierre ! (*Elle désigne Brigitte toujours évanouie.*) La petite !... et moi !

OLIVIER. — Oui, mais moi je suis contre !... Pierre ! Le soleil va se coucher, c'est le moment où nous allons avoir un peu de brise. Il s'agit d'en profiter. Monte sur le pont. Tu m'avertiras dès que ça fraîchira.

PIERRE. — Entendu !

BETTY. — Un mot !

OLIVIER, *d'une voix forte.* — Non, Madame !... (*A Pierre, avec douceur.*) Va, Pierre !... (*A Betty.*) Montez avec mon camarade et regardez la manœuvre, ça intéresse toujours les passagers...

(*Elle veut parler.*)

Mais plus un mot !

(*Betty se dirige vers l'escalier et Olivier pense l'avoir « matée ».*)

BETTY, *elle se retourne.* — Décidément, vous êtes à encadrer, capitaine !... Ah oui ! moi, je vous le dis : comme ours mal léché, on ne fait pas mieux ! Ah ! on se sent vraiment fier d'être Français, lorsqu'on tombe sur un malotru comme vous, je vous jure !... ça fait plaisir, quand on est en terre étrangère...

OLIVIER. — En mer !

BETTY. — Quoi ?

OLIVIER. — Nous sommes en mer ! C'est un détail, mais il a son importance !

BETTY. — Oh ! ne m'interrompez pas pour des futilités... Nous sommes en plein milieu de l'Océan, oui, je sais !... Merci, Monsieur !

OLIVIER. — Il y a de quoi !

BETTY. — Comment ?

OLIVIER. — Vous pouvez me remercier !

BETTY. — Ça, c'est un comble !

OLIVIER. — Ne criez pas !

BETTY. — Vous voulez que je vous remercie ?

OLIVIER. — Oui ! De m'être trouvé sur votre route, providentiellement !

BETTY. — C'est la Providence que je remercie. Mais pas vous !

OLIVIER. — Oh ! que c'est mesquin, ça !... Ah oui ! je trouve ça mesquin ! Pourquoi pas moi ?

BETTY. — Et encore !... Je reproche à la Providence d'être allée me choisir le seul capitaine sur tout l'Atlantique qui ne soit pas sensible à la prière d'une jolie femme !... Les gens de mer ont pourtant une vieille tradition de galanterie..., universellement connue... Mais vous..., cette tradition..., vous la piétinez !

OLIVIER. — Je ne piétine rien !... Est-ce que vous croyez, par hasard, que si une jolie femme etait venue demander à ceux du « Kon Tiki », à Le Toumelin ou au docteur Bombard d'interrompre leur traversée...

BETTY. — N'essayez pas de détourner la conversation ; vous êtes la honte de la marine nationale, voilà ce que vous êtes !

PIERRE, *du haut de l'escalier.* — Ah non ! vous allez fort !

BETTY. — Oh ! Vous, mon petit Pierre, silence !... Vous êtes jugé ; beau garçon, mais aucune personnalité !... Le bel esclave, quoi !... Alors, taisez-vous ! Allez voir si ça rafraîchit là-haut !

OLIVIER. — Si vous n'étiez pas une femme...

BETTY. — Une femme ? N'employez pas des mots dont vous ignorez le sens !

OLIVIER. — Madame... Je me domine... Je ne voudrais pas vous dire des choses blessantes, moi aussi...

BETTY. — Ça vaudra mieux ! Pas une seule chose blessante ! Pas une seule !... Parce que, moi, je vous ferai tirer les oreilles par mes cinq maris, mon bonhomme !...

OLIVIER. — Ah ! mais vous commencez à m'ennuyer...

BETTY. — Empaillez vos poissons, ça vous distraira !

OLIVIER. — Vous allez arriver à me mettre en colère avant deux mois, je vous préviens !... Et comme je voudrais bien faire ma traversée de l'Atlantique en biais tranquillement...

BETTY, *entêtée.* — Déposez-moi sur une île !

OLIVIER. — Jamais ! (*A Pierre.*) Elle est insensée, crois-tu ?... (*Montrant l'évanouie.*) L'autre est convenable, mais celle-ci est impossible !

PIERRE. — Venez, Betty ! Venez voir le coucher du soleil, ça va vous calmer. (*Il sort.*)

BETTY, *en montant.* — Si j'avais eu la chance d'être recueillie par des Anglais, je suis sûre que ça aurait eu une autre allure !

OLIVIER, *fou furieux.* — Qu'est-ce que vous dites ?...

(*Betty s'arrête.*)

Ah ! ne parlez pas d'Anglais à bord de ce bateau. Vous allez le faire exploser !

BETTY. — Il est jaloux ?

OLIVIER. — Non, Madame. Il est Breton !

BETTY, *en montant.* — God save the Queen !

OLIVIER, *étranglé de fureur.* — Vipère !

BETTY. — Ichtyologiste ! (*Elle sort.*)

SCÈNE IV

OLIVIER, BRIGITTE

OLIVIER. — Pfff !... Ah ! çà alors, j'ai déjà vu des... des énergumènes ! Mais ça, ça dépasse tout ce qu'on peut imaginer ! (*Il prend un long gâteau sec et le met en bouche à la façon d'une cigarette.*) Elle m'a mis dans un état d'exaspération... C'est à peine croyable ! (*Il craque nerveusement une allumette ; elle casse.*) Une pelote de nerfs ! Elle a fait de moi une vraie pelote ! Quand je pense qu'elle a eu le culot de me dire que je suis la honte de la marine nationale ! (*Il ricane.*) Ah ! Ah !... (*Il craque une seconde allumette.*) Ah ! mais alors là... (*Il tente d'allumer son gâteau.*) Elle m'a fichu en colère !... Résultat ! j'essaye de fumer un gâteau sec ! Voilà où j'en suis ! Je suis complètement perdu ! Je ne sais même plus ce que je fais !... Ah ! Olivier, mon vieux, comme tu as eu raison de toujours te méfier des femmes !

BRIGITTE, *sur la couchette.* — C'est toi, mon petit lapin ?

OLIVIER, *machinalement.* — Oui !... (*Il réalise.*) Hein ?... Ah ! l'évanouie, maintenant ! Je suis servi, moi ! Je n'en sortirai jamais, c'est visible ! (*Il s'assied sur la couchette.*) Alors, on se réveille ? Ça va mieux, mon petit ?

BRIGITTE. — Ça va très bien, mon lapin ! (*Elle se blottit dans les bras d'Olivier avec un petit cri de plaisir.*) Mmmm !... Je suis bien comme ça !

OLIVIER. — Non, permettez, Mademoiselle. Je n'ai pas le temps !

BRIGITTE. — Oh ! Tu n'es pas câlin, mon chéri !

OLIVIER. — Qu'est-ce que c'est que cette fille-là ?

BRIGITTE. — Allez ! Serre-moi fort dans tes bras en me disant des mots gentils...

OLIVIER. — Je vous dis : « Hou ! hou !... Réveillez-vous ! » ... Je vais vous expliquer...

BRIGITTE. — Embrasse-moi. J'ai besoin de tendresse...

OLIVIER. — Mais qu'est-ce que c'est que cette sirène ?

BRIGITTE. — Quelle heure est-il ?

OLIVIER. — Il est sept heures.

BRIGITTE, *toujours cramponnée à Olivier.* — Du matin ou du soir ?

OLIVIER. — Sept heures du soir !

BRIGITTE. — Mince ! On a dû s'endormir tous les deux...

OLIVIER. — Mais non !

BRIGITTE. — Si, si ! On s'est endormis après l'amour...

OLIVIER, *qui commence un discours.* — Mon petit, je suis zoologiste...

BRIGITTE. — Cochon !... Et tu m'as fait oublier l'heure !... Allez, appelle-moi un taxi en vitesse !

OLIVIER. — Un taxi ?... Ah ! par ici... je crois que j'aurai du mal à en trouver un !

BRIGITTE. — Téléphone !... Je te dis que je suis en retard ! Sept heures, tu te rends compte !... Allez, téléphone et appelle-moi un taxi...

OLIVIER. — Il n'y a pas de téléphone !

BRIGITTE, *gentiment fâchée.* — Pas le téléphone ? Mais alors dans quel hôtel m'as-tu emmené, espèce de fauché ? Qu'est-ce que c'est que cette piaule ?

OLIVIER, *effaré.* — Cette piaule ?... Mais... c'est...

BRIGITTE, *autoritaire.* — Ah ! réponds-moi, mon vieux !

OLIVIER. — Ça y est ! Je vais encore me faire engueuler !

BRIGITTE. — Où suis-je ?

OLIVIER. — Essayez de vous souvenir... L'avion pour Rio...

BRIGITTE. — L'avion... (*Un cri.*) Ah ! (*Elle retombe la tête en arrière.*)

OLIVIER. — Mademoiselle ! Ne vous affolez pas !... Ça y est, elle s'est évanouie !... (*Il lui tape dans les mains.*) Ah ! zut, elle est embêtante, cette fille-là ! Mademoiselle !

BRIGITTE, *faiblement.* — Le radeau...

OLIVIER. — Le radeau ? Quel radeau ?... Ah ! mais non, c'est fini le canot pneumatique ! Vous êtes sauvée !

BRIGITTE. — Je suis sauvée ?

OLIVIER. — Oui. On vous a recueillie.

BRIGITTE. — Où est-ce que je suis ?

OLIVIER. — Vous êtes maintenant sur un bateau !

BRIGITTE, *inquiète.* — Sur un bateau ?

OLIVIER. — Oui, sur un bateau... Au milieu de l'Atlantique !

BRIGITTE, *retombant.* — Ah ! mon Dieu...

OLIVIER, *criant.* — Non, ne vous évanouissez plus : c'est un bon petit bateau, il n'y a aucun danger !

BRIGITTE. — Ah !... (*Elle se redresse et regarde autour d'elle.*) Dis donc...

OLIVIER. — Oui, mon petit ?

BRIGITTE. — J'ai...

OLIVIER. — Quoi donc ?

BRIGITTE. — Je suis malade...

OLIVIER. — Ah non ! par exemple ! Je vous défends bien...

BRIGITTE. — T'es marrant, toi... On n'y peut rien !

OLIVIER. — Mais si ! Il faut se raisonner... La mer est absolument calme et le bateau ne bouge pas d'un millimètre !

BRIGITTE. — Ça ne fait rien..., ça doit être l'odeur des machines...

OLIVIER. — Il n'y a pas de machine à bord !

BRIGITTE. — Ah ?... Alors c'est parce que j'ai peur !

OLIVIER. — Peur ?

BRIGITTE. — Oui.

OLIVIER. — C'est idiot !

BRIGITTE. — C'est comme ça ! Dès que j'ai plus le pied sur terre, j'ai peur. Sur la Marne, tiens... Et c'est moins profond qu'ici, hein, la Marne ?

OLIVIER. — Oui, sensiblement...

BRIGITTE. — Y'a combien de profondeur, ici ?

OLIVIER. — Tout près de quatre mille...

BRIGITTE. — Quatre mille kilomètres ?

OLIVIER. — Ah non ! mètres !

BRIGITTE. — Ah ! bon... Et... quand est-ce qu'on arrive ?

OLIVIER. — Vous aurez la surprise !

BRITITTE. — Je veux savoir.

OLIVIER. — Ecoutez... J'essaierai de vous calculer ça cette nuit !

BRIGITTE. — Parce qu'on n'arrive pas ce soir ?

OLIVIER. — Non !

BRIGITTE. — Mais tu vas aller aussi vite que possible ?

OLIVIER. — Ah ! ça... je vous le promets !

BRIGITTE. — C'est tout ce que je voulais savoir. T'es un chou !... D'ailleurs, ils sont tous très chics dans la marine !

OLIVIER. — Ah oui ?

BRIGITTE. — Oui !... Je les connais bien. Ce sont de bons clients !

OLIVIER. — De bons clients ?

BRIGITTE. — Gentils !... Et puis généreux avec les filles !

OLIVIER. — Généreux !... Vous acceptez de l'argent des hommes ?

(*Brigitte le regarde et elle a un petit rire qui signifie « Tu parles ! »*)

Oh !... Et vous n'avez pas honte ?

BRIGITTE. — Eh ! dis, tu ne vas pas me faire de la morale, j'ai assez d'ennuis en ce moment !

OLIVIER. — Des ennuis ?

BRIGITTE. — Regarde mes fringues !... Et mes bagages que j'ai paumés !... C'est pas des ennuis, ça ?

OLIVIER. — Mais, je...

BRIGITTE. — T'aurais pas des savates ?

OLIVIER. — Oui !... (*Il lui donne des espadrilles.*)

BRIGITTE. — Parlons d'autre chose ! C'est ton bateau ?

OLIVIER. — Oui.

BRIGITTE. — Bravo !... (*Olivier a un geste de modestie.*) D'accord ! C'est pas « L'Ile-de-France ». Mais t'es encore jeune, faut bien commencer par un petit bateau !... (*Un temps.*) Et... où allons-nous ?

OLIVIER, *empoisonné.* — Nous allons... Vous tenez absolument à savoir où nous allons ?

BRIGITTE. — Bien sûr !

OLIVIER. — Vous ne voulez pas un petit verre de rhum ? Ça vous soutiendrait.

BRIGITTE. — Si tu veux...

OLIVIER. — Nous allons... Non, non, restez assise, c'est plus prudent !... Nous allons à la Terre de Feu !

BRIGITTE, *impassible.* — Bon !

OLIVIER. — Vous savez où c'est ?

BRIGITTE. — Non. J'ai toujours été nulle en géographie. (*Elle boit son verre.*) Mais je te fais confiance. Tu dois savoir, toi, sans ça tu ne serais pas capitaine !

OLIVIER. — Ben voyons, c'est évident !... Ça va mieux ?

BRIGITTE. — Oui !... Le petit verre, ça m'a fait du bien.

OLIVIER. — Alors, venez !

BRIGITTE. — Où çà ?

OLIVIER. — Au lit !

BRIGITTE. — Ah non ! mon chou !... Pas maintenant. Pas ce soir !

OLIVIER, *innocent.* — Comment ?

BRIGITTE. — Demain matin, si ça peut te faire plaisir... Mais pas ce soir !

OLIVIER. — Vous ne comprenez pas ce que je vous demande...

BRIGITTE, *ironiquement.* — Non, tu penses !

OLIVIER. — Je vous conseille simplement de vous étendre un peu...

BRIGITTE. — Bien sûr !... Ah ! tu te débrouilles pas mal, toi, avec ton air cornichon !... Non, allez, c'est tout ! Sois sage ! Et causons ! Parle-moi de ton boulot. C'est intéressant ce que tu fais ?

OLIVIER. — Je suis ichtyologiste.

BRIGITTE. — T'es quoi ?

OLIVIER. — Ichtyologiste !

BRIGITTE. — C'est un métier ?

OLIVIER. — Et même une vocation ! (*Lentement, comme à un enfant.*) Je m'occupe des mœurs...

BRIGITTE, *le coupant.* — Des quoi ?

OLIVIER. — Des mœurs !... Les mœurs, vous savez ce que c'est ?

BRIGITTE. — Les mœurs, c'est des poulets !

OLIVIER. — Quels poulets ?

BRIGITTE. — Les gars de la police, quoi !... T'es de la police ?

OLIVIER. — Non, pas du tout !... Nous sommes embrouillés, en ce moment...

BRIGITTE. — J'aime pas les flics !

OLIVIER. — Ecoutez donc !... Quand je vous dis que je m'occupe des mœurs, ça signifie que je m'occupe des habitudes..., du genre de vie...

BRIGITTE. — Des poulets ?

OLIVIER. — Oui !... Ah non ! des poissons !... Et c'est passionnant, l'étude des poissons. Savez-vous que vous avez des poissons parmi vos ancêtres, mon petit ?

BRIGITTE. — Dis donc ! J'te prie d'être poli avec mes grands-parents !

OLIVIER. — Mais...

BRIGITTE. — Je te défends d'injurier ma famille !... C'est pas parce que t'es capitaine et que tu t'amuses à pêcher les poissons...

OLIVIER. — Pardon, je ne m'amuse pas. Je les pêche pour les étudier !

BRIGITTE. — Qu'est-ce que tu leur fais ?

OLIVIER. — Je m'occupe de leur classification, de leur anatomie, de leur morphologie, de leur développement, de leur évolution...

BRIGITTE, *l'interrompant.* — Tu dois avoir un travail fou, dis donc ?

OLIVIER, *avec un regard sur l'escalier.* — Ah ! mais je ne suis pas ici pour me promener, moi !

BRIGITTE, *qui se lève.* — Ben, moi non plus ! Je vais rejoindre mon frangin, en Amérique du Sud !

Olivier. — Votre frère vit en Amérique du Sud ?

Brigitte. — Oui... Il est taulier !

Olivier. — Tôlier-chaudronnier ?

Brigitte. — Que t'es bête !... Non ! Il a une maison, quoi ! Et qui marche le tonnerre !... Une clientèle superbe !... Alors il m'a demandé de venir l'aider...

Olivier. — C'est charmant !

Brigitte, *en toute innocence.* — N'est-ce pas ?... Ah ! Ernest a l'esprit de famille !... (*Elle regarde par un hublot.*) Dis donc, il file, ton bateau !

Olivier. — Ah oui ! ça y est ! La brise s'est levée !... Mais... (*Avec éclat.*) Où est le soleil ?

Brigitte. — T'as perdu quelque chose ?

Olivier. — Le soleil !... Ah ! le voilà... Ah ! ça y est, nous ne sommes plus dans la bonne direction !

Brigitte. — On est foutus ! (*Elle perd connaissance.*)

(*Olivier la rattrape et la prend dans ses bras.*)

Olivier. — Mademoiselle !... Ah ! zut, ça recommence. Elle est assommante, cette fille-là !... Pierre ! Pierre !

SCÈNE V

Les mêmes, PIERRE, *puis* BETTY

Pierre, *arrivant.* — Oui, voilà !... Oh ! Qu'est-ce que tu fais avec la jeune fille sur les bras ?

Olivier. — La jeune fille !... Ne me fais pas rire, je vais la laisser tomber !... Aide-moi, tiens... (*Il la pose sur le fauteuil.*) Dis donc... Qu'est-ce que c'est que cette route que tu fais ?

Pierre. — Cette route ?... Ah ! oui, justement, Olivier... Je... Je descendais pour t'en parler. (*Montrant Brigitte.*) Mais tu ne crois pas que nous devrions d'abord nous occuper d'elle ?

Olivier. — Non !... Réponds-moi franchement : « Virginie » va vers l'ouest ?

Pierre. — Si tu veux bien m'écouter, Olivier...

Olivier. — « Virginie » va vers l'ouest ? Vers le Brésil ?

Pierre. — Tu l'as remarqué ?

Betty, *du haut des marches.* — On ne peut rien vous cacher, capitaine ! Vous êtes le pigeon !

Olivier. — Le pigeon ?

Betty. — Le pigeon voyageur ! Vous avez un sens de l'orientation, c'est miraculeux !

Brigitte, *qui ouvre les yeux.* — Betty Mérignac !

Betty. — Bonjour, mon petit !

Pierre. — Mes hommages, Mademoiselle !

Olivier. — Plus tard, les mondanités !... Pour l'instant, la parole est aux marins. (*Il met sa casquette.*) Il se passe à bord de mon navire des événements considérables...

Pierre, *qui dépose Brigitte sur la couchette.* — Mais pas du tout ! Tout ça est très simple ! Betty vient de trouver une solution qui est honorable pour tout le monde...

Olivier, *électrisé.* — Betty vient de trouver !... Et allez donc ! Je m'en doutais !... (*L'index vengeur.*) La voilà, l'âme du complot ! Alors, on discute mes ordres ? On sabote ma traversée en biais ? C'est la révolte et le gâchis... parce que Madame vient de trouver une solution !

Brigitte. — T'es en boule, mon lapin ?

Olivier. — Parfaitement, je suis en boule !... Mais ça ne va pas se passer comme ça...

(*Pierre sort du poste d'équipage avec un filin en mains. Il prend une petite voix innocente.*)

Pierre. — Olivier, tu veux m'aider ?

Olivier. — Volontiers, mon vieux !

(*Il tend les mains et Pierre les lui attache. Mais Olivier n'y prête pas attention. Il est tourné vers Betty.*)

Et vous, Madame, écoutez-moi bien !...

(*Comme Pierre attache Olivier au mât, et que Betty surveille la manœuvre.*)

Ecoutez-moi, ne soyez pas distraite !... Vous espérez peut-être que Pierre va me désobéir ? (*Il rit.*) Ah ! ah !... Laissez-moi vous dire que vous commettez une singulière erreur !... Ah oui !... Il y a des gens qui sont aveugles vraiment !... Vous ignorez les liens d'amitié... (*Il regarde le filin qui, maintenant, l'attache au mât.*) Les liens... (*Il réalise.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?... A moi !

Betty, *triomphante.* — Non... A nous !

Olivier. — Pierre !

Betty. — Pas de discussion, ichtyologiste !

Brigitte, *ravie.* — On le pend ?

Betty. — Non, on le met hors d'usage !

(*Brigitte est déçue.*)

Olivier. — Je suis effondré !

Brigitte. — Eh ? Qui va commander, à présent ?

Betty. — Moi !

Olivier. — Jamais !... Pierre, détache-moi ! Détache-moi immédiatement, c'est un ordre !

Pierre, *qui serre le nœud du filin.* — Du calme, Olivier !... Détends-toi !

Olivier. — Pierre, tu ligotes ton supérieur ? Est-ce que tu te rends compte que c'est affreusement grave ?

Pierre. — Je vais t'expliquer...

Betty. — Je m'en charge !... Bondissez sur le pont, reprenez le gouvernail en main et cap sur le Brésil

Pierre. — D'accord !

Olivier, *attaché au mât.* — Comment, Pierre ?... Tu collabores avec l'occupant ?

Pierre, *arrêté au milieu de l'escalier.* — Je suis désolé, Olivier...

Olivier. — Tu peux !

Betty. — Allez donc !

Olivier. — Oui, oui, va donc ! Obéis à Madame !

(*Pierre sort.*)

Et voilà : mon bateau est aux mains des femmes... Aux mains des mutins !

Brigitte. — Des quoi ?

Olivier. — Des mutins.

Brigitte. — Ah ! bon !

Olivier. — Ma goélette est tombée en quenouille ! Je suis complètement déshonoré ! Logiquement, je devrais mourir !

Brigitte. — Qu'est-ce qui s'est passé ?... Y me fait de la peine, tout à coup... C'est vrai...

BETTY. — Vous avez bien tort !

BRIGITTE. — Ah ! moi, je suis toujours du côté du faible et du saucissonné. Qu'est-ce qu'il a fait, le pauvre lapin ?

BETTY. — Le pauvre lapin !... Sans mon intervention, savez-vous où il nous emmenait, le pauvre lapin ?

BRIGITTE, *souriante.* — A la Terre de Feu !

BETTY. — Et ça ne vous a pas révoltée ?

BRIGITTE. — Non ! Pourquoi ?... J'adore la chaleur !

BETTY. — La Terre de Feu est un pays glacé !

BRIGITTE. — Allons bon !... Et... c'est loin de Rio ? A pied, par exemple ?

BETTY. — Il faudrait marcher pendant des années !

BRIGITTE. — Des années ?... Ah ! le salaud !... Moi qui suis fragile des jambes, justement !... Ah ! il s'est bien gardé de me dire ça, le jésuite !

BETTY. — Alors, vous comprenez, quand j'ai su qu'il nous gardait de force à son bord...

BRIGITTE. — De force ?

BETTY. — Oui !... Et que le voyage allait durer deux mois...

BRIGITTE. — Deux mois !... Et mon frangin qui m'attend à l'aérodrome ! Ah ça ! je connais Ernest... C'est un nerveux !... Jamais il n'aurait patienter pendant deux mois !

BETTY. — Jamais !... (*Un temps.*) Alors ? Vous voyez que j'ai bien fait d'agir !

BRIGITTE. — Et comment !

BETTY. — J'ai parlé à Pierre...

BRIGITTE. — Son copain ?

(*Olivier ricane.*)

BETTY. — Oui !... Et je l'ai retourné comme une crêpe !

OLIVIER, *sourdement.* — Mon second est un animal !

BETTY. — On dirait une charade : mon second est un animal... Et mon tout est une bonne surprise, hein ?

(*Les deux femmes éclatent de rire.*)

OLIVIER. — Triomphez, Mesdames, triomphez !... Vous êtes en train de me donner une bonne leçon, tenez !... Qu'il m'en arrive encore, à présent, des naufragées...

BRIGITTE. — Te casse pas la tête. Pour l'instant, c'est nous les patrons ! Ah ! Vous êtes formidable, Mame Mérignac ! Vous ne perdez jamais les pédales !

BETTY. — Heureusement !

BRIGITTE. — Ah ! C'est pourtant vrai !... Avec tout ça, j'oublie de vous remercier !... Vous êtes ma sauveuse !

BETTY. — Vous êtes charmante !... (*Elle lui donne une petite tape protectrice sur la joue.*) Bon !... Et maintenant, il s'agit de nous organiser. Nous sommes ici chez nous !

OLIVIER. — Incroyable !

BETTY. — Avez-vous faim ?

BRIGITTE. — Une faim de loup !

BETTY. — On va s'occuper de ça ! Nous allons tranquillement préparer le dîner, toutes les deux !...

BRIGITTE. — Ce que vous êtes gentille !

BETTY. — Je suis très peuple, vous verrez !... Où allez-vous ?

BRIGITTE, *ouvrant la porte du cabinet de toilette.* — Je cherche la cuisine... Oh ! chouette, une douche !... Moi qui ai la peau toute salée... Vous permettez que je prenne une douche en vitesse ?

OLIVIER. — Et allez donc ! Mon eau douce, à présent ! Ah ! les vandales...

BRIGITTE. — Je me dépêche et je viens vous aider...

BETTY. — Prenez votre temps, très chère !

BRIGITTE. — Merci, très chère ! (*Elle bute du pied sur le pas de la porte.*) Merde !... Oh ! pardon, très chère, ça m'a échappé ! (*Elle sort.*)

(*Betty sourit, puis, en se dirigeant vers la cuisine, elle passe devant Olivier et s'arrête. Il détourne la tête.*)

BETTY, *à côté du placard.* — Vous êtes toujours « en boule » ?

OLIVIER. — Une boule terrible !

BETTY. — La colère est un signe de faiblesse, capitaine !

OLIVIER. — C'est que ce voyage me tenait à cœur, Madame ! Si je vous disais que j'ai passé toute ma jeunesse de petit Parisien à rêver du jour où je pourrais m'en aller sur un bateau...

BETTY. — Pour traverser l'Atlantique en biais, en observant les poissons ?

OLIVIER. — Oui, Madame.

BETTY. — Je trouverais ça crevant.

OLIVIER. — Décidément, nous ne serons jamais d'accord.

BETTY. — Et vos parents ? Qu'est-ce qu'ils disaient, vos parents ?

OLIVIER. — Rien, Madame ! Ils ne disaient rien.

BETTY. — Ils étaient stupéfaits ?

OLIVIER. — Non, Madame, ils étaient morts.

BETTY. — Oh ! Je vous demande pardon !

OLIVIER. — Vous n'y êtes pour rien.

BETTY. — Mais alors, pour organiser ce voyage... Vous, un Parisien et un orphelin... Vous avez dû surmonter mille difficultés.

OLIVIER. — Oui, Madame, mille difficultés ! Et je viens de buter sur la mille et unième, parce qu'elle est réellement imprévisible...

BETTY. — Imprévisible ?

OLIVIER, *dont le ton monte peu à peu.* — Oui, Madame ! Commander un bateau, ça n'est pas donné à tout le monde et recueillir un naufragé, c'est heureusement assez rare... Que ce naufragé soit une femme, c'est encore plus rare... Que cette femme soit une femme célèbre, ça devient rarissime... Mais que cette femme célèbre soit une telle enquiquineuse, c'est absolument unique !... Imprévisible ! J'ai gagné le gros lot moi, Madame !

BETTY. — Moi, une enquiquineuse ?

OLIVIER. — Ah ! mais c'est inconscient, et c'est bien ça qui est grave !

BETTY. — Je suis désolée pour vous !... Si, si, sincèrement désolée pour votre petit voyage, croyez-le !... Mais je ne peux pas en tenir compte...

OLIVIER. — Voilà !

BETTY. — Mais, mon cher Monsieur, vous ne voulez pas vous mettre à ma place...

OLIVIER. — Oh ! si... Tout de suite, si vous voulez !

BETTY, *appuyée du coude sur l'épaule d'Olivier attaché.* — Non, je veux dire..., vous ne voulez pas envisager mon point de vue..., le point de vue de l'enquiquineuse ! Je viens de vivre des heures terribles, moi, ne l'oubliez pas. J'ai les nerfs à vif, je suis tombée sur votre bateau comme une bombe, je ne veux pas y moisir et je lutte pour en sortir rapidement. Alors, il faut bien que je bouleverse un peu vos plans, c'est logique ! Un enfant le comprendrait... Qu'est-ce que je peux faire d'autre ? Vous, bien sûr, vous n'êtes pas d'accord et vous avez de moi une mauvaise opinion... Parce que vous me connaissez peu !

OLIVIER. — Ah si !... ça commence !

BETTY. — Vrai ?... Alors, vous pouvez déjà deviner que je suis une femme très... Comment dire ?... Très...

OLIVIER. — Attachante !

BETTY. — Hein ?... Oh ! comme c'est méchant !... Moi qui essaye...

OLIVIER. — N'essayez plus rien, Madame, c'est concluant !

BETTY. — Très bien ! Je vais préparer le dîner... Mais vous êtes décourageant, mon pauvre ami !

OLIVIER. — Si vous croyez...

BETTY. — Chut ! Sage !... (*Elle se dirige vers la cuisine.*) J'ouvrirai la porte moi-même, ne vous dérangez pas !

OLIVIER, *les yeux au ciel.* — Ne vous dérangez pas !... (*Un temps, puis il tourne la tête vers le cabinet de toilette dont la porte est ouverte.*) Allons bon !... Voilà l'autre qui est toute nue, à présent ! C'est parfait ! Décidément, mon voyage devient de plus en plus extraordinaire !... Euh !... Mademoiselle !

BRIGITTE, *à la cantonade.* — Oui, mon gars ? Ça va comme tu veux ?

OLIVIER. — Oh ! Ça va très bien !... (*Un temps.*) Je vous vois, vous savez !

BRIGITTE. — Oui ?... Et alors ?... Je suis mal fichue ?

OLIVIER. — Oh non !... Vous êtes même très... Doucement avec mon eau de Cologne ! Doucement ! Doucement !

BRIGITTE. — J'adore les frictions à l'eau de Cologne !

OLIVIER. — Je vois ça, oui !

(*Pendant ce temps-là, Betty est entrée. Elle voit le regard d'Olivier sur le cabinet de toilette, découvre Brigitte nue et se retourne vers Olivier.*)

BETTY. — Mes compliments ! Vous êtes un beau dégoûtant !... Vous vous rincez l'œil, hein ?

OLIVIER. — Je ne me rince rien du tout... C'est... C'est elle qui laisse sa porte ouverte !

BETTY. — Oui, mais c'est vous qui regardez !

OLIVIER. — Je regardais mon eau de Cologne !

BETTY. — Regardez par là..., cochon ! (*Elle lui tourne la tête puis s'avance vers la douche.*) Mon petit, une question grave : est-ce que vous préférez les petits pois ou les haricots verts ?

BRIGITTE. — J'aime tout !

BETTY. — Parfait !... Je vais vous ouvrir les deux !

OLIVIER. — Attention ! Ici, tout est calculé au gramme près...

BETTY. — Et des ananas au kirsch, ça vous irait ?

BRIGITTE. — J'en raffole !

BETTY. — Je vais en ouvrir trois boîtes ! (*Betty referme la porte de la douche.*)

OLIVIER, *plaintif.* — Mes ananas, Madame !

BETTY, *en passant devant Olivier.* — Quoi, vos ananas ?

OLIVIER. — Vous êtes déchaînée... Vous ouvrez, vous ouvrez !... Mais c'est que... moi..., ces ananas...

BETTY. — Ne vous inquiétez de rien, je paierai tout !

OLIVIER. — Je me fiche de votre argent ! On sera frais, hein ! quand on n'aura plus rien à manger ?

BETTY. — Ne vous affolez pas ! On pêchera des poissons, on se gavera de plancton... Tout s'arrangera très bien, vous verrez ! (*Elle sort vers la cuisine.*)

OLIVIER, *seul et criant.* — Mes ananas ! Mes ananas !... (*Il enchaîne, car Brigitte entre, vêtue d'un pyjama d'homme.*) Déshabillez-vous immédiatement !

BRIGITTE. — Encore ? Ben, mon lapin, t'es un drôle de vicelard !

OLIVIER. — Otez mon pyjama !

BRIGITTE. — Pourquoi ?

OLIVIER. — Comment « pourquoi ?... » Mais parce que c'est mon pyjama !

BRIGITTE, *très calme.* — T'inquiète pas !... (*A elle-même.*) Il faudra que je coupe un peu ces manches-là !...

OLIVIER. — Découper mon pyjama ?

PIERRE, *en haut des marches.* — Ça va les enfants ?

BRIGITTE. — Très bien !

OLIVIER. — Oh ! oui... On s'amuse !

PIERRE, *à Brigitte, en descendant rapidement les marches.* — Ah !... Ravissante !

OLIVIER. — Elle a mis mon pyjama, dis donc !

PIERRE, *souriant.* — Il lui va bien !

(*Pierre s'est assis sur le fauteuil, Brigitte tourne devant lui, comme un mannequin.*)

BRIGITTE. — Je te plais ?

PIERRE. — Terriblement !

BRIGITTE. — Eh ben ! faut le dire, mon chou !... Avec moi, tu sais, faut pas te gêner !

PIERRE. — Cette traversée devient réellement sensationnelle !

BRIGITTE, *en s'asseyant sur les genoux de Pierre.* — Je m'appelle Brigitte...

OLIVIER. — Ça y est !... L'orgie à bord !

BETTY, *venant de la cuisine.* — Aidez-moi à mettre la table, on va dîner !

OLIVIER, *criant vers Pierre et Brigitte.* — Vous entendez ? On va dîner !

BETTY. — Je vous ai fait frire un beau poisson, vous allez m'en dire des nouvelles !

OLIVIER. — Elle vous a fait frire... (*Il s'arrête net, se retourne lentement vers Betty, plein d'un terrible doute.*) Un poisson ?... Quel poisson ?

BETTY. — Un poisson plat que j'ai trouvé dans la cuisine...

OLIVIER, *dans un cri.* — Mon holacanthus diacanthus !

BETTY. — Comment ?

OLIVIER, *terrible.* — Vous avez fait frire mon holacanthus !

BETTY, *très calme.* — Je ne sais pas le nom, mais ça m'a l'air appétissant !

OLIVIER. — Malheureuse !... L'holacanthus ne se trouve que dans le Pacifique !

BETTY. — Alors qu'est-ce qu'il faisait par ici ?

OLIVIER. — Justement ! C'est un mystère !... Un mystère qui aurait passionné les savants du monde entier !...

BETTY, *riant.* — Zut ! J'ai fait frire un mystère !

BRIGITTE, *elle rit, puis, brusquement, elle renifle une odeur.* — Ça sent le brûlé !

BETTY, *courant vers la cuisine suivie par Brigitte.* — Oh ! mon Dieu...

OLIVIER, *déchirant.* — Mon holacanthus ! Mon pauvre petit holacanthus !... Frit ! Il est frit !

PIERRE. — Olivier, je suis absolument consterné...

OLIVIER. — Non, ne dis rien !... Devant une telle perte, les mots sont impuissants... Je suis foudroyé.. Foudroyé par la douleur !

(*Il a une faiblesse et Pierre le détache du mât. A ce moment, on entend Brigitte et Betty qui se mettent à rire dans la cuisine. Olivier se redresse, indigné.*)

Non, mais... Ecoutez-les, mon vieux ! Voilà les femmes : l'ichtyologie est en deuil et ça les amuse !... Sauvages, va !... Pierre, je monte sur le pont. Je ne veux pas être ici quand vous découperez mon holacanthus !

PIERRE, *touché et qui soutient son ami.* — Mon pauvre Olivier !

BRIGITTE, *qui sort de la cuisine.* — Il est superbe ! On va se régaler, les enfants !

OLIVIER. — Même pas !

PIERRE. — Qu'est-ce que tu dis ?

OLIVIER. — L'holacanthus n'est pas comestible !

(*Betty sort de la cuisine et elle porte un plat à poisson. Olivier a une nouvelle faiblesse. Il tombe dans les bras de Brigitte. Il est incapable de dire un mot, mais il fait signe qu'il faut enlever ce poisson de sa vue.*)

BRIGITTE, *à Betty.* — Qu'est-ce qu'il a ? Il n'aime pas le poisson ?

RIDEAU.

ACTE II

Le lendemain soir, après le dîner... La nuit est tombée et les lampes à pétrole sont allumées... Sur la table, quelques assiettes de camping et des verres...

SCÈNE I

BETTY, BRIGITTE

Brigitte pose les assiettes sur un plateau et fait un pas vers la cuisine.

BETTY, *dans un cri.* — Brigitte !

BRIGITTE, *saisie.* — Oh !... Criez pas comme ça, Betty ! Un peu plus, je laissais tout tomber !

BETTY. — Où allez-vous ?

BRIGITTE. — Dans la cuisine...

BETTY. — Est-ce que vous auriez l'intention de laver ces assiettes, par hasard ?

BRIGITTE. — Oui...

BETTY. — Pourquoi ?

BRIGITTE. — Ben... machinalement, comme ça... Pour me rendre utile...

BETTY. — Posez ça tout de suite !

BRIGITTE. — Qu'est-ce qu'il y a ?

BETTY. — Posez ça, je vous dis ! (*Et comme elle hésite.*) Vite ! Ne me contrariez pas, je suis très nerveuse !

BRIGITTE, *en posant le plateau.* — Vous me faites peur !

BETTY. — Et maintenant, asseyez-vous, mon petit.

BRIGITTE, *qui s'assied.* — Qu'est-ce qui se passe ?

BETTY. — Rien !... Je ne veux pas que vous fassiez le ménage, un point c'est tout !

BRIGITTE. — C'est pour ça ? Mais c'est ridicule, Betty ! Vous allez voir, j'en ai pour deux minutes !

BETTY. — Non ! Une femme ne doit jamais faire la vaisselle, votre mère a dû vous le dire.

BRIGITTE. — Oh ! vous savez... ma mère, elle ne m'a pas dit grand-chose !

BETTY. — Quoi ? Ça vous amuse d'être une esclave ? Et de vous abîmer les mains pour les garçons ?... Attendez qu'il en descende un... et vous allez voir ! Je vous jure qu'ils vont se faire un plaisir de nettoyer tout ça !

BRIGITTE. — Oh ! c'est couru d'avance ! Pierre est à vos ordres et Olivier est résigné !... Seulement, si on pouvait les aider un peu... Je vais vous dire : je vous admire, Betty, et je trouve qu'en vingt-quatre heures, vous avez pris le commandement de ce bateau d'une façon magistrale ! Mais, quand même, y'a des fois où j'ai la sensation d'abuser... Ces pauvres garçons... On les embête !

BETTY. — Mais non ! Ils sont ravis ! Les hommes adorent qu'on les fasse marcher !

BRIGITTE. — Vous croyez ?... C'est curieux... Les gars que je connais, ils ont horreur de ça !... Ils ne marchent pas !

BETTY. — Ceux que je connais, ils marchent tous...

BRIGITTE. — Ah ?... (*Un petit temps.*) Ça ne doit pas être les mêmes !

BETTY. — Alors, il faut changer..., changer jusqu'à ce que vous trouviez celui qui marche.

BRIGITTE. — Changer ?... Oui, bien sûr !... Mais vous savez, ça dépend des natures... Moi, je suis une nature fidèle... J'aime pas changer !

BETTY. — Vous ?

BRIGITTE. — Oui, moi !... Tenez : j'ai appartenu à deux hommes dans ma vie...

BETTY. — Et vos amis ?

BRIGITTE. — Mes amis ?

BETTY. — Vos clients, si vous préférez !... Les messieurs qui vous payent ! Vous ne les comptez pas ?

BRIGITTE. — Non, nous parlons du cœur, en ce moment... Du sentiment !... De mes hommes, quoi !... Eh bien ! quand j'ai dû quitter mon premier... pff !... Quelle histoire !... En amour, j'ai horreur du changement !

BETTY. — Et Pierre ?

BRIGITTE. — Pierre ?

BETTY. — Oui ! Pierre, c'est un changement, lui !...

(*Et comme Brigitte ne semble pas comprendre.*)

Enfin, je ne me trompe pas ? Hier au soir ?... Pierre et vous ? Non ?

BRIGITTE. — Si !... On s'en est aperçu ?

BETTY, *riant.* — Qu'elle est drôle, cette petite !... Oui, on s'en est aperçu ! Alors ?... Vous n'appelez pas ça un changement, non ?

BRIGITTE. — Oh ! mais Pierre, c'est pas la même chose... C'est un béguin ! Un petit béguin en passant.

BETTY. — En somme, vous avez des hommes, des clients et des béguins ! (*Un temps.*) Ça fait du monde !

BRIGITTE. — Oui... ça... je dois dire... Je n'ai jamais le temps de m'ennuyer !

BETTY, *souriante, mais un peu agressive.* — Vous êtes une nature active ! Vous avez séduit ce garçon, avec une rapidité absolument sensationnelle, quoi !... Tous mes compliments !

BRIGITTE. — Ça a l'air de vous contrarier ?

BETTY. — Moi ?... Allons, mon chou, ne soyez pas stupide !

BRIGITTE. — Si, si, je le vois bien, vous avez un petit air tout pincé... Et depuis ce matin, je vous trouve rudement énervée...

BETTY. — Vous m'avez empêchée de dormir, si vous voulez le savoir. Je vous imaginais... tous les deux... sous les étoiles... Et ici, sur cette couchette, il faisait une chaleur terrible... C'est un climat très éprouvant.

BRIGITTE, *qui a regardé Betty en souriant.* — Vous le vouliez ?

BETTY. — Comment ?

BRIGITTE. — Vous vouliez Pierre ?

BETTY. — Brigitte, vous êtes choquante !... J'ai horreur de cette crudité. Horreur de ces expressions vulgaires...

BRIGITTE. — Bon ! C'est noté !... Mais... Crudité mise à part, je ne me trompe pas, hein ? Allez ! Pas d'histoires ! L'amour, c'est ma spécialité. Pour ce truc-là, j'ai des antennes !... Et j'ai très bien deviné que vous vouliez vous envoyer Pierre !

BETTY, *outrée.* — De mieux en mieux !

BRIGITTE. — Ah ! pardon. J'avais oublié : les mots vous choquent... Mais je ne sais pas parler autrement... de...

BETTY. — On n'en parle pas, tout simplement ! Il y a des choses qu'une femme n'a pas le droit de dire !

BRIGITTE. — Résultat : les hommes ne comprennent pas !

BETTY. — Mais si !

BRIGITTE. — Non ! Regardez, un type comme Pierre, il n'a rien pigé. Et il est passé à côté d'une occasion exceptionnelle. Ah ! quand je vais lui raconter ça, il va être contrarié, le pauvre lapin !

BETTY. — Je vous interdis de lui raconter ce que vous inventez là !... Vous entendez ?... Je vous prie de vous mêler de ce qui vous regarde ! Et de me fiche la paix !

BRIGITTE, *avec éclat.* — Ça y est !... J'ai trouvé la coupure !... Vous affolez pas, vous allez voir, tout s'arrange toujours !... C'est bien simple : je vais vous le prêter !

BETTY. — Me prêter Pierre ?

BRIGITTE. — Oui, oui, je vous dois bien ça !... Et lui, il va être ravi, le pauvre chou !

BETTY. — Ah ! ça, c'est un comble !

BRIGITTE. — J'ai un de mes bons clients qui me disait toujours : « En mer, faut se débrouiller. » Et il s'y connaissait ; il était capitaine au long cours...

BETTY. — C'est écœurant... Je refuse !

BRIGITTE. — Vous refusez, Pierre ?

BETTY. — Je le refuse.

BRIGITTE. — Vous avez tort ! C'est pas une mauvaise affaire !...

BETTY, *riant nerveusement.* — Ah non ! tenez, je préfère en rire !... Je ne peux même pas me fâcher, vous êtes complètement inconsciente, ma pauvre petite ! Me prêter Pierre ! C'est incroyable !

BRIGITTE. — Pourquoi ?

BETTY. — Incroyable ! Ecoutez, Brigitte, nous n'allons pas discuter plus longtemps ; je vais vous dire : si j'avais vraiment voulu Pierre, vous pensez bien que je n'aurais pas eu besoin de votre permission.

BRIGITTE. — J'en suis sûre !... Mais vous pouvez très bien ne pas en vouloir hier... et en vouloir aujourd'hui !

BETTY. — Eh bien ! admettons un instant qu'aujourd'hui, j'en aie envie.

BRIGITTE. — Ah !

BETTY. — J'ai dit : admettons !... Vous pensez bien que ce serait tout à fait impossible !

BRIGITTE. — Pourquoi ?... Pierre n'est pas un beau garçon ?

BETTY. — La question n'est pas là !... Et même... Tenez... Je vais être franche : Pierre est un homme qui..., à la longue..., avec cette chaleur..., ce désœuvrement... et cet isolement où nous sommes..., s'il m'avait fait adroitement la cour...

(*Brigitte s'amuse.*)

Pourquoi riez-vous ?

BRIGITTE. — Ça me tuerait, une femme du monde, si j'étais un gars !

BETTY. — Parce que vous ne pouvez pas comprendre... le charme qu'il peut y avoir à... à attendre !

BRIGITTE. — Le charme ? Ah ! non... ça..., je ne comprends pas !... Mais c'est très bien : attendez, Betty, attendez ! Et quand vous serez charmée..., dites-le-moi et je vous prêterai Pierre.

BETTY. — C'est impossible, je vous dis !

BRIGITTE. — Mais puisque je suis d'accord !

BETTY. — Mais moi !... Moi !... Je n'en veux plus !

BRIGITTE. — Allons bon !... Ah ! ce que vous êtes compliquée !...

BETTY. — Je ne suis pas compliquée, je suis délicate, simplement.

BRIGITTE. — Délicate ?

BETTY. — Je refuse de passer après vous, puisque vous ne voulez rien comprendre et tout savoir.

BRIGITTE. — De passer après moi ?... C'est pour ça ?

BETTY. — Oui, c'est pour ça... Entre autres !

BRIGITTE. — Ah ?

BETTY. — Je vous demande pardon... je vous ai vexée...

BRIGITTE. — Hein ?... Oh non ! je ne suis pas vexée... Je souris intérieurement... Ah ! là là, si vous saviez après qui vous passez, parfois, vous, les femmes du monde... Vous en tomberiez raides mortes !... Mais enfin, n'épiloguons pas. Vous avez votre dignité, c'est parfait ! Vous ne voulez plus de Pierre, j'aime autant ça. Le partage, c'est toujours risqué... Je le garderai pour moi toute seule. Et comme nous ne sommes pas près de sortir d'ici...

BETTY. — Vous croyez ?

BRIGITTE. — Pierre me l'a dit.

BETTY. — Ah ?

BRIGITTE. — Oui, il me l'a dit. Il ne faut pas se faire d'illusions.

BETTY. — Ah ?

BRIGITTE. — Moi, j'avoue que ça m'a affolée... Quand j'ai imaginé toutes ces nuits sans amour qui m'attendaient, je n'ai plus hésité... Hop !

BETTY. — Hop ?

BRIGITTE. — C'était fait avant qu'il n'ait compris ce qui lui arrivait, le pauvre chéri !

BETTY. — Le malheureux !

BRIGITTE. — Oh ! mais, après... Il a parfaitement saisi... Il était pas malheureux du tout !

BETTY. — Mes compliments !

BRIGITTE. — Je connais le boulot !... Et puis... Je pensais à vous...

BETTY. — Charmant !

BRIGITTE. — Avec une rivale aussi sensationnelle, vous parlez si je prenais mes précautions... J'ai tout fait pour me rendre inoubliable... Il était émerveillé... Et aujourd'hui, je respire. Je le tiens bien !

BETTY, *dédaigneuse.* — Oh ! Mon Dieu... Pierre est-il donc si extraordinaire ?

BRIGITTE. — Il est surtout unique, chère Madame ! Ici, il est unique ! La solitude, ça vous amuse ?

BETTY. — Pas spécialement...

BRIGITTE. — Eh bien ! sur ce bateau... C'est Pierre ou la solitude !

SCÈNE II

LES MÊMES, OLIVIER

Sur cette réplique, Olivier apparaît en haut des marches, et commence à descendre l'escalier. Les deux femmes le regardent.

OLIVIER, *gravement.* — Mesdames !

(*Il tient précieusement un petit poisson. Il passe devant les deux femmes et entre dans la cambuse. Brigitte se tourne ironiquement vers Betty, qui lui envoie un regard furieux.*)

BRIGITTE. — Ah !... C'est peut-être pas une mauvaise idée !... Pour vous qui aimez attendre... Vous l'avez vu avec sa sardine ? On se demande si c'est un homme, ce gars-là !

BETTY. — Il est dans son rêve... Mais c'est un garçon délicieux !... Nous avons bavardé longuement, hier au soir, tous les deux...

BRIGITTE. — Vous avez parlé poissons ?

BETTY. — Pas exclusivement, non ! Sur toutes sortes de sujets !... Eh bien ! il est extrêmement intelligent... Beaucoup de charme... Une grande culture...

BRIGITTE. — C'est bien ce que je pense : c'est pas un marrant !... Vous avouerez que c'est pénible. Avoir un gentil garçon comme lui à bord et ne pas pouvoir le sortir une seconde de ses travaux ! Les poissons, c'est bien mignon, mais enfin... ça n'a jamais fait rire personne !

(*Olivier sort de la cambuse et se dirige vers son bureau. Il a mis son poisson dans un bocal qu'il porte précieusement.*)

BETTY. — Lui, ça le fait sourire !... (*Montrant Olivier, en extase, devant son bocal.*) Regardez !

BRIGITTE. — Pensez-vous !... C'est nerveux !

(*A ce moment, Olivier se met à rire et exécute devant son bocal une sorte de petite danse du scalp.*)

BETTY. — Qu'est-ce qui vous arrive ?

BRIGITTE. — Ça ne va pas ?

OLIVIER, *joyeusement.* — Oh ! si... Très bien !... Ça va très bien !

BETTY. — Vous êtes un homme heureux ?

OLIVIER. — Ce n'est pas l'homme qui est heureux, Madame, c'est l'ichtyologiste !

BRIGITTE. — Y avait longtemps !

OLIVIER, *brandissant triomphalement son bocal.* — Figurez-vous, Mesdames, que je viens de captu-

rer ceci ! Un poisson inconnu !... Auquel je vais pouvoir donner un nom... ce qui est toujours très émouvant... Regardez ! Il est de toute beauté ! C'est un superbe spécimen de la famille des scombridés.

BRIGITTE. — Un nom marrant !

OLIVIER. — Et une grande famille, Mademoiselle !... Dont un des membres les plus célèbres est le maquereau !

BRIGITTE. — Il est à tuer !

OLIVIER, *comprenant sa gaffe, la main à la bouche.* — Oh !

BETTY, *riant.* — Il est distrait !

BRIGITTE. — On a le droit d'être distrait quand on est amoureux ; c'est la seule excuse !... T'es amoureux ?

OLIVIER. — Non...

BRIGITTE. — Alors, t'as pas d'excuse ! (*Elle dégage.*)

(*Olivier, désolé, se tourne vers Betty.*)

OLIVIER. — Qu'est-ce que je peux faire ?

BETTY. — Vous pourriez nous laver ces assiettes... Ça vous donnerait une contenance...

OLIVIER. — Les assiettes ?... Avec plaisir !... (*Il fait deux pas vers la table, s'arrête net, regarde son poisson.*) Non !... Pas mon scombridé dans la cuisine... (*En remontant vers le bureau.*) On ne me le fera pas frire, celui-là !... (*Il l'enferme dans sa petite boîte.*) Na !

BETTY, *à Olivier qui redescend.* — Où est Pierre ?

OLIVIER. — A la barre !... Vous devriez monter lui tenir compagnie...

BETTY. — On va y aller !

OLIVIER, *en entrant dans la cuisine.* — Merci pour lui !

SCÈNE III

BETTY, BRIGITTE

BRIGITTE. — Complètement farfelu !

BETTY. — J'avoue qu'il est un peu godiche... On le trouble !

BRIGITTE. — Je vais vous dire : c'est peut-être un grand marin, un grand savant, un grand sportif... Tout ce que vous voudrez... Mais c'est pas un homme !

BETTY. — En ce moment, il vit l'aventure de sa vie : la traversée de l'Atlantique... Il n'a pas le temps de s'occuper des femmes !

BRIGITTE. — C'est pas un homme ! Un homme trouve toujours le temps !... Eh ben vrai !... J'ai bien fait de prendre Pierre... Parce qu'avec Olivier... même pour une fille comme moi..., c'était impossible !

BETTY. — Vous croyez ?

BRIGITTE, *catégorique.* — J'en suis sûre !... Je connais le travail ; y'aurait rien eu à faire !... Impossible !

BETTY. — Pour vous, peut-être...

BRIGITTE. — Oh ! mais... même pour vous, Betty, ce serait impossible !

BETTY. — Quoi ?

BRIGITTE. — Oui ! Même pour une Betty Mérignac..., élégante, célèbre, sexy et tout et tout..., ce serait *im-pos-si-ble !*

BETTY, *frémissante.* — Il ne faut jamais dire des choses comme ça, ma petite !

BRIGITTE, *riant.* — Ah ! mais moi, je vous le dis...

BETTY, *la coupant.* — Vous ne me connaissez pas ! Quand je veux quelque chose...

BRIGITTE. — Quelque chose, ça, peut-être..., mais pas Olivier !... Tenez, je mets au défi n'importe quelle femme !

BETTY. — Vous me mettez au défi ?

BRIGITTE. — Oui, oui, vous comme les autres !... Je parie tout ce qu'on voudra...

BETTY, *bondissant.* — Tenu !

BRIGITTE, *interloquée.* — Qu'est-ce que vous dites ?

BETTY. — Je dis : tenu !... Je tiens le pari avec vous !

BRIGITTE. — Non, Betty, pas de pari stupide !... Réfléchissez !

BETTY. — Olivier sera mon amant, ça y est, c'est décidé !

BRIGITTE. — Par vous !

BETTY. — C'est suffisant !... Vous allez voir ce que c'est qu'une Betty Mérignac !

BRIGITTE. — Je suis soufflée...

BETTY. — Appelez-le ! Il n'y a plus une minute à perdre...

BRIGITTE. — Mais le charme de l'attente, alors ?

BETTY, *qui se regarde dans une glace.* — Fini !... Vous m'avez mise au défi, c'est fini !... Où est Olivier ?

BRIGITTE. — J'y vais !... Il va y avoir une de ces séances... Je suis curieuse de voir ça...

BETTY. — Vous ne verrez rien !... Montez sur le pont, tenez compagnie à Pierre, je vous appellerai quand ce sera fait.

BRIGITTE. — Alors on a le temps d'attendre !

BETTY. — Je vous demande une heure... Je le veux avant une heure !

BRIGITTE. — Vous ne vous rendez pas compte...

BETTY. — Olivier n'est pas encore là ?

BRIGITTE. — Incroyable !... Ah ! quand elles s'y mettent, les honnêtes femmes !... (*Elle appelle.*) Olivier ! (*Elle ouvre la porte de la cuisine.*) Olivier !

OLIVIER. — Oui ?

BRIGITTE. — Viens un peu... Betty a besoin de toi !

OLIVIER, *dans la cuisine.* — Pourquoi faire ?

BRIGITTE. — Ah ! ça... Tu auras la surprise !

(*Olivier paraît. Il a mis un tablier. Il essuie une assiette.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, OLIVIER

BRIGITTE. — Voilà l'homme !

OLIVIER. — J'essuyais...

BRIGITTE. — Il essuyait !

OLIVIER. — Mais c'est la dernière assiette !

BRIGITTE. — Ça tombe à pic !

BETTY. — Laissez-nous, mon petit...

BRIGITTE, *en montant l'escalier.* — Dans une heure ?

BETTY, *très calme.* — Dans une heure !

BRIGITTE, *en haut des marches.* — Vous êtes gonflée ! (*Et elle sort.*)

SCÈNE V

OLIVIER, BETTY

OLIVIER. — Vous êtes gonflée, chère Madame ?

BETTY. — Ne vous inquiétez pas de ça...

OLIVIER. — Voulez-vous un peu de bicarbonate ?

BETTY. — Non !... Posez cette assiette et répondez-moi...

OLIVIER. — Oui, Madame...

BETTY. — Enlevez ce tablier, ça me gêne !... Vite, nous sommes pressés !

OLIVIER. — Mon Dieu, comme vous êtes nerveuse !

BETTY. — Oui, Olivier, vous l'avez remarqué : très nerveuse ! Et vous seul y pouvez quelque chose... Asseyez-vous... Et répondez-moi franchement : Quand allons-nous arriver en vue du Brésil ou croiser la route des paquebots ?

OLIVIER. — Oh !... à moins qu'un coup de chance..., à moins, par exemple, que l'avion qui a tourné un instant, hier, au-dessus de nous n'ait bien interprété nos signaux..., je compte encore une bonne semaine.

BETTY. — Une bonne semaine ? C'est bien ce que je pensais : c'est beaucoup trop long!... Bien!... Alors, c'est décidé ! Allons-y !

OLIVIER, *qui se lève.* — Où çà, Madame ?

BETTY. — Asseyez-vous !

OLIVIER, *qui se rassied.* — On n'y va plus ?

BETTY. — Si, on y va !

OLIVIER, *qui se relève.* — Ah !

BETTY. — Assis !

OLIVIER. — On y va assis ?

BETTY. — Olivier, êtes-vous heureux ?

OLIVIER, *surpris.* — Moi, Madame ?... Mais..., mais oui ! Très heureux !... Ma théorie sur l'interpénétration des faunes marines est en train de se consolider, et le problème des migrations ichtyiques...

BETTY. — Je ne vous parle pas d'interpénétration... Je vous parle de bonheur, en général..., dans la vie !... Moi, Olivier, je suis très malheureuse !

OLIVIER. — Allons donc !

BETTY. — Oui... Je suis trop seule, sur votre bateau...

OLIVIER. — Trop seule ?... Mais nous sommes quatre !... Pour des navigateurs solitaires, c'est même inespéré !...

BETTY, *avec éclat.* — La nuit, je suis trop seule!... Et puis il y a les siestes, Olivier... Les longues siestes pendant lesquelles je m'agite sur cette couchette !... Vous croyez que je dors, hein ?

OLIVIER. — Oui.

BETTY. — C'est faux, je veille !

OLIVIER. — Ça doit être l'air marin. Je vous donnerai un somnifère.

BETTY. — Je ne veux pas de somnifère. Je veux de la tendresse.

OLIVIER. — De la tendresse ? Pour dormir ?

BETTY. — Oui. J'ai besoin de tendresse, j'ai besoin de vos bras, j'ai besoin de votre poitrine, j'ai besoin de votre corps, là !

OLIVIER. — De mon corps ?... Mais c'est effrayant! C'est que j'en ai besoin aussi, moi, Madame... J'ai un travail scientifique à accomplir !

BETTY. — Je vous le demande pour une heure !... Même pas : pour cinquante-cinq minutes !

OLIVIER. — Toutes les nuits ?

BETTY. — Non ! Immédiatement !

OLIVIER. — Mais puisque c'est la nuit que vous vous sentez seule.

BETTY. — Ne discutez pas ! Je vous demande de me dire tout de suite les mots qui vont me calmer...

OLIVIER. — Les mots ?

BETTY. — Oui, vous me diriez des mots tendres..., et puis... nous ferions des choses... (*Devant l'œil rond d'Olivier, elle devient subitement véhémente.*) Je vous demande de vous occuper de moi pendant cinquante-cinq minutes, quoi ! C'est pourtant clair !

OLIVIER. — Très clair !

BETTY. — Quoi ?... Je ne vous plais pas ?... Répondez ! Qu'est-ce que vous pensez de moi ?

OLIVIER. — Pourquoi est-ce que vous me regardez avec ces yeux-là ? Ça me fait peur et en même temps, ça me... (*Il montre sa poitrine.*) Ça m'étouffe !... Jamais une femme ne m'a regardé comme ça !

BETTY. — Qu'est-ce que vous pensez de l'amour, Olivier ?

OLIVIER. — Dans mon laboratoire... je n'ai jamais eu l'occasion...

BETTY. — Maintenant vous l'avez !... Je vous offre cinquante-cinq minutes d'amour !

OLIVIER, *abasourdi.* — Cinquante-cinq minutes ?...

BETTY. — Non, attendez... pas tout à fait !... Cinquante !... On a perdu cinq minutes avec vos hésitations !

OLIVIER, *souriant.* — On marche au chrono, dites donc !

BETTY. — Oui !

(*Olivier ne sourit plus.*)

Nous n'avons plus une seconde à perdre. Vite ! Prenez-moi dans vos bras !

OLIVIER. — Ecoutez... Vous êtes très belle, Madame..., extraordinairement séduisante... et je suis désolé. Mais l'amour, pour moi..., enfin, quand je l'imagine..., c'est pour la vie ! Si, un jour, je dois aimer une femme..., ce sera quelque chose de solide..., d'indestructible... Un sentiment profond pour lequel j'abandonnerai... quelque peu... mes recherches. Mais jusque-là...

BETTY. — Vous êtes unique !... Moi, je ne croyais même pas que ça pouvait exister : un homme qui refuse l'occasion de tenir dans ses bras Betty Mérignac.

OLIVIER. — C'est un très grand honneur... Mais... vous m'excuserez...

BETTY. — Il s'agit bien d'honneur !... (*Et comme Olivier fait mine de se lever.*) Voulez-vous rester près de moi et m'écouter. Vous ne vous en tirerez

pas aussi facilement, Olivier. J'ai mis dans ma tête de vous avoir et je vous aurai...

OLIVIER. — Vous m'aurez ?... C'est effrayant ! Qu'est-ce que je vous ai fait ?

BETTY. — Vous m'avez donné envie de vous !

OLIVIER. — Moi ?... Mais je n'ai jamais rien dit qui puisse...

BETTY. — C'est peut-être pour ça ! (*Olivier a un geste découragé.*) Eh oui ! c'est compliqué, une femme, mon petit ami... Mais vous allez me découvrir. Vous verrez, c'est une recherche passionnante... Vous êtes zoologiste ?

OLIVIER. — Oui, Madame, mais je ne vois pas le rapport...

BETTY. — Si, parce que vous devez savoir que l'amour, c'est la chose la plus naturelle du monde, pour les animaux que nous sommes...

OLIVIER. — C'est vrai... L'amour, c'est la grande loi ! Tous les animaux s'unissent pour avoir des petits... (*Emu.*) Vous voulez des petits ?

BETTY. — Vous êtes fou !

OLIVIER. — Ah ! alors, c'est moins naturel !... Si nous étions mariés, par exemple...

BETTY. — C'est ça que vous voudriez ?

OLIVIER. — Quoi donc ?

BETTY. — Le mariage !... Est-ce que vous tenez au mariage ?

OLIVIER, *abasourdi.* — Ah !... Je...

BETTY. — Très bien !... Moi, je tiens à vous ; vous, vous tenez au mariage. Alors, marions-nous !

OLIVIER. — Mais Madame...

BETTY. — Ah ! ne discutez plus !... A partir de maintenant, vous m'offenseriez !... Olivier, j'ai l'honneur de vous accorder ma main !

OLIVIER. — Ah ! par exemple !... Eh ! ben... Si je m'attendais... Je suis bouleversé... Votre main ?...

BETTY. — Ma main !

OLIVIER. — Vous me prenez de court... Je vous connais à peine...

BETTY. — Nous allons faire plus ample connaissance, vous allez voir ! Et d'abord, embrassez-moi !

OLIVIER. — Non mais pardon, attendez !... Vous êtes déjà mariée, si mes souvenirs sont exacts !

BETTY. — Quel jour sommes-nous ?

OLIVIER. — Ce serait de la bigamie !

BETTY, *plus fort.* — Quel jour sommes-nous ?

OLIVIER. — Nous sommes le... Ah ! Je ne sais plus... Vous me faites perdre la tête...

BETTY. — Nous sommes le vingt, n'est-ce pas ?... Alors, là-bas, en Australie, mon divorce est tout juste prononcé !... Je suis libre !

OLIVIER, *avec éclat.* — Non!

BETTY. — Comment non ?

OLIVIER. — Non !... Il y a une question de fuseaux horaires...

BETTY. — De fuseaux ?...

OLIVIER. — Attendez, attendez !... En Australie... Dix-neuf heures... Euh ! Il est sept heures du matin... le vingt et un !

BETTY. — Le vingt et un !... Mais c'est encore mieux !

OLIVIER. — Ah oui ! c'est vrai...

BETTY. — Mon divorce est prononcé, nous pouvons tranquillement célébrer nos fiançailles !

OLIVIER, *effaré.* — Nos fiançailles ?

BETTY. — Vous refusez ma main ?

OLIVIER. — Non, je ne la refuse pas, j'essaye de réfléchir !

BETTY. — Ah non ! il ne faut pas réfléchir, Il faut se lancer. Et il faut me répondre.

OLIVIER. — Tout de suite, comme ça ?

BETTY. — Bien sûr ! Songez que je vous aime, et que j'attends... le cœur battant et les tempes en feu...

OLIVIER. — Mais alors, c'est un coup de foudre ?

BETTY. — Terrible !

OLIVIER. — Ah ! Nous allons faire une folie...

BETTY. — Merci, Olivier !... Vous venez de me dire oui !

OLIVIER. — En principe seulement, mais...

BETTY. — C'est tout ce que je voulais !

OLIVIER. — A présent, il faut que nous en bavardions...

BETTY. — J'allais vous le proposer ! Tenez !... Venez ! Etendons-nous sur votre couchette, pour parler à notre aise.

OLIVIER. — Là ?... Tous les deux ?

BETTY, *faussement innocente.* — Oui, Olivier. Pourquoi pas ?

OLIVIER. — Pauvre et innocente enfant !... qui n'aperçoit pas le danger qui la guette !

BETTY. — Quel danger ?

OLIVIER. — Etendus, tous les deux, sur ce petit lit... Il peut arriver... Ah ! ce serait d'une imprudence !

BETTY. — J'ai beaucoup de sang-froid.

OLIVIER. — Mais moi, Madame ? Si je m'emballe ? Si je me déchaîne..., on ne sait pas jusqu'où ça peut aller !

BETTY. — Si ! Moi, je sais ! Mais je prends le risque !

OLIVIER. — Non, Betty, non !... A partir de maintenant, vous êtes ma fiancée. J'ai le devoir de vous respecter.

BETTY. — Allons, bon !... Voilà encore du nouveau !... Vous tenez à me respecter, à présent ?

OLIVIER. — Ah oui !... Vous êtes ma fiancée, c'est fini, c'est sacré ! Vous n'êtes plus pour moi une jeune femme charmante..., vous êtes... ma fiancée ! Et je vous respecte !

BETTY. — C'est gai !

OLIVIER. — Et même, je vous protege contre toutes les tentations impures !

BETTY. — Bravo !

OLIVIER. — Vous ne me connaissez pas, ma chérie, je suis un homme de devoir. Et j'ai des principes !

BETTY. — Mais alors, qu'est-ce que je vais faire ?

OLIVIER. — Vous allez vous asseoir ici... et moi, là... et nous allons doucement faire connaissance !

BETTY, *hurlant.* — Non, non et non ! Je refuse !... C'est révoltant, c'est honteux, c'est de la cruauté mentale... Je vous déteste, Olivier, vous êtes impossible !... Alors, le premier petit plaisir que je vous demande...

OLIVIER. — Après le mariage, c'est moi qui vous le demanderai... Soyez sans inquiétude !

BETTY, *qui a dressé l'oreille.* — Après le mariage ?... Mais alors, il n'y a pas un instant à perdre : marions-nous immédiatement !

OLIVIER. — Immédiatement ? Mais nous sommes fiancés depuis...

BETTY. — Six minutes, c'est suffisant !

OLIVIER. — Et d'abord... pour se marier, il faudrait...

BETTY. — Vous êtes capitaine, n'est-ce pas ? Alors mariez-nous !

OLIVIER. — Moi ?

BETTY. — Oui, vous !... Un capitaine est le maître à son bord, après Dieu !... Il doit pouvoir marier un couple !... Mais si, mais si !... Il constate les décès, il enregistre les naissances, il n'y a aucune raison valable pour qu'il ne puisse pas procéder à un mariage !

OLIVIER. — Vous voulez que je me marie moi-même ?

BETTY. — Pourquoi pas ?

OLIVIER. — Ce n'est pas sérieux.

BETTY. — C'est provisoire. On légalisera tout ça à l'arrivée...

OLIVIER. — Je ne saurais même pas comment procéder...

BETTY. — Je vous soufflerai... J'ai l'habitude !

OLIVIER. — Non, non !... Le mariage est une chose grave.

BETTY. — Nous serons graves !

OLIVIER. — Mais non ! Vous me voyez, me posant la question : « Voulez-vous prendre pour épouse... » et me répondant : « Oui ! »... Ah ! non, non. Ce n'est pas possible... Je n'ai pas prévu.

BETTY. — Vous ne prévoyez jamais rien, vous !

OLIVIER. — Je ne pouvais tout de même pas emmener une mairie et une église avec moi sur « Virginie »... à tout hasard !

BETTY. — L'église était inutile... Je suis une divorcée...

OLIVIER. — Mais la mairie ? Je vous jure que ça va manquer de dignité !

BETTY. — Pensez-vous ! Avec votre casquette, vous êtes très impressionnant.

OLIVIER. — Oui, c'est vrai... Mais... Il nous manque tout : la famille, les alliances, les faire-part.

BETTY. — Tant mieux ! ça fait des économies !

OLIVIER. — Et les bans ?

BETTY. — On s'assiéra sur des caisses !

OLIVIER. — Les témoins ?

BETTY. — Brigitte et Pierre !... On va les appeler...

OLIVIER, *l'arrêtant.* — Non, attendez !... Je vous jure que ça n'aura aucune valeur. Et d'abord, est-ce qu'on peut se marier après le coucher du soleil ?

BETTY. — Mais oui !... (*Elle cherche.*) Et les Esquimaux ?... Ils ne pourraient pas se marier en hiver, les Esquimaux ?

OLIVIER. — Les Esquimaux, pour eux, c'est spécial.

BETTY. — Pour nous aussi !... Et puis, je vous répète que c'est provisoire.

OLIVIER. — Mais enfin... C'est si pressé ?

BETTY. — Très pressé !... Le coup de foudre, ça urge !... Nous avons quarante minutes devant nous...

OLIVIER. — Hein ?...

BETTY. — Je me suis juré qu'à dix heures du soir, nous serions dans les bras l'un de l'autre. Mais c'est la dernière limite. Dix heures du soir!... Après, je ne réponds plus de moi.

OLIVIER, *attendri.* — Mon pauvre petit... Mais c'est de l'amour, ça !

BETTY, *tout contre Olivier.* — C'est de la rage !

OLIVIER. — C'est affolant !

BETTY, *dans les bras d'Olivier.* — Je suis à toi, maintenant ! (*Elle l'embrasse. Le baiser se prolonge. Elle tente de l'entraîner vers la couchette.*)

OLIVIER, *se débattant.* — Non!... Pas maintenant!... Cette nuit !... (*Il est bouleversé.*) Ah ! ce baiser... C'est merveilleux !... Je ne sais plus où j'en suis. Ah ! Betty... Vos lèvres... (*Brusquement déchaîné il appelle.*) Pierre!... Brigitte!... Venez!... (*A Betty.*) Allez, je nous marie... Dépêchons-nous!... Mon livre de bord ! (*Il court vers le bureau.*)

BETTY, *criant triomphalement.* — Brigitte !

OLIVIER. — Ma casquette !... Des sièges !

BETTY. — Je vais m'habiller pour la cérémonie... Expliquez-leur ce qui arrive. (*Elle envoie un petit baiser à Olivier et sort vers le cabinet de toilette.*)

OLIVIER, *transporté.* — C'est une femme sensationnelle !

SCÈNE VI

OLIVIER, BRIGITTE, PIERRE, *puis* BETTY

BRIGITTE, *du haut des marches.* — C'est fait ?

OLIVIER. — Non, ça va se faire !... Seulement, il nous faut des témoins.

PIERRE. — Des témoins ?

OLIVIER. — Oui, des témoins...

BRIGITTE, *à Pierre.* — Eh ben !... C'est un beau salaud, ton petit camarade !

OLIVIER. — Allez, venez !... La séance va commencer.

PIERRE. — Oh ! la séance !

OLIVIER, *qui prépare « sa mairie ».* — Préparez-vous tous les deux, pendant que je cherche ma casquette !

BRIGITTE. — Il te faut une casquette, à toi ?

OLIVIER. — Ah oui ! c'est plus digne !.. Allez, descendez ! Sans vous, on ne pourrait rien faire !... Oh !... J'ai une idée !... Une idée qui va faire plaisir à Betty... Vous allez chanter : Pa la lala ! Pa la lala ! (*Air de la marche nuptiale.*) Pendant que nous... Hein ?... Ce sera amusant !

PIERRE. — C'est pas possible !

OLIVIER. — Allez, Pierre, sors ton appareil... On va faire des photos ! Ici, avec le flash... Ou plutôt non... sur le pont.

PIERRE. — Sur le pont ?

OLIVIER. — Oui... On va faire ça sur le pont... Plusieurs poses... Betty et moi, pour commencer. Et puis ensuite, tous ensemble !... Un groupe !

PIERRE. — Olivier !

BETTY, *en entrant.* — Alors, on y va tous les quatre ?

PIERRE. — Incroyable !

BRIGITTE. — Voilà le grand monde, mon lapin !

BETTY. — Qu'est-ce qu'il y a ? Vous ne voulez pas être les témoins de notre mariage ?

BRIGITTE. — De votre mariage ?

PIERRE. — Quel mariage ?

OLIVIER. — Ils ne comprennent vraiment rien, ces deux-là !... Je me tue à vous le dire. Il va y avoir un mariage !

BRIGITTE. — Ici ?

BETTY. — Oui. Ici !

PIERRE. — Tout de suite ?

OLIVIER, *agacé.* — Oui !

BRIGITTE. — Je ne vois pas monsieur le Maire !

OLIVIER. — Si ! C'est moi !

BRIGITTE. — Toi ?

PIERRE. — Tu n'es pas maire, toi, tu es capitaine !

OLIVIER. — Justement !... En mer, je suis maire !

PIERRE. — Tu es maire ?

OLIVIER. — Oui, Monsieur, en cas d'urgence !... Remarque bien que..., ce mariage-là... nous le légaliserons quand même à l'arrivée !

PIERRE. — Ça vaudra mieux !

OLIVIER. — Il m'aurait fallu une cravate...

PIERRE. — Je vais t'en prêter une, viens ! (*Il sort vers le cabinet de toilette, derrière Olivier.*)

BRIGITTE, *marchand sur Betty.* — Vous !... Quand vous voulez quelque chose, vous y mettez le paquet !

BETTY. — Toujours !... Et dans une demi-heure, j'aurai gagné mon pari !

BRIGITTE. — Ah ! pas du tout !... Dans ces conditions-là, vous parlez, ce serait trop facile !... Un mariage ? !... Vous voulez mon avis ? C'est Olivier le gagnant. Il vous a roulée.

BETTY, *froide.* — Parce que... vous y croyez, vous, à la valeur de ce mariage ?

BRIGITTE, *stupéfaite.* — Je... Oh !... Vous avez un drôle de sang-froid !... Vous êtes terrible !

OLIVIER. — Qu'est-ce que vous dites, toutes les deux ?

BRIGITTE. — Je disais que tu fais la belle affaire.

OLIVIER, *frappé.* — La belle affaire !... Mais oui ! Voilà ce qu'on va raconter partout !... Alors que je n'ai pas pensé un seul instant à vos millions !

BETTY. — Je le sais bien !

OLIVIER. — Ah oui ! mais si on doit me les jeter sans arrêt à la figure, je ne vais jamais pouvoir le supporter !... (*Un temps.*) Je préfère ne pas me marier !

TOUS. — Oh !!!

BETTY, *à Brigitte.* — Oh ! vous !... (*A Olivier.*) Ecoutez, Olivier : c'est le notaire de papa qui fait mes contrats de mariage et vous n'avez pas besoin d'avoir peur : vous n'aurez pas un sou !

OLIVIER. — Vous me le jurez ?

BETTY. — Je vous le jure ! Marchez la tête haute !... Et procédez tranquillement à notre petite cérémonie... Asseyons-nous... Pas vous, Olivier !... Vous attaquez !

OLIVIER, *très décidé.* — Bien ! J'attaque !... (*A Pierre.*) Tu es mon adjoint. Soutiens-moi ! Comment est-ce que ça commence ?

PIERRE. — Ah ! ça, je me le demande !

BETTY. — On lit des articles du code...

OLIVIER. — Première catastrophe : Je n'ai pas le code sous la main.

BETTY. — Le code ?... Oh ! ça n'a aucune importance ! C'est symbolique !

OLIVIER. — Qu'est-ce qu'ils disent au juste, ces articles ?

BETTY. — Ils parlent de... de fidélité...

BRIGITTE. — De quoi y s'mêlent ?

PIERRE. — Ça n'a jamais empêché l'adultère...

OLIVIER. — Je vous en prie ! Nous ne sommes pas ici pour discuter le code.

BETTY. — Nous sommes très pressés !

OLIVIER. — Oui, passons à la suite !

BETTY. — Tout le monde se lève !... (*A Pierre.*) Pas vous !

OLIVIER. — Toi, tu notes. Tu es mon adjoint.

PIERRE. — Oui, mais les témoins se lèvent !

OLIVIER. — Ne discute pas. L'adjoint s'assied !

PIERRE. — Bien, M'sieur le Maire !

BETTY. — Et vous, Oli, vous posez la question rituelle... Elisabeth, Françoise, Barbara...

OLIVIER. — Elisabeth, Françoise, Barbara.

BETTY. — Mérignac !

OLIVIER. — Oui, c'est vrai : Mérignac !... Voulez-vous prendre pour époux... Olivier, Alain, Antonin Duval, ici présent ? (*Il a désigné la chaise vide devant lui ; il se reprend et se désigne.*) Euh!... Ici présent !

BETTY. — Oui Monsieur le Maire !

OLIVIER. — Olivier, Alain, Antonin Duval..., voulez-vous prendre pour femme... Elisabeth... euh...

BRIGITTE, *qui souffle.* — Barbara !

OLIVIER. — Barbara...

PIERRE, *qui souffle.* — Françoise !

OLIVIER. — Françoise Mérigny !

BETTY. — Gnac !

OLIVIER. — Oh ! pardon : gnac ! (*Il tourne autour de la table.*) Oui, Monsieur le Maire ! (*Il revient à sa place.*) Très bien, mon ami. Au nom de la République française... et en vertu des pouvoirs qui me... enfin... Je... Je nous... Je vous déclare unis par les liens du mariage !... Voilà... C'est tout ?

BETTY. — C'est tout !

OLIVIER. — Ah non ! attendez ! (*Il va chercher des anneaux de ligne de traîne, ils se mettent au doigt les « alliances », puis ils s'embrassent sur les joues.*)

BRIGITTE. — Bravo, c'est ravissant.

BETTY. — Très romanesque.

PIERRE. — Ça va faire un de ces articles.

BETTY. — C'est de loin le plus amusant de tous mes mariages !

OLIVIER, *à Pierre.* — Marque le nom des témoins...

PIERRE. — C'est ce que je fais... Pierre, Marcel, Henri Jezeau... Et je signe ! Voilà... (*A Brigitte.*) A toi !... Brigitte, euh !

BRIGITTE. — Non, mon lapin... Attends !... Brigitte, c'est pour le business !... Mais mon vrai prénom, c'est Alphonsine.

OLIVIER. — C'est moins bien !

BRIGITTE. — Silence Antonin !

PIERRE, *à Brigitte.* — Ne t'occupe pas de lui, mon petit loup !

OLIVIER. — Ton petit loup ?

BRIGITTE. — Oui, je suis son petit loup !... ça te dérange ?

OLIVIER. — Non !... Voulez-vous que je vous marie, tous les deux ? Je suis lancé, ce sera vite fait !

BRIGITTE. — Ah ! des clous !... Moi, je suis pour l'union libre !

PIERRE. — Et moi donc !... (*A Brigitte.*) Alphonsine...

BRIGITTE, *dictant.* — Emilienne..., Félicité..., Robinet.

OLIVIER, *amusé.* — Félicité Robinet !

(*Brigitte le foudroie du regard. Il cesse de rire.*)

Pardon !

BRIGITTE. — Je suis bonne fille, je signe quand même !... Donne ! (*Elle signe.*) Là... A vous... Betty Duval ! (*Elle passe le stylo à Betty.*)

BETTY. — Merci ! (*Elle signe.*) Tenez, chéri... (*Olivier est distrait.*) Chéri !

OLIVIER. — Ah ! C'est moi ?... Je vous demande pardon, je n'ai pas l'habitude !

BRIGITTE, *pendant qu'Olivier signe.* — Et voilà !... Comme ça, tout le monde est casé ! On est peinards.

(*Olivier fait un signe et Brigitte et Pierre se mettent à chanter la « Marche Nuptiale ».*)

PIERRE, *brusquement.* — Ecoutez !... Un avion !...

(*On entend un bruit de moteur.*)

Vite !

BETTY. — Il vole bas !

BRIGITTE. — Dépêchons-nous !

(*Ils bondissent tous vers l'escalier. Olivier, le dernier, monte deux marches et redescend.*)

OLIVIER. — Une lampe..., une lampe pour lui faire des signaux !

(*Ils sont sortis, tous les quatre, dans une grande confusion.*)

(*La scène est vide. On les entend crier sur le pont. Le bruit du moteur qui était passé par un crescendo décroît rapidement. Puis Pierre et Olivier apparaissent en haut des marches.*)

SCÈNE VII

OLIVIER, PIERRE

OLIVIER, *riant.* — Les femmes sont inouïes ! Elles s'imaginent qu'un avion, ça s'arrête comme un autobus...

PIERRE. — Il aurait quand même pu tourner au-dessus de nous ; comme celui d'hier, ç'aurait été gentil.

OLIVIER. — Il était peut-être pressé, celui-ci !

PIERRE. — Olivier, dis-moi vite : tu es heureux ?

OLIVIER. — Heureux ?... Attends, il faut que je réfléchisse... Tout s'est passé si rapidement... Cette femme-là, avec son coup de foudre, c'est un véritable tourbillon.

PIERRE. — Quel coup de foudre ? Betty a le coup de foudre ?

OLIVIER. — Oui.

PIERRE. — Pour toi ?

OLIVIER. — Oui !

PIERRE. — Allons, voyons, ce n'est pas possible. Betty n'a jamais eu le coup de foudre, c'est bien connu. Cinq maris, jamais de coup de foudre. Et pourtant, c'étaient des séducteurs !... Ne parlons pas du premier, le chef d'orchestre...

OLIVIER. — Pourquoi ?

PIERRE, *prenant un genre très efféminé.* — C'était une erreur, le chef d'orchestre.

OLIVIER. — Bon ! Une mesure pour rien !

PIERRE. — Oui... Et même négligeons le second, l'industriel... (*Enthousiaste.*) Mais le troisième... Le joueur de polo...

OLIVIER. — Qu'est-ce qu'il avait de si extraordinaire ?

PIERRE. — C'était une fine cravache...

OLIVIER. — Tu me fais rire, avec ta fine cravache. Au suivant !

PIERRE. — Le prince hindou ?

OLIVIER. — Ah ! Je ne ris plus !... Un hindou ? ça m'ennuie, ça !

PIERRE. — Pourquoi ?

OLIVIER. — Je me méfie du genre fakir et tapis volant. Ah ! Pierre, l'Hindou m'embête !

PIERRE. — Tu as bien tort. Pour elle, c'est un affreux souvenir.

OLIVIER. — Tant mieux !... La suite ?

PIERRE. — L'Australien ?

OLIVIER. — Oui, qu'est-ce qu'il faisait dans la vie, celui-là ?

PIERRE. — Ben, il était Australien.

OLIVIER. — Oui, mais qu'est-ce qu'il faisait ?

PIERRE. — Il buvait...

OLIVIER. — N'en parlons plus !... La suite ?

PIERRE. — Ça ne te suffit pas ?

OLIVIER. — C'est tout ?... C'est ça, ta brochette de séducteurs ?... Mais c'est une rigolade, mon vieux... l'Hindou mis à part ! Ah ! je comprends qu'elle n'ait pas eu le coup de foudre pour des types pareils !

PIERRE. — Et tu es sûr que... pour toi... elle a...

OLIVIER. — Oui, Monsieur !... Je suis son sixième mari, c'est possible, mais aussi son premier coup de foudre... C'est certain ! Et ça change tout !

PIERRE. — Tu rêves, Olivier !

OLIVIER. — Il te faut des preuves ?... Hou, hou, Betty !... Ici, Betty !... Regarde bien ! Tu vas voir, elle va être souple comme un gant, maintenant qu'elle a le coup de foudre !... Je vais te la dresser, moi, madame Mérignac !

PIERRE. — Tu es fou !

OLIVIER. — Et d'abord, on reprend la traversée, en biais.

PIERRE. — Tu es complètement fou.

OLIVIER. — La voilà ! Attention ! Le dressage commence !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BETTY, BRIGITTE

BETTY. — Qu'est-ce que c'est que ce genre, Olivier ?... Hou ? Hou ?... Vous m'appelez ?

OLIVIER. — Oui, je... Je voulais vous dire...

BETTY. — Je ne suis pas une domestique. On ne m'appelle pas !

OLIVIER. — Non mais je...

BETTY. — Vous pouviez avoir la délicatesse de monter me chercher.

OLIVIER. — Vous attendiez l'avion !

BETTY. — Je vous attendais aussi !

OLIVIER, *souriant finement.* — Je m'en doute !

BETTY, *brutale.* — Ne souriez pas !

(*Il obéit.*)

PIERRE, *riant.* — Ça commence bien !... Tu la domines ! Continue !

OLIVIER. — Je la travaille en souplesse...

(*Pierre se tord.*)

BETTY. — Olivier ! C'est fini ?... Vous savez l'heure ? Il est dix heures moins dix !

OLIVIER, *souriant.* — Ah oui !... Et, à ce propos, ma chère Betty...

BETTY. — Pas de discours ! Prenons congé de nos amis !

OLIVIER. — Oui, mais je voudrais donner quelques instructions à Pierre, concernant le nouveau cap...

BETTY. — Pierre sait très bien ce qu'il a à faire !... Bonsoir, mon cher Pierre !

PIERRE. — Bonsoir, Betty !... Dites donc, j'ai une idée... Si je vous ouvrais la bouteille de champagne que nous gardions pour l'arrivée ? Ça vous mettrait dans l'ambiance, si vous avez à... à discuter !

BRIGITTE. — Discuter ? Il est dingue !... Ils ne vont pas discuter !

BETTY, *à Brigitte.* — Non, rassurez-vous !... (*A Pierre.*) Nous la boirons demain, cette bouteille... Et avec plaisir !

BRIGITTE. — Après la nuit qu'ils vont passer, ça leur fera du bien... N'est-ce pas, Olivier ?... Allez, viens, Pierre !... On se tire !

BETTY. — Bonsoir, ma petite Brigitte !...

PIERRE. — Bonsoir, dompteur !

BRIGITTE. — Allez, salut, papa !

OLIVIER. — Ah non ! pas déjà !

BRIGITTE. — T'énerve pas, ça veut dire : « Mon vieux ! »

OLIVIER. — Ah ! bon. Je préfère !

BRIGITTE, *au pied de l'escalier.* — Soyez heureux, les enfants... (*A Pierre.*) C'est bête, hein, mon lapin, je devrais pourtant avoir l'habitude !... mais... ça me fait quelque chose...

SCÈNE IX

OLIVIER, BETTY

BETTY. — Et voilà !... Ils sont partis...

OLIVIER. — Oui... Nous voilà chez nous !... Tout ça est à nous deux, à présent... Mon scombridé... Toute ma collection de poissons... Vous verrez, je vais vous initier à l'ichtyologie et on se passionnera tous les deux... Ce sera très amusant !...

BETTY, *sur un ton de reproche.* — Olivier !

OLIVIER. — Oui... Pas ce soir, bien entendu !... On en reparlera, on a la vie devant nous... Dites-moi : il vous plaît, votre petit intérieur ?... Vous voyez : moi, je suis comme une épinoche mâle. L'épinoche, c'est un poisson... Et chez les épinoches, c'est le mâle qui construit le nid...

BETTY, *impatientée.* — Olivier.

OLIVIER. — Pas d'épinoches non plus ?... Bon !... C'est la première fois que je me marie, moi ! Alors je suis un peu troublé... Ah ! Je voulais vous dire tout de suite : il ne faut pas vous inquiéter, c'est moi qui continuerai à faire le ménage, vous savez !

BETTY. — Olivier, est-ce que vous vous moquez de moi ?

OLIVIER. — Non, pas du tout !

BETTY. — Regardez mes bras !... Vous les voyez qui vous appellent ?

OLIVIER. — Oui !... Oh ! oui, je les vois..., ça me bouleverse !

BETTY. — Venez.

OLIVIER. — Attendez !... Je me suis juré de vous faire promettre, avant... que ma traversée en biais...

BETTY, *très vamp.* — Venez près de moi !

OLIVIER. — Oui... Oh ! ce que je suis troublé !... Ma traversée...

BETTY. — Je vous aime, Olivier.

OLIVIER, *optimiste.* — Alors, pour ma traversée, ça s'arrangera...

BETTY. — Je t'aime, Olivier...

OLIVIER. — Comme vous dites ça !... Ah ! On ne peut pas s'y tromper. Vous m'aimez ! C'est inimaginable : je suis aimé par la femme la plus extraordinaire, la plus éblouissante !... Ma femme !... Ah ! Betty, tout à coup j'ai envie de rire et de pleurer !...

BETTY. — C'est l'amour, Olivier... Ne parle plus !... Viens !

OLIVIER. — Mais enfin, dites-moi que je ne dors pas, que je ne vais pas me réveiller... Pierre prétend que je rêve toujours...

BETTY. — Tu ne rêves pas !... Tu vas voir, embrasse-moi.

OLIVIER. — Une dernière question...

BETTY. — Non, Olivier, plus de questions, embrasse-moi.

(*Olivier embrasse Betty dans le cou. Elle regarde sa montre, sourit.*)

Cinq minutes...

OLIVIER. — Non ! Immédiatement ! (*Il l'entraîne vers la couchette. Elle sourit.*)

BETTY. — Olivier !

OLIVIER. Plus d'Olivier, plus de discussion, plus de délai !... (*Il l'assied sur la couchette.*) Je suis le maître à bord ! (*Et il l'embrasse, tandis que tombe le rideau.*)

RIDEAU.

ACTE III

Premier tableau

Le lendemain, en fin d'après-midi. Sur la table, la bouteille de champagne et des verres. Brigitte est assise sur le fauteuil. Devant elle, sur le pouf, le phono portatif qui joue un tcha-tcha. Olivier danse avec Betty. Pierre, assis, contemple la scène.

SCÈNE I

OLIVIER, BETTY, BRIGITTE, PIERRE

BRIGITTE, *qui chantonne le tcha-tcha.* — La la ! La la !... (*En riant, à Betty.*) Ce qu'il est maladroit ! (*A Olivier.*) Tes pieds !

OLIVIER, *tout en dansant.* — Quoi, mes pieds ?

BRIGITTE. — En mesure !

BETTY. — Et le buste souple !

OLIVIER. — Le buste ?

PIERRE. — Tes pieds !

OLIVIER. — Tu m'agaces !... Je ne peux pas être partout à la fois ! Pour l'instant, je m'occupe du buste !

BETTY. — Laisse aller ton corps !

OLIVIER. — Si je laissais aller mon corps, chérie, il s'assiérait. Je n'ai pas fermé l'œil depuis hier... Je suis fatigué !

BRIGITTE. — Monsieur est une petite nature !

OLIVIER, *vexé.* — Une petite nature ? (*Il se remet à danser avec rage.*) Regardez ça ! Rythme et frénésie !

BRIGITTE. — Bravo !

PIERRE. — Tu y es presque !

OLIVIER. — Tcha tcha tcha !

BETTY. — Tu comprends, je veux que tu saches danser le tcha-tcha-tcha pour notre arrivée à la Terre de Feu !

OLIVIER. — C'est important ?

BETTY. — Indispensable !

OLIVIER. — Bon !... Et puis ça te fait plaisir... (*Il danse.*) Ce qui m'embête un peu, c'est qu'aujourd'hui, je n'ai pas encore travaillé... Mais enfin...

BRIGITTE. — Aujourd'hui on ne travaille pas, on fait la foire !

PIERRE. — Il n'y a pas un souffle d'air... Qu'est-ce que tu veux faire ?

OLIVIER. — M'occuper de mes poissons...

BETTY. — Tu perds le rythme, chéri !

OLIVIER. — Ah ; ça... Dès que je pense à autre chose...

PIERRE. — C'est parce que tu n'es pas doué pour la danse !

OLIVIER. — Je suis doué pour l'ichtyologie. On ne peut pas être doué pour tout !... Il est idiot, ce Pierre !

BETTY. — Là ! Tu y es !

OLIVIER. — Sans blague ?

BETTY. — Continue, continue !

BRIGITTE. — En souplesse !

SCÈNE II

LES MÊMES, L'OFFICIER

Sur les dernières répliques, un officier de marine est apparu en haut des marches.

L'OFFIER. — Excusez-moi !

(*Tous, ils ont vu l'officier. Excepté Olivier qui, lancé, continue à danser seul.*)

Je vous dérange ?

OLIVIER, *sans réaliser.* — Pas du tout, mon vieux, pas du tout ! Tcha tcha tcha ! (*Brusquement il prend conscience de ce qu'il vient de voir et il s'arrête de danser.*) Qu'est-ce que c'est ? Par où êtes-vous entré ?

L'OFFICIER. — Par la porte ! J'ai frappé, mais... vous dansiez le tcha tcha tcha...

OLIVIER. — Oui, je danse !

L'OFFICIER. — Oui... Et comme personne ne m'entendait...

OLIVIER, *à Pierre.* — Inadmissible !

PIERRE. — Vous êtes sur un bateau ?

OLIVIER. — Non ! Tel que tu le vois, il est venu à bicyclette !

L'OFFICIER. — Une grosse bicyclette... Le « Louis-Lumière » des Chargeurs Réunis...

OLIVIER. — Bon Dieu !

L'OFFICIER, *il se présente.* — Lieutenant Gaillard ! Vous êtes le commandant ?

OLIVIER. — Oui... Je me présente : Olivier Duval...

L'OFFICIER. — C'est ça !

OLIVIER. — Pierre Jézeau..., mon brillant second !

L'OFFICIER. — Parfaitement !

OLIVIER. — Mademoiselle... euh !... Robinet...

L'OFFICIER. — Mademoiselle !

OLIVIER. — Madame Duval !

L'OFFICIER. — Mes hommages, Madame Mérignac !

OLIVIER. — Vous avez reconnu Madame ?

L'OFFICIER. — Sans aucune surprise. Je savais qu'elle était ici.

BETTY. — Vous le saviez ?

L'OFFICIER. — Le monde entier le sait, chère Madame ! Votre photo, sur ce bateau, est passée en première page de tous les journaux.

OLIVIER. — Sa photo ? Sur mon bateau ?

L'OFFICIER. — Oui... Prise au téléobjectif..., pendant que vous faisiez des signes sur le pont..., par un avion qui a tourné au-dessus de vous, il y a deux jours... Nous avons été désignés pour faire route sur vous. On vous suit au radar, depuis un moment...

OLIVIER. — Et vous êtes bord à bord avec nous ?

L'OFFICIER. — Non. Je suis venu avec la vedette ! Le « Louis-Lumière » déplace 17.000 tonnes et il fait 160 mètres de long...

OLIVIER. — Oh ! Bon Dieu...

L'OFFICIER. — Et même... 163 mètres 60 !

OLIVIER. — Encore mieux !... (*A Pierre.*) Et tu n'as rien senti, toi qui ne dansais pas ?

PIERRE. — Non !

OLIVIER. — Tu ne peux pas faire un peu attention aux gens qui passent ?

PIERRE. — Ça m'a échappé !

OLIVIER. — On n'est pas soutenu !

BETTY. — Alors, le monde entier parle de mon aventure ?

L'OFFICIER. — Oui.

PIERRE. — Oh !... mon article ! (*Il prend son papier sur le bureau.*) Mon article pour les agences de presse. (*Au lieutenant.*) On peut faire passer un article ?

L'OFFICIER. — Bien sûr !... Voyez l'officier radio !

OLIVIER, *à Pierre qui grimpe l'escalier.* — Attention ! Ne tombe pas dans l'eau !

PIERRE. — J'ai des ailes ! (*Il sort.*)

OLIVIER. — Ne t'y fie pas trop !... (*Il se retourne.*) Si j'avais prévu, lieutenant, j'aurais préparé une petite réception... Asseyez-vous donc, je vous en prie !

L'OFFICIER. — Non, c'est impossible, nous ferions attendre beaucoup trop de monde ! (*A Betty.*) Le commandant tient à vous voir immédiatement.

OLIVIER. — Moi ?

L'OFFICIER. — Oh ! vous aussi, si vous le désirez... Mais il attend surtout Madame Mérignac...

BETTY. — Je suis à vous tout de suite...

L'OFFICIER. — Merci, Madame.

(*Betty entre dans le cabinet de toilette.*)

OLIVIER. — Ma casquette... Je cherche ma casquette de capitaine...

L'OFFICIER. — Vous avez bien tort ! Grimpez comme ça !

OLIVIER. — Non, non ! Je tiens à mettre une veste... Et ma casquette !

L'OFFICIER. — Dites donc... Je ne vois pas Mademoiselle Escudero ?

OLIVIER. — Mademoiselle Escudero ?

L'OFFICIER. — La seule passagère de l'avion qui manque encore à l'appel. Je pensais que... peut-être...

OLIVIER. — Ah ! non... Nous n'avons pas d'Escudero parmi nous...

L'OFFICIER. — C'est une Chilienne...

OLIVIER. — C'est possible, mais elle n'est pas à mon bord !

SCÈNE III

LES MÊMES, PATRICK *et* CECILE

CÉCILE, *à la cantonade.* — Trésor !... Hou ! Hou ! Trésor !

PATRICK, *id.* — Très chère, où êtes-vous ?

OLIVIER, *au lieutenant.* — Qu'est-ce que c'est que ça ?

CÉCILE, *à la cantonade.* — Darling !

OLIVIER. — Des Anglais ?

PATRICK, *entre, il est en spencer, fort élégant.* — Attention, Cécile, l'escalier est affreusement raide, ne tombez pas ! (*Il tombe.*)

CÉCILE. — Ah !

PATRICK, *se relevant.* — Pas d'affolement !... (*Il aperçoit Olivier.*) Ah ! mon ami, je cherche Madame Mérignac.

OLIVIER. — Elle est ici.

PATRICK. — Merci, mon brave... (*A sa femme.*) Cécile !... Elle est bien ici.

CÉCILE. — Dans ce petit bateau ? Mon Dieu, la malheureuse !...

PATRICK. — Ces minuscules couchettes !

CÉCILE. — Oh! regardez, Patrick, ils n'ont même pas l'électricité.

PATRICK. — Oui, des lampes à pétrole ! C'est impensable !

BETTY, *sortant de la douche*. — Patrick !

PATRICK. — Betty ! (*Il s'élance*.)

CÉCILE. — Mon trésor !

PATRICK. — Je suis le premier à l'avoir embrassée, c'est une minute historique !

CÉCILE. — Ah ! Vous pouvez dire que vous nous avez fait peur. Vous nous avez gâché tout le début de notre traversée, c'est bien simple !

BETTY. — Pauvre chère Cécile !

PATRICK. — Nous étions à Rio, pour le jumping...

CÉCILE. — Tout avait été absolument sensationnel ! Nous repartons...

PATRICK. — Et crac ! L'affreuse nouvelle !...

CÉCILE. — Pat répétait : « C'est impensable ! » Montalbino nous disait...

BETTY. — Loulou de Montalbino ? Il est à bord ?

PATRICK. — Oui ! Et il est crevé ! Depuis hier, il organise la fête pour ce soir... Socrate et lui sont littéralement déchaînés.

BETTY. — Soso est là aussi ?... C'est formidable !

CÉCILE. — Oh ! maintenant, ça va être d'une gaîté folle !

BETTY. — Oh ! mais... au fait... que je vous présente !... Mademoiselle Robinet... Mes amis Bellecroix.

BRIGITTE. — M'sieurs dames !

CÉCILE. — C'est la petite qui est tombée avec vous ?

BETTY. — Oui.

PATRICK. — Charmante !

CÉCILE. — Elle a de beaux yeux...

BETTY. — Olivier Duval, qui commande « Virginie ».

(*Cécile lui tend sa main à baiser. Olivier lui serre la main, étourdiment.*)

PATRICK. — Patrick de Bellecroix ! Capitaine, vous êtes un héros. Je ne vous dirai qu'un mot : merci !

OLIVIER. — C'est original !

PATRICK, *ravi*. — Oui. (*Il se tourne vers Betty.*) Et maintenant...

OLIVIER, *le coupant*. — Vous m'excuserez, mais comme il faut que je monte voir votre commandant, je voudrais bien trouver une veste blanche.

CÉCILE. — Faites comme chez vous, mon brave !

OLIVIER. — Vous êtes trop bonne.

PATRICK. — Dites-moi... Ce petit bateau vous appartient vraiment ?

OLIVIER. — Oui, Monsieur.

PATRICK. — Crevant !

OLIVIER. — Oui, c'est à mourir de rire ! (*Et il entre dans la cambuse.*)

PATRICK. — Il a une bonne tête. (*Il tire son portefeuille.*) Dois-je faire quelque chose ?

BETTY. — Non.

CÉCILE. — On lui fera avoir la médaille de sauvetage, il sera ravi.

PATRICK. — Bon. Et maintenant, filons... Avec cette promiscuité, les nuits devaient être atroces, ma pauvre Betty. On vous enlève à cet affreux cauchemar !

CÉCILE. — Il y a des robes qui vous attendent dans votre cabine !

BETTY. — Comment ?

PATRICK. — Oui, oui, vous allez voir, nous avons tout combiné avec le commissaire du bord.

BETTY. — C'est merveilleux !

BRIGITTE. — Betty !

BETTY. — Qu'est-ce qu'il a, mon petit ?

BRIGITTE. — Vous n'oubliez personne ?

BETTY. — Ah ! si... Olivier... Dites-lui que je suis montée... Et surtout, qu'il ne parte pas sans me dire au revoir !

BRIGITTE. — Oh !

PATRICK. — Ça a de la gueule, hein, ce sauvetage ?... Je compte sur vous, ma chère Betty, pour dire au monde avec quel cran nous nous sommes élancés à votre secours !

CÉCILE. — Vous êtes extraordinaire, Patrick !

BETTY. — Une fois de plus, on va pouvoir parler du courage légendaire des Bellecroix !

PATRICK. — Vous connaissez notre devise : « A cheval sur ma belle »...

(*Les deux femmes poussent un cri.*)

Non, pardon !... « A cheval pour ma belle... Et marchons pour la Croix ! »...

(*Ils sont sortis tous les trois. Brigitte est immobile. Un silence, puis Olivier sort de la cambuse.*)

OLIVIER. — Où est ma femme ?

BRIGITTE, *d'une voix étranglée*. — Elle nous quitte, Olivier !

OLIVIER, *gaîment*. — Ah ! bon... Très bien, merci ! (*Et il grimpe vers le pont.*)

SCÈNE IV

BRIGITTE, L'OFFICIER

L'OFFICIER, *après un temps, il dit doucement à Brigitte qui est restée immobile*. — Et pour vous, Mademoiselle !... (*Elle se retourne.*) Oh ! pardon !... Vous pleurez ?

BRIGITTE. — Oui... Je suis gourde, hein ?

L'OFFICIER. — Pas du tout !... Moi je trouve que c'est une très jolie qualité, la sensibilité, pour une jeune fille...

BRIGITTE. — Vous êtes mignon, lieutenant !

L'OFFICIER, *sur les premières marches*. — Venez ! Je vais vous installer dans une jolie cabine...

BRIGITTE. — Une jolie cabine ?... Mais... Où est-ce que vous allez ?

L'OFFICIER. — Madère, le Portugal et Le Havre...

BRIGITTE. — Le Havre ?... Non, merci bien, lieutenant... Je vais dans l'autre sens !

L'OFFICIER, *après un temps, avec un gentil sourire*. — Dommage !

BRIGITTE, *après un petit rire*. — T'es un chou !

L'OFFICIER. — Comment ?

BRIGITTE, *plus fort*. — T'es un chou !

L'OFFICIER, *stupéfait*. — Qu'est-ce que vous dites ?

BRIGITTE. — Ecoute, si t'as pas entendu, c'est qu't'es un chou qui est dur de la feuille !

L'OFFICIER, *qui monte l'escalier sans la quitter des yeux.* — Ah ! vous alors... Vous êtes fantastique !

BRIGITTE. — On me l'a beaucoup dit !... Et, en général, je plais terriblement à la marine...

(*L'officier est tout en haut des marches et il regarde Brigitte avec des yeux ronds.*)

Allez, va, mon lapin ! Va ! Adieu !

(*L'officier sort.*)

SCÈNE V

BRIGITTE, PIERRE

BRIGITTE, *seule.* — Celui-là, tiens..., je le tombais comme je voulais !... Décidément, les marins... c'est pas des gens sérieux !... (*Elle se regarde dans la glace.*) J'ai une tête, moi ce soir !... (*Brusquement anxieuse.*) Ah ! çà, mais... on m'a abandonnée sur ce bateau... Hé ! là... hé ! Pas de blague ! Si y s'décrochait et que je m'en aille toute seule, je serais fraîche, moi !

PIERRE, *qui arrive en coup de vent.* — Formidable, mon petit loup... C'est formidable ! (*Il descend les marches.*) Ça fait un de ces pétards du tonnerre de Dieu, notre histoire !... Mon article a été enlevé tout de suite... Et à cinq cent mille balles tu te rends compte ?... *France-Soir* achète le canot pneumatique... Ils veulent l'exposer au Salon de l'Enfance... On m'a commandé un livre : le récit de notre traversée ! Les gens vous étouffent, prennent des photos... On m'a donné des cigarettes, des journaux... Tu veux une pomme ? Tiens, je t'ai apporté des fleurs, mon amour ! Olivier s'est fait à moitié déshabiller... C'est de l'hystérie ! Nous sommes célèbres !

BRIGITTE. — Alors, ça y est... Tu ne continues pas le voyage ?

PIERRE. — Ah ! mais si... Plus que jamais, tu penses !

BRIGITTE. — La Terre de Feu ?

PIERRE. — La Terre de Feu !

BRIGITTE. — Et après ?

PIERRE. — Après ? Le retour triomphal par petites étapes... Des escales à Buenos-Aires, à Montevideo, à Santos, à Rio...

BRIGITTE. — Ah ?... (*Elle hésite.*) Alors, je voudrais... Je voudrais te demander quelque chose...

PIERRE. — Quoi donc ?

BRIGITTE. — Pierre... garde-moi avec toi !... Tu verras, je ne tiendrai pas de place, je me rendrai utile ; je te jure que je ne causerai aucun ennui...

PIERRE, *souriant.* — Tu veux rester avec moi ?

BRIGITTE. — Oui... Je suis heureuse, ici... Je crois bien que je n'ai jamais été aussi heureuse... Je vais te dire... c'est idiot, je crois que je t'aime.

PIERRE. — Tu m'aimes ?

BRIGITTE. — Oui, c'est idiot, mais c'est comme ça.

PIERRE, *jouant les prétentieux.* — C'est pas idiot du tout, c'est tout naturel, mon petit !

BRIGITTE, *souriante.* — Oh ! non mais écoutez-le, celui-là !

(*Ils s'embrassent.*)

PIERRE. — Moi aussi, je t'aime. Et je te garde !... Je vais avertir Olivier.

BRIGITTE. — Oh !... Tu fais bien de parler d'Olivier... J'oubliais... Tu ne sais pas ce qui lui arrive ?

PIERRE. — Tu me diras ça plus tard. Il doit s'occuper du ravitaillement, il faut que j'aille lui donner un coup de main, à présent...

BRIGITTE. — Non, attends... Ecoute-moi, Pierre, c'est urgent... Il arrive un coup terrible !

PIERRE. — Un coup terrible ?

BRIGITTE. — Pour Olivier, oui... Betty ne continue pas le voyage.

PIERRE. — Tu plaisantes ?

BRIGITTE. — J'en ai l'air !

PIERRE. — Elle le quitte ?

BRIGITTE. — Oui.

PIERRE, *après un temps, sourdement.* — Oh ! quelle... (*Il va dire un mot grossier.*)

BRIGITTE, *le coupant.* — Tu l'as dit !

PIERRE, *révolté.* — Mais enfin ! Qu'est-ce que c'est que cette femme-là ?

BRIGITTE. — C'est Betty Mérignac !

PIERRE. — Mais pourquoi fait-elle des choses pareilles ?

BRIGITTE. — Ecoute, Pierre, souviens-toi : la nuit dernière, tu étais perplexe. Tu cherchais la raison du fameux coup de foudre de Betty... T'arrivais pas à l'expliquer et t'as finalement conclu que ça devait être un jeu...

PIERRE. — Oui... Un jeu !... En effet, je me souviens !

BRIGITTE. — Eh bien ! tu n'étais pas tombé loin, tu sais !... C'était un pari, exactement !

PIERRE. — Un pari ?

BRIGITTE. — Oui !... Betty avait parié avec moi qu'Olivier serait son amant. Histoire de se distraire un peu.

PIERRE, *indigné.* — Oh !

BRIGITTE. — Seulement... comme il n'a pas marché..., elle lui a proposé le mariage... Sans lui dire que c'était un mariage pour rire !

PIERRE. — Comment, pour rire ?

BRIGITTE. — Un mariage bidon, si tu préfères... Ça ne pouvait pas être autre chose, d'ailleurs, puisqu'elle n'est pas libre !

PIERRE. — Hein ?

BRIGITTE. — Non !... Son cinquième divorce n'est pas encore prononcé !

PIERRE. — Qu'est-ce que tu me chantes ?... Mais alors, Betty est bigame !

BRIGITTE. — Mais non !... Puisque je te dis qu'avec Olivier, c'était un mariage pour rire... N'aie pas peur, va... Elle connaît la loi. Elle est fortiche !... Elle a eu ce qu'elle voulait et elle ne risque absolument rien puisque c'était un mariage pour rire.

PIERRE. — Ah ! mais ne répète pas tout le temps ça, c'est agaçant ! Un mariage pour rire !... On ne se marie pas pour rigoler !

BRIGITTE. — Alors disons : un mariage qui n'a aucune valeur. Et c'est pour ça qu'elle le quitte, le cœur léger !

PIERRE. — Mais Olivier ?

BRIGITTE. — Ah ! lui, le pauvre vieux, c'est autre chose...

PIERRE. — Comment veux-tu que je dise à Olivier que c'était une blague ? Lui qui a marché !

BRIGITTE. — Tu veux dire qu'il a volé !... Pour lui, Betty, c'est sa femme !

PIERRE. — Eh oui !...

BRIGITTE. — Il en est certain !

PIERRE. — Eh oui !...

BRIGITTE. — Mais il a tort !

PIERRE. — Eh oui ! Seulement, il l'aime... C'est ça qui est grave : il l'aime... Ah ! moi je ne sais pas du tout comment lui annoncer ce départ !

BRIGITTE. — Progressivement !

PIERRE. — Progressivement ?... Tu crois qu'il va s'apercevoir progressivement que Betty n'est plus avec nous ?

BRIGITTE. — Non, c'est vrai !... ça va même être brutal !

PIERRE. — On court à la catastrophe, mon petit... C'est net !

BRIGITTE. — A moins que tu ne trouves une idée pour retenir Betty parmi nous !

PIERRE. — Ah ! bien sûr... Mais quelle idée ?

BRIGITTE. — Cherche !

PIERRE. — Tu penses bien que son bateau ne va pas attendre que j'aie trouvé !

BRIGITTE, *froide*. — Non ! Tu as deux minutes !

PIERRE, *éclatant*. — Eh bien ! tu vois... rien que ça, ça me paralyse !... Je m'affole et j'ai le trou noir ! Je me connais, si je veux avoir une idée, il faut que j'aie tout mon temps... Il ne faut pas que je m'énerve !

BRIGITTE. — Cherche donc, au lieu de faire des discours !

PIERRE, *furieux*. — Ah ! Je t'en prie, n'en ajoute pas, toi !... La situation est déjà assez angoissante comme ça... Et par ta faute, justement. Mais parfaitement !... Si tu m'avais fait part, dès cette nuit, de ce que tu savais..., on aurait pu préparer tranquillement l'arrivée du bateau.

BRIGITTE. — Pierrot, tu perds du temps !

PIERRE. — Zut, là ! Fiche-moi la paix !

BRIGITTE, *en se dirigeant vers l'escalier*. — Bon ! Très bien !... J'ai compris !

PIERRE. — Où vas-tu ?

BRIGITTE. — Je me taille avec les autres !

PIERRE. — Qu'est-ce que tu dis ?

BRIGITTE. — T'en fais pas, Pierrot... Moi, j'ai l'habitude...

PIERRE. — Tu es folle !... Elle est folle ! Elle n'a rien compris ! Je suis énervé, tu le vois bien... Et c'est le moment que tu choisis pour me laisser seul sur l'Atlantique !... Et Olivier ?... Tu crois que nous serons trop de deux pour le consoler ?

BRIGITTE. — Tais-toi ?...

SCÈNE VI

LES MÊMES, BETTY

Betty apparaît en haut des marches. Elle porte une merveilleuse robe de cocktail. Elle est éblouissante.

PIERRE, *le souffle coupé*. — Oh !

BETTY, *très à l'aise*. — Oui, c'est moi, mon petit Pierre !... Deux mots en vitesse avant de vous dire au revoir !... Et d'abord... vous allez trouver du champagne sur le pont...

PIERRE. — Du champagne ?... Mais...

BETTY. — Deux caisses !... Vous les boirez en pensant à moi !

PIERRE, *qui veut placer un speech*. — Ma chère Betty...

BETTY. — Non, ne me remerciez pas, c'est tout naturel !

PIERRE. — Chère Madame...

BETTY. — Attendez, je n'ai pas fini !... Autre chose : vous savez que je vais m'occuper de la sortie de votre bouquin, « L'Atlantique en biais » ! Il faut que ce soit un succès !

PIERRE. — Oui, bien sûr...

BETTY. — J'y veillerai !

PIERRE. — C'est très aimable !... Mais il faut que...

BETTY. — Dernière nouvelle, Pierre !... Notre article est acheté par l'Amérique.

PIERRE. — Non ?

BETTY. — Si ! ça y est, c'est fait ! Je vous enverrai un chèque à la Terre de Feu !

PIERRE. — Je vous remercie, c'est très gentil !

BRIGITTE, *indignée*. — Tu la remercies !... ça, c'est un monde !

PIERRE. — Elle me comble, qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

BRIGITTE. — Des ronds de jambe, c'est dans ta ligne !

BETTY. — Qu'est-ce qu'il y a, Brigitte ?... Vous êtes... « en boule », comme vous dites ?

BRIGITTE. — Un peu, oui !

BETTY. — Ça vous contrarie de partir avec nous ?

BRIGITTE. — Oh ! mais je ne pars pas avec vous !

BETTY. — Et votre frère qui vous attend ?

BRIGITTE. — Je suis indépendante, moi, Madame !

BETTY, *tristement*. — Vous avez de la chance !

BRIGITTE. — C'est ça, jouez la malheureuse, ça vous va bien !

BETTY. — Oh ! mais vous m'agacez, ma petite ! Vous me parlez sur un ton que je n'admets pas !... Au revoir !

BRIGITTE, *qui se pose en bas des marches*. — Minute, Buterfly !... J'ai encore un tout petit mot à vous dire !... Et Olivier ?

BETTY. — Olivier ?

BRIGITTE. — Oui !

BETTY. — Oh ! je l'ai aperçu... Il est très occupé avec les officiers de mon bateau... Je ne veux absolument pas le déranger !

BRIGITTE, *mordante*. — C'est beau, la discrétion !

BETTY, *bondissant*. — Ah ! Je vous en prie, mon petit, pas d'ironie dans un moment pareil !... Pierre, c'est à vous que je m'adresse : Voulez-vous dire à Olivier que je garderai de lui un délicieux souvenir... Et que je le reverrai toujours avec plaisir à son retour en France.

BRIGITTE. — Et voilà !... Enveloppé !

PIERRE, *catastrophé*. — Mais... Betty... Est-ce que vous vous rendez compte ?

BETTY. — Oui, je sais, oui !... Je sais tout ce que vous pouvez me dire. Et je suis désolé de ce qui arrive, croyez-le.

BRIGITTE. — Vous ?

BETTY. — Oui, Brigitte, moi !... Je suis sincèrement désolée du chagrin que je vais causer à Olivier !

PIERRE. — Vous auriez pu vous douter...

BETTY. — Mais, au départ, ce n'était qu'une plaisanterie. Je ne pouvais pas prévoir que, pour Olivier, ça prendrait cette importance... Avec tous mes maris, tout s'est toujours passé si simplement !... De nos jours, on se prend, on se quitte et on n'en fait pas une affaire d'Etat !

PIERRE. — Olivier est de la vieille école...

BETTY. — Evidemment... Ce pauvre Olivier... Il est adorable...

PIERRE. — C'est toujours à ceux-là qu'on fait du mal.

BETTY. — Oui...

PIERRE. — Restez avec nous, Betty.

BETTY. — Je ne suis pas libre, mon petit... Si vous croyez que je fais ce que je veux.

BRIGITTE. — Allons donc !... Avec tout le pognon que vous avez !

BETTY. — Vous avez encore beaucoup à apprendre, Mademoiselle... Vous avez deux mois devant vous, vous devriez demander à Pierre de vous donner des cours du soir.

BRIGITTE. — Oh ! la vache...

PIERRE. — Mesdames, un peu de dignité ! (*A Betty.*) Qu'est-ce qu'on fait pour Olivier ?

BETTY. — Je suis... empoisonnée..., mais vraiment je ne peux pas revenir sur ma décision ! Je pars !

BRIGITTE. — Pierre, les grands moyens ! Boucle-la dans la cambuse !

BETTY. — C'est risible ! Le « Louis-Lumière » ne partira jamais sans moi, laissez-moi passer.

BRIGITTE. — Essayez, pour voir !

PIERRE. — Mesdames, je vous en prie ! Vous n'allez pas vous battre !

BRIGITTE. — Oh ! Ça ne me gênerait pas !

BETTY. — Moi, ça me gênerait ! Je n'ai pas comme vous, l'habitude du trottoir !

BRIGITTE. — Oh !

BETTY. — Pierre, s'il vous plaît, voulez-vous écarter cette fille de mon chemin !

BRIGITTE. — Pierre, si tu es un homme, fous-la dans la cambuse !

SCÈNE VII

LES MÊMES, OLIVIER

OLIVIER, *qui arrive, souriant.* — Ah ! vous êtes là, tous les trois ?... Je vous cherche partout !

PIERRE. — On... On bavardait tranquillement !

OLIVIER. — On va bientôt partir... (*Il aperçoit la robe de Betty, son sourire se fige.*) Qu'est-ce que c'est que cette robe ?

BETTY. — Je... Je vais t'expliquer, Olivier...

PIERRE. — C'est ça ! Elle va t'expliquer !

BRIGITTE. — Et si t'es pas d'accord, la cambuse !

PIERRE. — Tais-toi, Brigitte et grimpe !

OLIVIER. — Qu'est-ce qui se passe ?

BRIGITTE. — La cambuse !

PIERRE, *qui tient Brigitte.* — Ne t'inquiète de rien, je vais m'occuper des derniers détails, là-haut !

BRIGITTE. — La cambuse, Olivier !

PIERRE. — Grimpe donc, toi !

(*Pierre pousse Brigitte dans l'escalier. Ils sortent tous les deux.*)

SCÈNE VIII

OLIVIER, BETTY

OLIVIER, *tourné vers l'escalier.* — Qu'est-ce qu'ils ont, tous les deux ?

BETTY. — Ils sont un peu bouleversés...

OLIVIER, *sans comprendre.* — Ah ?... (*Se tournant vers Betty.*) Dis donc... Fais un peu voir ta robe !... Ah ! ces épaules, Madame !... Et ces bras !... Ah !... Ce qu'elle est jolie, ma femme !

BETTY. — C'est une robe de cocktail...

OLIVIER. — C'est ravissant !... Seulement, pour ici, ça ne me paraît pas très pratique ? C'est seyant, bien sûr, mais ça doit être assez salissant ! Est-ce que ça se lave, au moins ?

BETTY. — Tu es fou !

OLIVIER. — Alors, ce n'est pas pratique du tout !

BETTY, *grave.* — Je n'ai pas l'intention de la porter ici, Olivier...

OLIVIER, *souriant.* — Ah ! bon... Alors, ce n'était pas urgent !... Mais enfin, si ça te fait plaisir...

BETTY. — Ecoute, Olivier... J'ai eu mon père au bout du fil...

OLIVIER. — Quel fil ?

BETTY. — Enfin... par la radio...

OLIVIER. — Ah !... la radio ! ça me sidère toujours... Et alors ? Comment va-t-il, le cher homme ?

BETTY. — Il va très bien !

OLIVIER. — Son cœur ?

BETTY. — Il a tenu !

OLIVIER. — Tu vois ! Tu le disais bien : son cœur tiendra ! Tu avais raison. Tu es merveilleuse !...

(*Un temps.*)

BETTY. — Il m'a demandé...

OLIVIER. — Qu'est-ce qu'il dit de moi ?

BETTY. — De toi ?

OLIVIER. — Oui ! De son nouveau gendre !

BETTY. — Il n'en dit rien...

OLIVIER. — Charmant !... C'est tout ce que ça lui fait, l'annonce de ton mariage ?

BETTY. — Je ne lui ai pas parlé de mon mariage.

OLIVIER. — A la bonne heure, vous êtes discrets dans la famille.

BETTY. — J'ai eu très peu de temps...

OLIVIER. — Ah ! ça ne fait rien, il me semble que ça l'aurait intéressé.

BETTY. — Je l'entendais très mal... Je lui ai juste dit deux mots !

OLIVIER. — Evidemment !... Et alors ? Il était tout à la joie de te savoir vivante ?

BETTY. — Oui... (*Un temps.*) Il m'a demandé de rentrer tout de suite.

OLIVIER, *après un temps.* — Ah ?...

BETTY. — Aussi vite que possible !...

OLIVIER. — Ah ?...

BETTY. — Le paquebot fait escale au Portugal... Papa m'enverra un avion...

OLIVIER, *qui ne fait plus un mouvement.* — Ah ?

BETTY. — Oui... Tu n'imagines pas... J'ai mille rendez-vous urgents qui m'attendent... Papa dit toujours que je suis sa meilleure publicité... Il a absolument besoin de ma présence en ce moment... Il m'a donné l'ordre de rentrer.

OLIVIER. — Ah ?

BETTY, *qui ment.* — Sans ça... tu penses bien...

(*Un temps. Olivier ne répond pas.*)

Je te jure que c'est vrai !

OLIVIER. — Mais je te crois !

BETTY. — C'est moche, la vie... Hein, mon pauvre Olivier ?

OLIVIER. — Oui !

BETTY. — Alors, voilà... Je vais te quitter... Mon bateau part dans deux minutes...

(*Un silence. Olivier est toujours immobile.*)

Olivier ! Parle !... Dis-moi quelque chose !... Ne me regarde pas comme ça !...

(*Un nouveau silence.*)

Ah ! Je t'en prie, Olivier, ne fais pas ces pauvres yeux de chien battu !... Tout, mais pas ça ! J'aimerais mieux que tu me traites de tous les noms... Que tu me dises... Je ne sais pas, moi, que... (*Un temps.*) Olivier, je t'en supplie : mets-toi en colère !

OLIVIER, *crescendo.* — Je me mettrai en colère si je veux !... Tu entends ?... Si je veux !... Ah ! ça, c'est un peu fort de café, par exemple ! Mets-toi en colère ! Alors, on n'a même plus le droit de ne pas se mettre en colère ? Pourquoi est-ce que je me mettrais en colère ? Pour risquer de te donner une raison de plus de ne jamais me revoir ? Eh bien ! non !... Tu entends ? (*D'une voix tonnante.*) Non, non et non, je ne me mettrai pas en colère ! Pas contre toi, en tout cas ! Mais contre cet imbécile de bateau, ah ! çà oui !... Ah ! alors, lui, je le bénis, je te jure !... Et ça vous retrouve à coup d'avions et de radar... Et ça vous arrive avec des tas d'amis... Et des Loulou et des Soso !... Et ça vous dit : « Votre papa est au bout du fil », alors qu'il n'y a même pas de fil !... Et ça vous donne deux toutes petites minutes pour... Mais de quoi ils se mêlent, tous ces gens-là ? Pourquoi est-ce qu'ils ne m'ont même pas laissé le temps de me faire aimer de toi ? Bande de salauds, va !... Mais où est-ce qu'il faut se cacher pour qu'ils vous foutent la paix ?... Et les voilà maintenant qui voudraient que je me mette en colère contre celle que j'aime !... Ah !... (*Les larmes lui montent aux yeux.*) Ah ! mais, bon sang, c'est pire que l'Inquisition !... Seulement, moi, je suis encore un homme libre, Dieu merci !... Libre de ne pas me mettre en colère... et de pleurer, parce que je suis malheureux... (*Et il se cache le visage entre les mains.*)

BETTY. — Ah non ! Olivier, non !... Pas ça !... Si tu pleures, moi je me sauve immédiatement...

OLIVIER. — Excuse-moi, mais je ne peux pas m'empêcher d'avoir mal, ma petite Betty...

BETTY. — Olivier, il faut que tu m'écoutes...

OLIVIER, *très doucement.* — Non, ma chérie... Sauve-toi, va !

BETTY, *elle fait un pas, s'arrête.* — Je ne voudrais pas partir avant d'être sûre que tu vas être raisonnable...

OLIVIER. — Raisonnable !... Tu as de ces mots, toi !... Allez, va ! Tes amis t'attendent... Tu vois, je suis raisonnable : je n'essaye même pas de lutter..., de te retenir... Pourquoi faire ? J'ai perdu d'avance !... Oh ! d'ailleurs, c'est bien fait pour moi : je crois aux contes de fées... comme un petit enfant... J'imaginais déjà notre arrivée à la Terre de Feu, tu te rends compte ! Je rêve !... Et, au réveil, je m'aperçois que je tiens dans mes bras une fille de milliardaire... Simplement !... Une vraie folie, quoi !

BETTY. — Olivier !...

OLIVIER. — Il faut être raisonnable, dans la vie...

BETTY. — Je ne suis pas libre, Olivier... Tu comprends ? (*Il fait « oui » de la tête.*) Je ne peux pas tout t'expliquer... Mais ce mariage était impossible... Il est nul !

OLIVIER. — Sois tranquille !... J'arracherai la page sur mon livre de bord.

BETTY. — Elle ne compte pas...

OLIVIER, *douloureux.* — Merci !

BETTY. — Oh ! que tu es bête ! C'est la cérémonie qui ne compte pas ! Mais les quelques heures que j'ai passées avec toi, c'est autre chose ! Je te jure qu'elles comptent. Je ne les oublierai jamais, c'est simple ! Elles resteront pour moi...

(*Olivier ferme les yeux.*)

Qu'est-ce que tu as ?

OLIVIER. — Rien !... Continue...

BETTY. — Elles resteront pour moi un merveilleux souvenir ! Nous n'avons pas eu le temps de nous découvrir des défauts... Nous avons eu le meilleur de l'amour...

(*Coup de sirène du « Louis-Lumière ».*)

OLIVIER, *prenant Betty dans ses bras.* — Betty !

BETTY. — Olivier !... Olivier, regarde-moi : laisse-moi partir... Il le faut ! Tu entends ?... Il le faut, ça ne peut pas finir autrement... Allez, sois brave, Olivier... Pour que je sois fière de toi... Fière d'avoir été à toi...

(*Il ouvre lentement les bras.*)

Merci, Olivier !... Merci, mon chéri !... Non, ne bouge plus... Continue ton long voyage avec « Virginie »... Fais mille découvertes extraordinaires... Deviens célèbre. Et oublie-moi...

OLIVIER. — Je vais essayer...

BETTY, *qui commence à monter l'escalier.* — Moi, je vais retomber sur la terre.

OLIVIER. — Ne m'oublie pas !

BETTY. — Je me souviendrai toujours qu'en plein Atlantique..., un soir..., à neuf heures...

OLIVIER. — A dix heures !

BETTY. — Tu crois ?

OLIVIER. — J'en suis sûr !... Tu as regardé au moins dix fois ta montre.

BETTY. — Oui, je voulais... Enfin : j'avais envie de toi... Mais comme je savais que j'avais très peu de temps devant moi..., qu'on allait venir me reprendre.... Et... tu vois... on est venu...

OLIVIER. — Oui...

BETTY — Non, ne bouge plus, chéri. Un capitaine reste à son bord... Adieu, Olivier... Adieu, mon capitaine courageux... (*Elle sort lentement.*)

OLIVIER. — Courageux !...

(*Il reste immobile, les yeux pleins de larmes, on entend les cris des passagers qui accueillent joyeusement Betty à bord du « Louis-Lumière ». Puis un grand coup de sirène. Olivier se cache la figure entre les mains, tandis que tombe lentement le...*

RIDEAU.

Deuxième tableau

Le lendemain matin. Plein soleil à l'extérieur. Assis devant le bureau, Pierre écrit. On entend la voix de Brigitte qui chantonne. Un temps, puis Brigitte sort de la cuisine. Elle est vêtue d'un maillot rayé et d'un pantalon de marin. Elle a, dans les mains, un chiffon et un flacon. Elle attaque immédiatement l'astiquage d'un cuivre, tout en continuant à chantonner. Pierre s'est arrêté d'écrire. Il regarde Brigitte en souriant.

SCÈNE I

PIERRE, BRIGITTE

PIERRE. — Alors ?... ça brique, moussaillon ?

BRIGITTE. — Tu iras voir la cuisine, tiens ! C'est un éblouissement !... Sans blague !

PIERRE. — On devrait toujours avoir des femmes à son bord, ma petite Brigitte.

BRIGITTE. — Tu apprécies, hein ?

PIERRE, *qui la contemple.* — Oh ! oui, j'apprécie !... Ce sont des vêtements d'Olivier ?

BRIGITTE. — Oui...

PIERRE. — C'est curieux, sur lui, ils ne m'ont jamais fait cet effet-là !

BRIGITTE. — Je les ai retaillés.

PIERRE. — Ah ! bon...

(*Un temps.*)

BRIGITTE. — Tu n'écris plus ?

PIERRE. — Non, tu vois !... Je te regarde ! T'es un joli petit mousse, tu sais !

BRIGITTE. — Ça va ! Ne t'énerve pas sur l'équipage ! Ecris !

PIERRE. — Non, je m'arrête justement. (*Il s'étire.*) Je viens de terminer un chapitre...

BRIGITTE. — Ça va comme tu veux ?

PIERRE. — Si tu voulais... ça pourrait aller beaucoup mieux.

BRIGITTE. — Non, je te parle de ton livre.

PIERRE. — Oui, mais moi, je te parle du mousse.

BRIGITTE. — Pierre, sois sérieux !... Si Olivier arrivait... tu sais très bien que ça le rendrait fou.

PIERRE. — Tu as raison ; mais c'est pas drôle.

BRIGITTE. — Quoi ! On peut bien bavarder un peu !... C'est curieux, quand ils sont avec moi, les hommes ne pensent jamais à bavarder !... C'est monotone, à la fin !... Allez, assieds-toi et dis-moi un peu : qu'est-ce qu'il raconte, ton bouquin ?

PIERRE. — Notre voyage...

BRIGITTE. — C'est intéressant ?

PIERRE. — Ben... toute la première partie du livre..., l'installation à bord..., le départ..., notre première tempête..., ça doit faire trois chapitres assez passionnants !

BRIGITTE. — Tu me les liras ?

PIERRE. — Promis !... Le chapitre qui suit traîne un peu...

BRIGITTE. — Pourquoi ?

PIERRE. — Il ne se passe rien !... A part les poissons d'Olivier...

BRIGITTE. — Ah ! non, très peu... la barbe !

PIERRE. — Oui, mais ça rebondit à votre arrivée.

BRIGITTE. — Tu vas en parler ?

PIERRE. — Ah ! bien sûr !... Et on peut dire que Betty et toi, vous avez apporté de l'animation !... Deux beaux chapitres en perspective... qui se termineront sur le départ de Betty et cette nuit pathétique que nous venons de passer...

BRIGITTE. — Tu diras qu'Olivier voulait se jeter à l'eau ?

PIERRE. — Tu penses !

BRIGITTE. — Ce que ça va être joli !... On va pleurer...

PIERRE. — La fin de mon livre ne sera pas mal non plus.

BRIGITTE. — Ah ?

PIERRE. — Oui. Ce qui nous attend d'ici trois semaines !... la mer déchaînée...

BRIGITTE. — Pourquoi ?

PIERRE. — Parce que, là-bas, elle est toujours déchaînée.

BRIGITTE. — Ah ! bon, ça va être gai !... T'aurais pu m'avertir !

PIERRE. — C'est un mauvais moment à passer..., mais après, on sera payés de tout. L'arrivée triom-

phale à Punta Arenas..., les bateaux qui nous salueront..., les quais couverts d'une foule multicolore... la « Marseillaise »...

BRIGITTE, *très gosse malgré le mot qu'elle dit.* — Ah ! merde alors, ce que ça va être beau !

PIERRE. — Oui, je prévois un dernier chapitre très émouvant... Ce qui m'inquiète un peu, vois-tu, ce sont les chapitres qui vont raconter les jours qui viennent...

BRIGITTE. — Pourquoi ?

PIERRE. — Parce que, pour le moment, il ne se passe plus rien, à bord de « Virginie » et que je vais retomber sur les éternels poissons d'Olivier.

BRIGITTE. — Et notre amour, alors ?

PIERRE. — Notre amour ?

BRIGITTE. — Oui, on s'aime tous les deux !

PIERRE. — Ça n'intéresse personne !

BRIGITTE, *désolée.* — Ah ?

PIERRE. — Tu comprends... nous deux, c'était fait dès le premier soir ! Pour le lecteur, c'est classé et, à présent, c'est sans intérêt.

BRIGITTE. — En somme... pour intéresser... il aurait fallu que je résiste ?

PIERRE. — Oui !

BRIGITTE. — Tu ne pouvais pas me le dire ?... J'aurais essayé.

PIERRE, *riant.* — Non ! Ton personnage n'aurait pas eu l'air vrai, à ce moment-là.

BRIGITTE. — Attends ! J'y pense !... T'es pas forcé de dire la vérité... Invente un personnage et une autre histoire...

PIERRE. — Ah non !

BRIGITTE. — Mais si ! T'es bête !... Dans les bouquins, c'est toujours inventé ! Invente !

PIERRE. — Non, non !... ça, je ne veux pas.

BRIGITTE. — Mais personne ne le saura... Tiens, ce sera magnifique... Tu vas dire que je suis une jeune châtelaine...

PIERRE. — Toi ?

BRIGITTE. — Oui !... Tu sais bien que, dans les romans, ça raconte toujours l'histoire d'amour d'une jeune châtelaine !

PIERRE, *amusé.* — Ah ! oui ?... Quel genre de romans lis-tu, mon trésor ?

BRIGITTE. — Des petits bouquins..., des trucs pas chers, tu sais ?

PIERRE. — Je m'en doutais.

BRIGITTE. — J'adore la lecture, ça me fait penser... Et penser qu'on est une châtelaine, hein, c'est drôlement bath !

PIERRE. — Mademoiselle de Robinet ?

BRIGITTE. — Oui...

PIERRE. — Alors, dans mon livre, tu deviendrais une jeune châtelaine naufragée ?

BRIGITTE. — Oui... Yolande ! Une jeune fille très pure...

PIERRE. — Je te reconnais bien là !

BRIGITTE. — Mais non, couillon, c'est pour ton bouquin !

PIERRE. — Un autre personnage !... Bon !... Et qu'est-ce qu'on fait le premier soir ?

BRIGITTE. — Nos regards se rencontrent.

PIERRE. — C'est tout ?... Ah ! Je trouve ça un peu maigre.

BRIGITTE. — Tu racontes l'histoire des deux autres à ce moment-là !... Et puis, nos regards se rencontrent, tu ne dis pas ça comme ça... Tu dis : « Sous le chaud regard du jeune homme... »

(*Pierre siffle admirativement.*)

Hein ! Pas mal ?... « Sous le chaud regard du jeune homme, les paupières de Yolande palpitèrent et elle baissa lentement ses longs cils noirs ! »

PIERRE. — Dis donc !... Tu connais tes auteurs !... C'est superbe !... Seulement, je ne vois pas très bien l'avantage de Yolande...

BRIGITTE. — Elle résiste, elle !... Et, à présent que Betty nous a quittés, tu passes à la chute de Yolande... Ton chapitre qui est un peu vide... Tu le...

PIERRE. — Je le meuble avec la chute de la châtelaine !

BRIGITTE. — Exactement !

PIERRE. — C'est ingénieux !

BRIGITTE. — Fais-moi confiance, je connais les trucs qui font chialer toutes mes copines !

PIERRE. — Les histoires de châtelaine ?

BRIGITTE. — Oui. Quand elles sont vierges !

PIERRE. — Ça les fait rêver, évidemment...

BRIGITTE. — Tu verras ! Tu vas avoir des bonnes clientes.

PIERRE. — Je suis désolé, mon petit loup, mais il faudra que je m'en passe... Je ne veux écrire que la vérité.

BRIGITTE. — Rien que ce qui arrive ?

PIERRE. — Oui...

BRIGITTE. — Que j'astique les cuivres, par exemple ?

PIERRE. — Pourquoi pas ?

BRIGITTE. — Et que je te plais quand je suis habillée en moussaillon ?

PIERRE. — Oui...

BRIGITTE. — Dis donc, il va être cochon, ton bouquin.

PIERRE. — C'est possible !

BRIGITTE. — Alors, ça n'intéressera pas les copines.

PIERRE. — Je me rabattrai sur la clientèle vertueuse !... (*Il s'étire.*) Allez, Brigitte... Lâche un peu ton chiffon et viens dans mes bras !

BRIGITTE. — Non, sois sage !... Si Olivier nous surprenait...

PIERRE. — Ah ! mais tu m'embêtes, à la fin... Si je ne peux plus t'approcher parce que Monsieur Olivier Duval...

BRIGITTE. — Non, tu ne peux plus... Il faudra que tu attendes qu'il dorme !

PIERRE. — C'est charmant !...

(*Un temps. Pierre se dirige vers l'escalier.*)

BRIGITTE. — Où vas-tu ?

PIERRE, *à voix basse.* — Je vais voir. Qui sait ?... Il dort peut-être...

SCÈNE II

Les mêmes, la voix d'OLIVIER

Olivier, *à la cantonade.* — Pierre !

Brigitte. — Il ne dort pas !... Tu vois, Pierrot, comme il faut être prudents !

Olivier, *à la cantonade.* — Pierre !!!

Pierre, *criant.* — Quoi ?... Qu'est-ce qu'il y a ?

Olivier, *toujours à la cantonade.* — Veux-tu me relayer ?... Il faut que je descende pour étudier des spécimens...

Pierre. — Bon ! Entendu !... Je grimpe...

Brigitte, *à Pierre.* — Qu'est-ce que c'est, des spécimens ?

Pierre. — Des poissons !... Ah ! Il va être gai, mon neuvième chapitre ! (*Il sort.*)

SCÈNE III

OLIVIER, BRIGITTE

Brigitte, restée seule, astique un cuivre. Un instant plus tard, Olivier paraît. Il a remis de vieux vêtements. Il porte à la main tout un chapelet de poissons divers.

Olivier. — Tu étais ici ?

Brigitte. — Eh oui ! tu vois !... On ne peut rien te cacher !

Olivier. — Tu étais ici avec Pierre ?

Brigitte. — Ben, tu sais... « Virginie », ce n'est pas le château de Versailles... Quand on n'est pas là-haut... c'est qu'on est ici ou dans le bouillon... A choisir... on a préféré être ici !

Olivier. — Mais... qu'est-ce que tu faisais avec Pierre ?

Brigitte. — Je frottais !... Je frottais les cuivres, tout en bavardant ! Puisqu'on ne peut rien faire d'autre !

Olivier. — Ah ! non... Pierre est prévenu ! Je ne veux surprendre aucune intimité entre vous !

Brigitte. — N'aie pas peur, on fait gaffe !

Olivier, *qui dépose ses poissons.* — A partir de maintenant, vous redevenez de simples camarades !

Brigitte. — Comment ?

Olivier. — Ah oui ! je l'ai dit à Pierre : la bagatelle, c'est terminé.

Brigitte. — Oh non ! alors là... Tu vas mal !... C'est terminé pour toi, mon pauvre lapin... Mais pour nous... Tu permets... On a encore une vie privée !

Olivier. — Non, c'est fini !... Tous les trois, à présent, nous ne devons plus penser qu'à la traversée en biais.

Brigitte. — A rien d'autre ? Mais t'es fou, je vais tomber malade !

Olivier. — La traversée, il n'y a que ça de vrai !... Vous me l'avez assez répété, cette nuit : la traversée !

Brigitte. — D'accord, mais on n'a pas dit...

Olivier, *la coupant.* — N'ergote pas ! Fais tes cuivres !... Et si jamais je m'aperçois que tu te tiens mal avec Pierre, je... j'aviserai.

Brigitte. — Tu ne t'apercevras de rien : on se tiendra mal pendant que tu roupilleras !

Olivier. — Pendant que je... Ah ! tu n'aurais jamais dû me dire ça ! A présent, toutes les fois que je vais être sur le point de m'endormir, je vais y penser.

Brigitte. — Mais non !

Olivier. — Mais si !... C'est trop tard, ça y est, je vais y penser. Et je ne vais pas pouvoir fermer l'œil.

Brigitte. — Ça te travaille tant que ça, le veuvage ?

Olivier, *bourru.* — Tu ne comprends rien !... Va-t'en ! Laisse-moi seul !

Brigitte. — De mauvais poil ?

Olivier. — La vie me dégoûte.

Brigitte. — Tu recommences comme cette nuit ? Moi, je croyais que c'était digéré !

Olivier. — Non... C'est encore pire !... Cette nuit, je voulais simplement me fiche à l'eau.

Brigitte. — C'était déjà pas mal !

Olivier. — Oui, mais maintenant... ça devient effrayant... Mes poissons eux-mêmes ne m'intéressent plus !

Brigitte. — Oh ! là !... Allez, viens t'asseoir à côté de moi... Viens ! Je vais te faire une bise, pour essayer de te consoler...

Olivier. — Non, pas de bise... Je ne veux pas être consolé.

Brigitte. — Mais moi... ça me fera plaisir de t'embrasser en copain !

Olivier, *méfiant.* — En copain ?

Brigitte. — Bien sûr !... Qu'est-ce que tu crois ? C'est Pierre qui est mon homme... Et c'est sacré... Pour que je le trompe, il faudrait qu'il me le demande...

Olivier. — Ah !...

Brigitte. — Mais il ne me le demandera pas, sois tranquille !... D'abord, ici, il n' ya pas de clients !... Allez, viens t'asseoir gentiment à côté de moi...

Olivier. — En copain ?

Brigitte. — Oui !

Olivier. — Bon ! D'accord !... En copain ! (*Il s'assied à côté d'elle. Elle l'embrasse.*)

Brigitte. — Fais voir tes yeux !

Olivier. — Mes yeux ?

Brigitte, *qui lui prend le visage et le tourne vers elle.* — Oui, fais voir !... Tu sais que tu as de beaux yeux !... Des yeux pleins de rêve !

Olivier, *qui se lève.* — Ça y est !... Tu me dis de m'asseoir en copain... Et, tout de suite, tu me parles de mes yeux !

Brigitte. — Je t'en parle en copain !

Olivier. — Non, non... Tu me prends pour un naïf !... J'ai eu pas mal de copains, dans la vie... Jamais ils ne m'ont dit que j'avais des yeux pleins de rêve !

Brigitte. — C'est parce que tu n'as pas fait attention ! Mais...

Olivier. — Non ! J'en suis sûr !... Ah ! décidément, les femmes sont impossibles !... On s'assied en copain et elles vous parlent de vos yeux !... (*Un temps.*) Et encore !... Toi, tu es raisonnable... Mais, avec Betty, je me suis assis et je me suis relevé marié !... Marié avant d'avoir compris.

Abandonné avant d'avoir compris... Et malheureux, parce que personne ne m'a compris...

BRIGITTE. — Olivier, non, ne dis pas ça, c'est injuste !... Tu vois, voilà ce que ça donne : j'essaye de te distraire et tu nous reparles de Betty !... On n'en sortira jamais, si tu n'es pas raisonnable !

OLIVIER. — Raisonnable !... C'est ce qu'elle m'a dit, elle aussi, en s'en allant... « Sois raisonnable, Olivier !... » Mais elle était bouleversée... Toute pâle !... Et elle me disait des mots... Ah ! Je te jure que c'était de l'amour !... Elle avait un chagrin fou...

BRIGITTE. — Elle te l'a dit !

OLIVIER. — Même pas !... Elle a bien trop la pudeur de ses sentiments, la chère Betty... Elle est extraordinaire !... On l'arrachait à moi et elle n'avait pas une plainte.

BRIGITTE. — On l'arrachait ?

OLIVIER. — Ah ! parce que tu la crois libre, toi aussi ?... Penses-tu ! Un ordre du papa et rrran !... Elle n'a même pas pu discuter... C'est ça qui me dégoûte, tu comprends !... La vie est mal faite, elle sépare ceux qui pourraient s'aimer... C'est pour ça qu'à présent, je me fiche de tout !

BRIGITTE. — Même de « Virginie » ?

OLIVIER. — Même de « Virginie » !... Elle fera ce qu'elle voudra, « Virginie » ! Ça m'est bien égal !

BRIGITTE, *inquiète*. — Olivier, tu viens de me dire que la traversée...

OLIVIER. — Non, plus de traversée... Je repense à tout ça... Et c'est fini... La vie me dégoûte !

BRIGITTE. — Eh bien ! nous voilà frais !... On est en plein océan avec un capitaine qui est dégoûté de la vie, ça ne va pas mieux ! Tu vas voir que, dans ces conditions-là, on va faire naufrage au premier coup de chien !

OLIVIER. — Tant mieux !... Ce sera une belle mort !

BRIGITTE. — Mais c'est qu'il est sérieux !... Hé là, polope ! Moi, je ne veux pas mourir !... Surtout pour une bonne femme qui n'existe pas !

OLIVIER. — Betty n'existe pas ?

BRIGITTE. — Non !... Pas celle dont tu viens de me parler !... Celle-là, tu l'inventes !... Elle serait merveilleuse, remarque... Mais elle n'existe pas !... La vraie Betty n'est pas du tout une bouleversée qui souffre en silence d'un amour rentré... Ni une victime de son papa !... Pas du tout ! C'est un autre personnage. Et qui ne vaut pas la peine qu'on boive la tasse en son honneur, Pierre, toi et moi !

OLIVIER. — Pardon ! Je prétends connaître Betty.

BRIGITTE. — Tu te trompes ! Tu ne la connais pas, tu la rêves !... Tu nous fabriques une châtelaine, toi aussi !

OLIVIER. — Une châtelaine ?

BRIGITTE. — Oui !... Une Yolande !

OLIVIER. — Je te défends de salir Betty en la traitant de Yolande !... Va-t'en, ne me parle plus, tu vas me mettre en colère !...

BRIGITTE. — Olivier, c'est plus possible, faut que ça éclate !... Moi, je ne peux plus te laisser débloquer comme ça... Je vais t'affranchir... C'est pas dans les idées de Pierre, mais je m'en fous !... On verra bien ce que ça donnera !... Assieds-toi, tu vas entendre toute la vérité sur le dernier amour de Betty Mérignac...

OLIVIER. — Je la connais, la vérité !

BRIGITTE. — Pas du tout !... T'es assis ?... Bon, je commence !... Cramponne-toi, ça va être brutal ! (*Un temps.*) Betty ne t'a jamais aimé !... Jamais !... Si elle est tombée dans tes bras, avant-hier, à dix heures du soir, c'était pour gagner un pari !... Oui, un pari idiot qu'elle avait fait avec moi. Et toi, bonne pomme, t'as cru que c'était le coup de foudre. Ah ! Je ne croyais pas qu'elle te roulerait aussi facilement !... C'est une orgueilleuse, tu comprends ? Une orgueilleuse terrible... Et elle ne voulait pas perdre son pari, naturellement. Mais je ne pensais quand même pas qu'elle aurait le culot de te proposer le mariage... D'abord, pour la bonne raison qu'elle n'est pas encore divorcée... Eh oui ! c'est comme ça !... Je te dis tout, hein, Olivier ?... Il vaut mieux que tu saches à qui tu as eu affaire !... Je te dis tout en bloc ! Elle savait que ce mariage n'avait aucune valeur... Mais, comme ça avait l'air de te rassurer, elle a joué le jeu ! Ce qu'elle a pu rigoler !... Le seul petit pépin pour elle, ça a été ce gros bateau... Parce qu'il a fallu qu'elle te dise adieu... et que... toi... tu avais pris cette plaisanterie très au sérieux... Soyons francs : elle a été contrariée !... Et même... embêtée !... Il a fallu qu'elle invente l'histoire du coup de téléphone de son paternel pour que tu marches !... Pauvre Olivier, va !... Tu marches toujours, toi !... Trois mots gentils par là-dessus... Un brin d'attendrissement... et le tour était joué !... Sais-tu ce qu'elle a dit à ses amis, en remontant sur le pont ?... « Ça y est !... Ouf !... » Voilà ce qu'elle a dit ! Tu entends, Olivier ?... « Ouf ! »... C'était pour toi, ça, pauvre imbécile qui voudrais mourir d'amour pour elle ! Pour toi, espèce de poète, qui crois que tout le monde est sincère !... Pour toi, qui t'es fait tortiller comme un pauvre môme !... Ouf !... Tu entends, Olivier ?... Ouf !...

OLIVIER. — Ah ! la garce...

BRIGITTE — Oui, une sale garce !... Et c'est pour elle que tu laisserais « Virginie » couler en plein Atlantique, avec tous tes amis à bord ? Ah non ! alors... ça me ferait mal !

OLIVIER, *avec un mélange de douleur et de rage.* — Et à moi, donc !... Tu te rends compte ? Je la sauve et elle m'attache au mât !... Je l'épouse et elle me plaque !... Je suis sincère et elle me ment ! Je pleure et j'apprends maintenant qu'elle a dit : « Ouf ! »... Et tu voudrais, en plus, que je lui sacrifie « Virginie » ?... Jamais, tu entends ? Jamais !

SCÈNE IV

LES MÊMES, PIERRE

Pierre arrive en coup de vent. Il est radieux.

PIERRE. — C'est formidable, mon petit loup, je tiens mon chapitre neuf !

BRIGITTE. — Fous-nous la paix, avec ta littérature !

PIERRE. — Quand j'ai vu le point clair sur l'eau, je me suis dit : « Ça y est ! »... Et je ne m'étais pas trompé, c'était bien un canot pneumatique !

BRIGITTE. — Qu'est-ce que tu racontes ?

PIERRE. — Un canot... que je viens d'accrocher au passage... comme d'habitude !

BRIGITTE. — Un canot ?

PIERRE. — Oui !... Et... elle est là !

OLIVIER, *qui se dresse, formidable.* — Nom de Dieu !... C'est Mlle Escudero !

PIERRE, *stupéfait.* — Oui, Escudero !... Tu sais son nom ?

OLIVIER. — Je sais tout, à présent !

PIERRE. — Ah çà ! par exemple...

OLIVIER. — Mlle Escudero !... C'est le ciel qui me l'envoie !

BRIGITTE. — Ah ! çà, je dois dire que c'est extraordinaire...

PIERRE. — Quel voyage ! mes enfants, quel voyage !... Les filles, ça sort de l'Océan... On n'a qu'à se baisser !

OLIVIER. — Du calme, mon vieux, du calme !... Brigitte ! La bouteille de rhum !

PIERRE. — Elle est brune, celle-là...

OLIVIER. — Une Chilienne blonde, ce serait plutôt curieux !

PIERRE. — Tu sais qu'elle est Chilienne ?

OLIVIER, *avec autorité.* — Je sais tout, je te dis !... Va me la chercher, j'ai deux mots à lui dire !

PIERRE. — Tu vas voir, elle est ravissante !

OLIVIER. — Tant mieux ! (*D'une voix éclatante.*) Allez, hop ! Envoyez la Chilienne !

(*Pierre sort en courant.*)

BRIGITTE. — Olivier, tu me fais peur !

OLIVIER. — J'ai simplement une revanche à prendre, ma petite Brigitte ! Et je vais la prendre ! Immédiate et éclatante !... Ah ! on s'est payé ma tête !... On l'a bien eu, hein ! le pauvre petit ichtyologiste ?... Il a amusé la galerie, hein ?... Eh bien ! c'est lui qui va s'amuser, à présent !... C'est bien son tour !

BRIGITTE. — Tu ne vas pas te venger sur une pauvre petite Chilienne innocente...

OLIVIER. — N'aie pas peur, elle en redemandera, de la vengeance, la petite Chilienne innocente !

BRIGITTE. — Oui, mais elle doit être épuisée...

OLIVIER. — D'accord ! Je ne suis pas une brute ! Je vais la laisser se remettre de ses émotions... Mais, aussitôt qu'elle sera d'attaque..., je te jure que ça va barder !... En une heure, tu entends, en une heure, je la veux à moi !

BRIGITTE. — Olivier !

OLIVIER. — Tu paries ?

BRIGITTE. — Mais qu'est-ce qui t'arrive, mon lapin ?

OLIVIER. — Je suis un type dans le genre de Christophe Colomb... J'ai fait une découverte en traversant l'Atlantique !... J'ai découvert la femme !

BRIGITTE. — Décidément, t'es un compliqué !...

OLIVIER, *vers le pont.* — Alors ?... Elle arrive, ma Chilienne ?

BRIGITTE. — Monte au-devant d'elle !

OLIVIER. — Tu plaisantes !... Je ne vais pas commencer à lui donner de mauvaises habitudes !

BRIGITTE, *un cri du cœur.* — Olivier, ça y est, t'es un homme !

OLIVIER. — Je te plais ?

BRIGITTE. — Tu me bouleverses !

OLIVIER. — Pauvre lapin, va !... Tu souffres un peu ?

BRIGITTE. — Ça commence !

OLIVIER. — Si tu ne mentais pas, comme ça me ferait plaisir ! (*Criant vers le pont.*) Lieutenant Jézeau !... Et cette naufragée ?

(*Il a les poings sur les hanches. Brigitte le regarde avec admiration.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, AMALIA

Pierre et Amalia Escudero apparaissent sur l'escalier. Amalia est fort jolie, malgré ses malheurs. Elle parle avec un accent sud-américain.

PIERRE, *crânant.* — Je n'en ai peut-être pas l'air, mais je suis un journaliste très célèbre !

AMALIA. — Pierre Yesso ?

PIERRE. — Jézeau !... C'est tout récent, d'accord, mais j'écris pour la presse mondiale !

OLIVIER, *terrible.* — Lieutenant !... Au lieu de vous énerver sur Mademoiselle, voudriez-vous me présenter ?

PIERRE. — Ah oui !... Euh !... Notre commandant... le capitaine Olivier Duval.. Vous allez voir, c'est un garçon qui s'occupe toujours de...

OLIVIER, *le coupant.* — Tu permets ?... (*A Amalia.*) Ravi de vous accueillir à mon bord, Mademoiselle !

AMALIA. — Merci, capitaine.

OLIVIER, *présentant Brigitte.* — Mademoiselle Robinet, naufragée comme vous...

AMALIA. — Si !... Yé réconnais Madémoiselle Robinette !

OLIVIER. — C'est la bonne amie de mon second.

PIERRE. — Merci !... Tu es d'une discrétion...

OLIVIER. — Il vaut mieux qu'elle soit fixée tout de suite !... Bien ! Et maintenant... s'il vous plaît... Laissez-moi avec cette petite... Je vais m'en occuper personnellement !... Elle est charmante !

BRIGITTE. — Doucement, Olivier... Il faudrait...

OLIVIER. — Je me charge de tout !.... (*A Amalia.*) Vous avez faim ?

AMALIA. — Pas du tout !... Yé souis en pleine forme !

OLIVIER. — Parfait !... (*A Brigitte.*) Dans une heure !

BRIGITTE. — Tu vas mal, Olivier !

AMALIA. — Non, yé vous assoure qué yé souis très bien !

OLIVIER. — C'est tout à fait mon avis !... (*A Brigitte.*) Tu l'entends ?

AMALIA. — Vous né connaissez pas les Chiliennes !

OLIVIER. — Oh ! ça ne va plus tarder !... (*A lui-même.*) Quelle heure est-il ? Neuf heures...

BRITITTE. — Olivier, tu ne peux pas faire ça !

OLIVIER. — Tu vas voir ! Je vais me gêner, tiens !

PIERRE. — Elle avait des provisions dans son canot, dis donc...

OLIVIER. — Très intéressant !... Et maintenant, disparais avec Brigitte.

BRIGITTE. — Olivier...

OLIVIER. — Grimpe avec ton homme !

(*Pierre est sorti. Brigitte est sur l'escalier.*)

BRIGITTE. — Pauvre petite !

OLIVIER. — Tais-toi, jalouse !

(*Brigitte sort.*)

SCÈNE VI

OLIVIER, AMALIA

OLIVIER. — Là !... Et maintenant que j'ai éloigné l'équipage..., permettez-moi de vous dire que vous me plaisez !... Si, si... Vous êtes charmante !... Tout à fait charmante !

AMALIA, *intimidée.* — Gracias, senor Duval...

OLIVIER, *plein d'autorité.* — Comment vous appelez-vous ?

AMALIA. — Amalia... Amalia Escudero.

OLIVIER. — C'est délicieux, ça, Amalia !... On a dû vous le dire souvent ?

AMALIA. — Mé dire quoi ?

OLIVIER. — Que vous êtes jolie !

AMALIA. — Si, mais c'est touyours agréable dé l'entendre !... Surtout d'un Français !

OLIVIER. — Oui, oui... Un connaisseur, quoi !... Et... On vous attend, au Chili ?

AMALIA. — Non...

OLIVIER. — Pas de papa milliardaire dans ce coin-là ?

AMALIA. — Oh ! non...

OLIVIER. — Pas d'amoureux ?

AMALIA, *gênée.* — Senor Duval...

OLIVIER. — Non mais... je vous demande !... Ce serait normal, vous savez !

AMALIA. — Si ! Mais... mon cœur, il est libre !

OLIVIER, *péremptoire.* — Erreur, Mademoiselle, il ne l'est plus !... Vous êtes fiancée !

AMALIA. — Yé souis ?... Mais... avec qui ?

OLIVIER. — Avec moi !.. Non, ne soyez pas stupéfaite, mon petit, ça prend du temps !... On est pressés !

AMALIA. — Pressés ?

OLIVIER. — Oui !... Est-ce que vous savez ce que c'est qu'un coup de foudre ?

AMALIA, *le geste à l'appui.* — C'est... oune...

OLIVIER. — Oui, un éclair, comme ça... kzick !... et dans le cœur !... Eh bien ! Mademoiselle, j'ai eu le coup de foudre à la seconde où vous êtes entrée ici !

AMALIA. — Dios mio !

OLIVIER. — Comme vous dites !... Ah ! c'est terrible, un coup de foudre... Mais je tiens ça de famille !... Papa..., grand-papa ! Toujours des coups de foudre !... Tous les Duval, de père en fils !

AMALIA. — Mais... si vite ?... Qué c'est pas possible !

OLIVIER. — Chez les Duval, c'est instantané !

AMALIA. — Yé souis arrivée dépouis deux minutes... et...

OLIVIER. — C'est beaucoup plus qu'il ne nous en faut, à nous, les Duval !...

AMALIA. — Yé vous assoure qué yé né m'attendais pas...

OLIVIER. — Mais c'est normal !... Personne ne s'attend jamais au coup de foudre... excepté les Duval qui, eux, s'y attendent toujours !... Mademoiselle Escudero, j'ai l'honneur de vous demander votre main !...

(*Et tandis que Mlle Escudero, abasourdie, reste immobile, le souffle coupé, il jette un coup d'œil sur le chronomètre du bord.*)

Neuf heures, trois minutes, quarante-cinq secondes !...

AMALIA. — Voyons... senor Duval... c'est sérieux ?

OLIVIER. — Plus que sérieux, mon petit, c'est officiel !

AMALIA. — Vous démandez ma main, en plein dans lé milieu dé l'Atlantique ?

OLIVIER. — Ma demande est valable partout !

AMALIA. — Vous voulez marier avec moi ?

OLIVIER. — Je veux marier, sans hésitation.

AMALIA. — Mais... yé né vous connais pas !

OLIVIER. — Je vous réserve la surprise...

AMALIA. — Non... Il faut qué yé réfléchisse.

OLIVIER. — On n'a pas le temps, Amalia... On se marie dans dix minutes !

AMALIA. — Ah non !...

OLIVIER. — Ah si !

AMALIA. — Ecoutez, senor Duval...

OLIVIER. — Ecoutez, senora Duval !... Laissez-moi faire et vous verrez, tout se passera très bien ! Ici, tout est prévu, chacun sait ce qu'il a à faire, je vous garantis une cérémonie impeccable. Vous en serez ravie... Et, la cérémonie terminée, nous partons en voyage de noces... Immédiatement !... Qu'est-ce que vous diriez de la Terre de Feu ?

AMALIA. — La Terra di Fuego ?

OLIVIER. — Di Fuego, si vous voulez !

AMALIA. — C'est au Chili !

OLIVIER. — Mais oui, justement !... Vous voyez comme je pense à tout ! Je vous emmène dans votre pays !... Le voyage ne vous fait pas peur ?

AMALIA. — Non, y'adore faire le bateau avec des voiles !

OLIVIER. — C'est merveilleux !... Embrassez-moi !

AMALIA. — Oh non ! senor Duval...

OLIVIER. — Comment ?... Vous refusez d'embrasser votre fiancé ?

AMALIA. — Senor Duval, yé souis ouné femme sincère...

OLIVIER. — Je l'ai vu tout de suite... Je vais vous dire, Amalia : vous..., vous êtes du genre ichtyologiste !... Oh ! mais ne vous inquiétez pas, c'est excellent, c'est exactement ce qu'il me fallait !... Donnez-moi vos lèvres !

AMALIA. — Dé la patience, senor Duval, dé la patience !

OLIVIER. — Tu me demandes la seule chose que je n'ai pas, ma chérie ! (*Il avance sur elle.*) Tu oublies mon coup de foudre, tu oublies l'heure qui tourne, tu oublies que je suis fou de toi... Fou d'amour... (*Il lui saisit les poignets.*) Fou de désir !

AMALIA, *qui se débat.* — Senor Duval !

OLIVIER. — Appelle-moi Olivier !...

(*Il la prend dans ses bras, réussit à l'embrasser, elle se débat..., puis faiblit..., s'abandonne... Le baiser se prolonge.*)

AMALIA. — Oh ! Senor Duval... Ma tête !... Elle tourne !

OLIVIER. — Je dois dire que... mois-même... je...

AMALIA. — Oh !... Vos yeux !

OLIVIER. — Qu'est-ce qu'ils ont ?

AMALIA. — Ils étaient terribles !... Et maintenant...

OLIVIER. — Maintenant ?

AMALIA. — Ils sont tout changés !...

OLIVIER, *serrant Amalia sur son cœur.* — Amalia ! Tu es bien, dans mes bras ?... (*Elle fait oui de la tête.*) Mais alors... les rêves... (*Brusquement il se dégage.*) Non, non, pas de faiblesse !... Quelle heure est-il ? (*Et il la « rembrasse » avec fougue.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, PIERRE, *puis* BRIGITTE

PIERRE, *il arrive comme une bombe, il a les yeux hors de la tête.* — Olivier !... Olivier !... Droit devant, il y a...

OLIVIER. — Il y a la Terre de Feu, lieutenant... Et rien d'autre !... C'est compris ?

PIERRE. — Mais, Olivier...

OLIVIER. — Non !... Mon bateau est complet, à présent ! On passe !

PIERRE. — Mais c'est une baleine !

OLIVIER. — Ah ! non, mon vieux, ne me dérange pas pour des bricoles !... Tu vois bien que je suis occupé !

PIERRE. — Je pensais qu'une baleine, ça t'amuserait...

OLIVIER. — Où voudrais-tu que je la mette ?... Nous sommes déjà quatre, ce ne serait pas raisonnable !

BRIGITTE, *entrant, échevelée.* — Pierre ! Pierre, viens vite !

PIERRE. — La baleine ?

BRIGITTE. — Non, des oiseaux !... Oui, oui, des oiseaux qui sortent de la mer !... Il y en a qui sont tombés sur le pont !

OLIVIER, *calme.* — Ce sont des exocets !

BRIGITTE. — Des quoi ?

OLIVIER. — Des poissons volants !... Ramasse-les, on les mangera à midi !

PIERRE. — Tu ne montes pas pour les étudier ?

OLIVIER. — Non, Pierre !... Je n'étudie pas. J'épouse !

PIERRE. — Tout de suite ?

OLIVIER. — Oui.

BRIGITTE. — La cérémonie habituelle ?

(*Pierre et Brigitte commencent à mettre en place tous les accessoires du mariage, comme au IIe acte.*)

OLIVIER. — Oui !... L'ichtyologie, on y reviendra demain... Aujourd'hui... laissons voler les poissons !

(*Il prend par le bras Amalia, stupéfaite. Et il l'entraîne vers la table, tandis que Brigitte et Pierre entonnent la marche nuptiale.*)

RIDEAU

“ Virginie ”...

Michel André appartient à cette catégorie d'acteurs-auteurs qui, depuis Molière jusqu'à André Roussin, en passant par Dancourt et Sacha Guitry, se sont ingéniés — et avec quel talent ! — à faire rire les honnêtes gens. Homme de théâtre né (son père n'est-il pas un comédien renommé ?), Michel André s'est révélé comme auteur, voici deux ans, par une charmante pièce, *Un coin tranquille,* qui connut un franc succès au Théâtre Michel.

Sa nouvelle comédie, *Virginie,* s'affirme, déjà, comme une réussite comparable à celles du *Don d'Adèle,* de Barillet et Grédy, et de *La Cuisine des Anges* d'Albert Husson. Ce qui explique l'enthousiasme de la critique, Jean-Jacques Gautier en tête.

...et la critique

JEAN-JACQUES GAUTIER :

Une réussite exceptionnelle.

Quelle joie de pouvoir faire un article enthousiaste à propos d'une jolie comédie totalement dépourvue de prétention et qui, dans son genre (drôle, amusant, spirituel), constitue une réussite exceptionnelle parce que complète : idée ingénieuse, situations comiques, dialogue vif, action rondement menée, mots excellents puisque aucun n'est un mot d'auteur et que tous prennent une valeur hilarante à leur place au fil de l'intrigue ; deux personnages au moins sont originaux ; et, ce qui est rare, extrêmement rare : quand, au milieu du troisième et dernier acte, la pièce semble finie, les ressorts détendus, usée l'invention de l'auteur, tout à coup M. Michel André a une idée ; la pièce rebondit et se termine comme les bons feux d'artifice, dans un ultime jaillissement d'inattendu : c'est le bouquet.

(*Le Figaro.*)

★

ROBERT KEMP : De la gaîté de bon aloi...

Tant de bonne humeur, de fraîche jeunesse, ces petites inventions multipliées... Mais cela pulvériserait les objections, s'il en naissait dans un esprit chagrin. *Virginie* a obtenu un succès de gaîté, et de gaîté de bon aloi, extrêmement vif. Elle est l'œuvre d'un jeune comédien, Michel André, fils d'un comédien excellent ; il a le théâtre dans les veines. Il sait que le théâtre, cela bouge, cela parle clair, et, dans la mesure du possible, cela doit être neuf. Seulement, M. Michel André n'apporte pas de « message ». L'amusette qu'il nous offre est pure de toute ambition. C'est parce qu'elle n'a pas d'ambition démesurée, parce qu'elle ne lance pas la flèche aux astres, qu'elle a si vite fait mouche... Bravo.

(*Le Monde.*)

★

MARC BLANQUET : Une agréable croisière.

Il s'agit d'une agréable croisière, d'une de ces comédies qu'il ne nous est que trop rarement donné d'entendre de nos jours, d'un long et salutaire éclat de rire.

(*France-Soir.*)

★

TRÉNO : On rit d'un bout à l'autre, sans escale.

Quelle traversée agréable à bord de cette *Virginie,* en compagnie des deux navigateurs « solitaires » et des jolies passagères qu'ils ont recueillies. On rit d'un bout à l'autre, sans escale. Il y a même à la fin un rebondissement à rendre jaloux plus d'un auteur chevronné.

(*Le Canard Enchaîné.*)

★

GEORGES LERMINIER : Le talent a ici vent arrière.

A la vérité, la comédie est interprétée avec une verve et un éclat qui la mènent à bon port. Pas besoin de moteur auxiliaire. Le talent a ici vent arrière. Christian Alers se révèle grand acteur comique. Il joue les ingénus avec une exquise délicatesse. Il fait rire sans forcer le jeu, sans grossir les effets. C'est l'ichtyologiste poli par l'amour.

Pierrette Bruno, qui fut une charmante Fanny, brûle les planches de la *Virginie.* Brigitte, la respectueuse, bonne fille, est une cousine d'Irma la douce. En plus délurée. Et elle ne mâche pas ses mots. Cela pouvait être du dernier vulgaire. Pierrette Bruno est irrésistible de drôlerie spontanée et de naïveté crue.

Luisa Colpeyn a l'abattage et la pointe d'accent qui conviennent à Betty, personnage assez conventionnel. Cette mondaine sait l'art de pêcher les hommes et de noyer le poisson à temps.

Michel Barbey dans Pierre, le second, a de la fraîcheur, de l'allant, du naturel.

Joli décor de Jacques Marillier, qui invite à la croisière. C'est Christian-Gérard qui a cuisiné, avec maîtrise, cette soupe... de poissons.

(*Le Parisien Libéré.*)

COMEDIE EN UN ACTE

DE LEON RUTH

IL N'Y A PAS D'AUTOMNE SANS ÉTÉ

PERSONNAGES		
	Paul Amelin, 45 ans	*Maurice Escande*
	Gisèle, sa belle-fille, 19 ans	*Micheline Boudet*
	Henriette, sa femme, 48 ans	*Germaine Rouer*

sociétaires de la Comédie-Française

Couronnée « hors concours » par la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques

Cette pièce a été créée par la Radiodiffusion française sur la Chaîne nationale

M. Léon Ruth a fait jouer, dans sa jeunesse, de 1925 à 1930, six comédies : *Le masque du baiser* au Théâtre de l'Œuvre ; *L'Inquiétude* au Théâtre de l'Atelier ; *Tennis* au Théâtre Fémina, repris ensuite au Théâtre des Mathurins ; *C'est jeune* au Théâtre des Arts, devenu le Théâtre Jacques-Hébertot ; *Madame Lescure ou l'Homicide* au Théâtre des Mathurins ; *Monsieur Gaspard* au Théâtre de la Potinière. De 1929 à 1935, il consacre toute son activité au journal « Le Journal » et, à partir de 1936, à la Radiodiffusion française. En 1941, il donne au T. N. P. *Le Oui des jeunes filles*, d'après Leandro Fernandez de Moratin ; en 1942, à la Comédie des Champs-Elysées, *La Corrida*, que la Comédie-Française a décidé d'inscrire à son répertoire, et, en 1944, le Théâtre La Bruyère fait une nouvelle reprise de *Tennis*. L'AVANT-SCENE a déjà publié (n° 121), du même auteur, un autre acte : *Trio en sol majeur*. *Il n'y a pas d'automne sans été* a été couronné hors concours, lors d'une compétition ouverte par la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, sur 567 manuscrits. Cet acte a été, en outre, traduit et représenté en Allemagne, en Italie, en Suède et en Finlande.

R. C.

IL N'Y A PAS D'AUTOMNE SANS ÉTÉ

A Paris, de nos jours. Un coin de salon moderne.

SCÈNE I

PAUL, *puis* HENRIETTE

(*Paul enfoncé dans un fauteuil, lit les journaux du matin. Le plateau de son déjeuner, qu'il vient d'achever, est à côté de lui. Henriette entre.*)

HENRIETTE. — Tu as fini ?

PAUL. — Oui.

HENRIETTE. — Je vais enlever le plateau moi-même, puisque nous avons donné congé à la bonne. A quelle heure partons-nous ?

PAUL. — Quand nous voudrons, du moment que nous arrivons à temps pour déjeuner. Par la route, nous en avons pour trois-quarts d'heure.

HENRIETTE. — Je me réjouis de retrouver la nature, les arbres à peine verts, l'air encore vif, la première partie de campagne. Ah ! le beau printemps !

PAUL. — Gisèle est prête ?

HENRIETTE. — Je ne sais pas. Elle est restée dans sa chambre. Je ne crois pas qu'elle nous accompagne.

PAUL, *qui abandonne sa lecture béate.* — Pourquoi?

HENRIETTE. — Elle préfère rester à Paris.

PAUL. — Quelle idée ! C'est pour elle que nous avions combiné de passer ce jour de fête en plein air.

HENRIETTE. — Oh ! pour elle ! Pour nous aussi, tout de même.

PAUL. — Qu'est-ce qui l'a fait changer d'avis ?

HENRIETTE. — Elle n'a pas daigné me le dire. Et tu sais que j'ai renoncé à m'inquiéter de sa manière de vivre. D'ailleurs, et malgré moi, tu as tellement encouragé ses goûts d'indépendance.

PAUL. — Là n'est pas la question. J'ai confiance en elle. Mais, tout de même, elle devrait s'efforcer de ne pas nous traiter avec trop de désinvolture. Il était entendu que nous consacrions l'un à l'autre cette journée. Nous comptons aussi, nous.

HENRIETTE. — Je te reste.

PAUL. — Mais oui, ma chérie. Tout de même, elle abuse.

HENRIETTE. — Nous ne sommes plus de son âge.

PAUL. — Tu sais bien qu'elle prétend s'ennuyer avec les jeunes gens.

HENRIETTE. — Oui. Mais elle ne les fréquente pas moins.

PAUL. — On sent bien qu'elle s'amuse avec nous.

HENRIETTE. — Elle est gentille.

PAUL. — Je n'ai pas du tout l'impression, lorsque nous sortons ensemble, que c'est par politesse qu'elle y prend du plaisir.

HENRIETTE. — Avec toi, peut-être.

PAUL. — Alors, pourquoi nous lâche-t-elle aujourd'hui ?

HENRIETTE. — Peut-être parce que je vous accompagne.

PAUL. — Qu'est-ce que tu racontes-là ?

HENRIETTE. — Ce que tu sais très bien. Je l'ennuie, ma fille. Et ce n'est pas d'aujourd'hui.

PAUL. — Tu es tellement sa mère, et si peu son amie.

HENRIETTE. — Il fallait bien que quelqu'un se charge de l'élever, de l'éduquer. Et tu t'en es soigneusement gardé. Tu as préféré le beau rôle, vieux bellâtre !

PAUL. — Ma position me commandait d'être discret. Je ne suis tout de même pas son père.

HENRIETTE. — Elle avait dix ans quand nous nous sommes mariés !

PAUL. — Justement. Elle était déjà d'un âge à se rendre compte que je n'avais aucun droit sur elle.

HENRIETTE. — Elle n'écoute que toi. Malheureusement, d'ailleurs. Car si j'avais eu quelque autorité, elle ne mènerait pas l'existence que tu lui permets.

PAUL. — Qu'est-ce que tu lui reproches ?

HENRIETTE. — Eh bien ! précisément de disposer d'elle-même à son gré comme elle le fait encore aujourd'hui ! On ne peut plus rien exiger d'elle.

PAUL. — Elle a dix-neuf ans. Ce n'est plus une enfant.

HENRIETTE. — Mais c'est encore une jeune fille.

PAUL. — Plus que jamais.

HENRIETTE. — Du moins, je l'espère.

PAUL. — Je goûte très peu ce genre de remarque.

HENRIETTE. — Mon pauvre ami, ta confiance en elle est un peu comique.

PAUL. — Comme tu la connais mal ! Et c'est ta méfiance absurde qui l'a éloignée de toi, oui, ton manque de compréhension. Gisèle a toujours été heurtée dans sa fierté innée, dans sa pureté profonde, par la maladresse de tes préventions, de tes soupçons, de tes préjugés. Elle a eu l'impression d'échapper à une véritable inquisition.

HENRIETTE. — Et elle s'est réfugiée auprès de toi.

PAUL. — Mais oui.

HENRIETTE. — Puisses-tu être récompensé comme tu le mérites.

PAUL. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

HENRIETTE. — Oh ! je n'y mets aucune ironie. Gisèle est ma fille unique. Elle m'est chère, tu le sais bien.

PAUL. — Mais oui, Henriette.

HENRIETTE. — C'est pourquoi je souhaite vraiment qu'elle ne t'inflige jamais aucune déception. Ce serait lamentable !

PAUL. — Mais pourquoi t'inquiètes-tu ?

HENRIETTE. — Parce que j'ignore tout d'elle. Et cela me fait peur parfois. Elle est tellement secrète, tellement distante. Elle me méprise un peu, au fond. Sans doute, c'est de son âge. Elle estime que je ne suis pas digne de la comprendre.

PAUL. — Elle est tellement simple, cependant.

HENRIETTE. — Crois-tu ?

PAUL. — Mais oui. Il suffit de la regarder.

HENRIETTE. — Tu as précisément le grave tort de trop l'admirer. Elle t'aveugle.

PAUL. — Son mystère est dans son excès de clarté.

HENRIETTE. — Un jour ou l'autre, elle nous trompera. Et tu n'en sauras rien. Et il sera trop tard.

PAUL. — Eh bien ! tu es gaie, ce matin.

HENRIETTE. — Enfin, elle n'est pas sotte. Son choix pourra valoir le nôtre. Et d'ailleurs, nous n'y pourrons rien. C'est ainsi que tu l'auras voulu.

PAUL. — Mais nous n'en sommes pas là.

SCÈNE II

LES MÊMES, GISELE

GISÈLE. — Bonjour, papa ! Bonjour, maman !

PAUL. — Ah ! te voilà, toi.

GISÈLE. — Mais oui, en chair et en os. En chair assez fraîche et en os plutôt coriaces, n'est-ce pas, maman ? Tiens, à ce propos, j'ai tendance à grossir, moi. Il va falloir que je fasse un peu plus d'exercice.

PAUL. — On t'en offrait une excellente occasion en t'emmenant avec nous à la campagne.

GISÈLE. — Pas vrai ! Vous faites de l'auto et c'est le meilleur moyen d'engraisser.

PAUL. — Une fois sur place on aurait pu marcher, courir, grimper.

GISÈLE. — Ne fais pas l'article, papa. Je n'ai pas envie de verdure, aujourd'hui.

PAUL. — Tu vas rester à Paris par un temps pareil et pour un jour de fête ?

GISÈLE. — Mais oui, ne vous en déplaise.

HENRIETTE. — Tu as bien tort d'essayer de la raisonner. Tu perds ton temps. Je vais m'habiller.

GISÈLE. — C'est cela, ma petite maman, fais-toi belle, séduisante, pour faire oublier mon absence.

HENRIETTE. — Oh ! mon charme est bien éventé, maintenant. C'est un trop vieux parfum. Il n'agit plus.

GISÈLE. — Dis donc, veux-tu bien ne pas être tellement modeste ! Très mauvais pour réussir cela, maman. Il faut avoir confiance en soi.

HENRIETTE. — Je n'ai plus ton âge.

GISÈLE. — Qu'en sais-tu ?

HENRIETTE. — Tu es gentille.

PAUL. — Elle essaye de se faire pardonner.

GISÈLE. — Quoi ?

HENRIETTE, *qui emporte le plateau du déjeuner.* — A tout à l'heure.

GISÈLE. — Tu veux que je t'aide ?

HENRIETTE. — Penses-tu ! Je dépose le plateau à la cuisine et Marie s'en occupera quand elle rentrera ce soir.

SCÈNE III

PAUL, GISELE

PAUL. — Qu'est-ce que tu vas faire, aujourd'hui ?

GISÈLE. — Rien de spécial.

PAUL. — Alors, c'est par lubie, par caprice, que tu nous laisses tomber.

GISÈLE. — Pourquoi pas ?

PAUL. — Bon. Mais il y a tout de même douze heures dans la journée. A quoi vas-tu les occuper ?

GISÈLE. — Chut ! papa. Jamais cette question-là entre nous. Tu connais nos conventions.

PAUL. — Tu m'agaces. Sous prétexte de préserver ta liberté, tu t'amuses à faire du mystère avec tout. C'est désobligeant et c'est puéril, permets-moi de te le dire.

GISÈLE. — Oh ! le vilain monsieur qui se fâche !

PAUL. — Crois-tu qu'il y ait de quoi être content ? Non seulement, tu refuses de nous accompagner, mais tu ne daignes même pas inventer une excuse.

GISÈLE. — Oh ! si tu en fais une question de savoir-vivre, de mondanité, de révérence, je peux très bien t'inventer un bon petit conte à dormir debout. Mais je croyais que nous nous étions mutuellement promis de ne jamais nous mentir.

PAUL. — Eh bien ! oui ! Dis-moi la vérité.

GISÈLE. — Cela m'ennuie, papa, de te confier mes petites affaires. Elles n'ont pas d'intérêt pour toi. J'aurais l'impression de baisser dans ton estime si je te racontais toutes ces histoires de jeunes gens sans consistance et cependant si vaniteux.

PAUL. — Pourtant, tu préfères leur compagnie à la mienne.

GISÈLE. — Oh ! peux-tu dire cela !

PAUL. — C'est eux que tu vas rejoindre tout à l'heure et c'est moi que tu laisses seul.

GISÈLE. — Tu as maman.

PAUL. — On dirait que tu me le reproches.

GISÈLE. — Moi ?

PAUL. — Et c'est d'ailleurs ce qu'elle pense.

GISÈLE. — Maman ?

PAUL. — Pas plus tard que tout à l'heure, elle m'a prétendu que si tu ne passais pas la journée avec nous, c'était à cause d'elle qui t'ennuyait.

GISÈLE. — Oh !

PAUL. — Pas une allusion à ce que je te confie, hein ? Moi aussi, j'invoque nos conventions. Je te dis tout, mais tu ne sais rien.

GISÈLE. — Naturellement. Mais tout de même...

PAUL. — Comme si ta mère n'avait pas raison !

GISÈLE. — Mais non !

PAUL. — Tu ne la supportes pas !

GISÈLE. — J'adore maman. Je la taquine, mais je l'aime.

PAUL. — A distance.

GISÈLE. — Je suis discrète, moi. Je ne me mêle pas à votre intimité.

PAUL. — Pauvre orpheline !

GISÈLE. — Mais enfin, toi surtout, papa, qu'as-tu à me reprocher ?

PAUL. — Tout et rien, ton comportement, ton indépendance...

GISÈLE. — Oh ! je t'en prie, laisse à maman ce genre de semonces.

PAUL. — Tu entends ?

GISÈLE. — Quoi ?

PAUL. — Le compliment qu'une fois de plus, tu adresses à ta mère.

GISÈLE. — Il devrait te flatter, puisque je proteste quand tu prétends lui ressembler.

PAUL. — Oui, mais ne suis-je pas dupe de mon indulgence pour toi ?

GISÈLE. — C'est à toi d'en juger. Vois si la confiance que je te témoigne vaut que tu me traites en camarade.

PAUL. — Car je suis ton camarade ?

GISÈLE. — Tu en doutes ?

PAUL. — Non, mais je me demande quel prix tu attaches à ce titre. Tu as beaucoup de camarades ?

GISÈLE. — Non. Je suis très difficile dans mes relations.

PAUL. — Moi aussi, figure-toi. C'est pourquoi j'aimerais savoir en compagnie de qui je me promène dans ton estime.

GISÈLE. — Je ne connais que des gens très bien.

PAUL. — Je n'en doute pas. Aussi, serait-il plus décent que tu nous présentes l'un à l'autre.

GISÈLE. — Tu y reviens, par la bande, hein ? Tu fais jouer ton charme là où ton autorité a échoué. Que veux-tu savoir ?

PAUL. — Tu ne trouves pas qu'il est inouï que nous ignorions tes amis ?

GISÈLE. — Qui, nous ?

PAUL. — Ta mère et moi.

GISÈLE. — Justement.

PAUL. — Que veux-tu dire ?

GISÈLE. — Ma mère ne comprendrait pas la mentalité de mes amis.

PAUL. — Pauvre femme ! Il est encore heureux que tu prétendes l'aimer.

GISÈLE. — Oh ! papa, peux-tu en douter ?

PAUL. — Non, mais tu la traites bien mal. Et moi aussi, par la même occasion. Enfin, où les rencontres-tu, ces gens-là ?

GISÈLE. — Un peu partout, dans un bar, au cinéma, au tennis...

PAUL. — Et pourquoi pas chez nous ?

GISÈLE. — Je viens de te le dire.

PAUL. — Et ils ne s'étonnent pas d'être tenus à l'écart de cet appartement, de ton domicile, de ta famille aussi ?

GISÈLE. — Non. Ils comprennent très bien.

PAUL. — Quoi ?

GISÈLE. — Tout cela.

PAUL. — C'est charmant, non seulement pour ta mère, mais pour moi.

GISÈLE. — Tu n'es pas en cause.

PAUL. — C'est bien ce dont je me plains. Je ne suis pas, moi non plus, dans le jeu. Je suis un camarade mis en pénitence.

GISÈLE. — Oh ! papa, je te vois tout le temps.

PAUL. — Oui, mais tout seul.

GISÈLE. — Tu ne t'amuserais pas avec mes amis.

PAUL. — Qu'en sais-tu ?

GISÈLE. — J'en suis sûre.

PAUL. — Ecoute, ma petite Gisèle. Il faut tout de même être logique. Puisque tu nous fréquentes, eux et moi, eux ou moi t'ennuyons si nous sommes si différents.

GISÈLE. — Certainement.

PAUL. — Qui, alors ?

GISÈLE. — Eux.

PAUL. — C'est eux que tu préfères ?

GISÈLE. — Mais non, toi.

PAUL. — Bien vrai ?

GISÈLE. — Que tu es bête !

PAUL. — Dis donc !

GISÈLE. — Tu as pu avoir peur ?

PAUL. — J'en ai eu l'air ?

GISÈLE. — Oui.

PAUL. — C'est que je tiens à toi, ma petite Gisèle, à ton affection, à ta tendresse.

GISÈLE. — Mais moi aussi, j'y tiens.

PAUL. — Alors, ces gens-là ne comptent pas ?

GISÈLE. — Si peu.

PAUL. — Alors, pourquoi les vois-tu ?

GISÈLE. — Pour me distraire, pour changer de milieu, pour me reposer de toi, pour m'instruire aussi, pour vivre enfin !

PAUL. — Oui. Ce sont des garçons de ton âge ?

GISÈLE. — Des garçons et des filles, mais plus de garçons que de filles.

PAUL. — Et tu flirtes ?

GISÈLE. — Non. Je te répète qu'ils ne m'intéressent pas.

PAUL. — Mais alors, que faites-vous ensemble ?

GISÈLE. — On passe son temps. Danse, piscine, spectacle.

PAUL. — Et ils vivent comme toi, loin de leurs parents ?

GISÈLE. — Tous. Je t'assure qu'à cet égard, vous ne faites pas exception. Ils ne viennent pas chez moi, mais je ne vais pas chez eux.

PAUL. — La rue est votre lieu de rendez-vous.

GISÈLE. — Presque.

PAUL. — Mais pour être si peu intéressants, ils t'occupent quand même beaucoup.

GISÈLE. — Tu sais, si peu nombreux qu'ils soient, pour les voir chacun séparément, il faut du temps.

PAUL. — Et il n'y en a pas un que tu préfères aux autres ?

GISÈLE. — Pourquoi un, et pas une ?

PAUL. — Tu dis toi-même que tu vois surtout des garçons.

GISÈLE. — Mais j'ai d'abord quelques amies.

PAUL. — Bon. Et elles aussi je les effrayerais si je les connaissais ?

GISÈLE. — Pas toi...

PAUL. — Ta mère.

GISÈLE. — Pour qu'elle tâche de m'espionner par leur entremise, qu'elle se plaigne de moi, qu'elle se mêle de mes affaires...

PAUL. — Comme tu te méfies d'elle.

GISÈLE. — N'ai-je pas raison ?

PAUL. — Elle n'a que le tort de t'aimer à sa manière.

GISÈLE. — Je sais bien. C'est pourquoi je ne peux pas lui en vouloir. Mais comme elle est incorrigible, il faut bien que je l'évite.

PAUL. — Peut-être. C'est chic de me parler ainsi à cœur ouvert, pour la première fois. C'est un événement.

GISÈLE. — Tu vois que je ne te cache rien de bien méchant. Tu vas même avoir une piètre opinion de moi, maintenant que tu as pénétré un mystère qui en valait si peu la peine.

PAUL. — Mais non, ma chérie. Je n'ai jamais douté que tu ne fusses une enfant bien sage.

GISÈLE. — Oui. Me voilà remisée dans les adolescentes nigaudes.

PAUL. — Ne regrettes pas de t'attarder dans ta jeunesse, ma petite Gisèle. Tu n'en apprécies pas le charme. Tu ne le goûteras que quand tu en seras très loin, comme moi.

GISÈLE. — Alors, je te plais telle que je suis ?

PAUL. — Beaucoup.

GISÈLE. — Vrai ?

PAUL. — Est-ce que je ne te le prouve pas ?

GISÈLE. — Peut-être. Aussi, j'hésite à te décevoir un peu.

PAUL. — Essaye toujours.

GISÈLE. — Je suis décidément en veine de confidences, aujourd'hui.

PAUL. — Tu sais bien que je ferai tout pour en être digne.

GISÈLE. — Oui.

PAUL. — Alors ?

GISÈLE. — Oh ! tout cela, je te le répète, a si peu d'importance.

PAUL. — Dis tout de même.

GISÈLE. — Non. Assez parlé de moi.

PAUL. — Bon.

GISÈLE. — Tu es fâché ?

PAUL. — Je suis peiné.

GISÈLE. — Oh ! là ! là ! Tu vois bien pourtant qu'il n'y a rien de grave dans tout ce que je te raconte.

PAUL. — Et dans ce que tu ne racontes pas ?

GISÈLE. — Non plus.

PAUL. — Alors, pourquoi ces cachotteries ?

GISÈLE. — Parce que de deux choses l'une : ou tu estimeras que ce qui m'arrive est insignifiant ou tu t'en offusqueras. Et, dans l'un et l'autre cas, tu auras tort.

PAUL. — Certes, car tout ce qui te touche m'intéresse.

GISÈLE. — Je le sais.

PAUL. — Alors, n'aie aucun scrupule. Qu'est-ce que c'est ?

GISÈLE. — Allons ! Il faut tout te dire.

PAUL. — Mais oui.

GISÈLE. — Pourquoi supposes-tu qu'étant chaste, je suis innocente ?

PAUL. — Explique-toi.

GISÈLE. — Tu as raison de vanter ma sagesse. Mais j'y ai parfois plus de mérite que tu n'as l'air de l'imaginer.

PAUL. — Je n'en doute pas.

GISÈLE. — Je connais l'homme.

PAUL. — Vraiment ?

GISÈLE. — Tu vois. Tu souris déjà.

PAUL. — Moi ?

GISÈLE. — On ne rencontre pas que des jeunes gens, tu sais, dans la rue.

PAUL. — Evidemment. Alors ?

GISÈLE. — Te souviens-tu de notre séjour à Cannes?

PAUL. — L'été dernier, chez les Charmel ?

GISÈLE. — Oui.

PAUL. — Eh bien ?

GISÈLE. — Oh ! c'est idiot, ce que je vais te raconter là.

PAUL. — Va toujours.

GISÈLE. — J'avais fait la connaissance, au Palm Beach, d'un homme encore jeune.

PAUL. — Un homme encore jeune, quel âge a-t-il, à ton idée ?

GISÈLE. — Celui-là devait avoir trente-cinq ans, trente-huit ans.

PAUL. — Je ne me souviens pas de t'avoir jamais vue avec un homme de cet âge-là. Tu fréquentais là-bas une bande de gigolos assez prétentieux et de donzelles non moins impudiques.

GISÈLE. — Ah ! tu n'as pas encore digéré ma tenue de plage !

PAUL. — C'est-à-dire que tu étais nue, tout simplement.

GISÈLE. — C'est le pays qui veut cela, papa. J'étais comme tout le monde.

PAUL. — Peut-être. Mais pour moi, tu n'es pas tout le monde. Tu étais indécente.

GISÈLE. — Je te faisais baisser les yeux.

PAUL. — Pendant tout un jour, tu m'as mis mal à l'aise.

GISÈLE. — Et puis, tu t'es habitué.

PAUL. — Il a bien fallu.

GISÈLE. — Tu vois que c'était assez naturel.

PAUL. — Tu sauras plus tard que, même de nos jours, la vie comporte encore certaines choses qui pour être très naturelles, n'en demeurent pas moins secrètes.

GISÈLE. — Oui, l'amour.

PAUL. — Quel amour ?

GISÈLE. — Celui auquel tu penses.

PAUL. — Justement.

GISÈLE. — Evidemment, tu n'étais pas seul à y songer en me voyant là.

PAUL. — Où ?

GISÈLE. — Mais là-bas, à Cannes.

PAUL. — Ah ! oui.

GISÈLE. — Tu n'y étais plus. A quoi rêvais-tu ?

PAUL. — Je te revoyais, je revoyais tout cela.

GISÈLE. — Quoi ?

PAUL. — Mais rien. Tu disais ?

GISÈLE. — Cet homme, lui aussi, m'avait remarquée.

PAUL. — Le moyen de faire autrement !

GISÈLE. — Il n'y avait pas que moi, tout de même, à la piscine !

PAUL. — Tu as raison. Ne diminuons pas ton mérite. Ce monsieur t'avait donc remarquée...

GISÈLE. — Il était bien fait, robuste, brun, bronzé, un athlète.

PAUL. — Toi aussi, tu l'avais remarqué, me semble-t-il.

GISÈLE. — Oui. C'était un bel homme.

PAUL. — Il a dû se douter de l'impression qu'il te faisait.

GISÈLE. — Peut-être.

PAUL. — Et alors ?

GISÈLE. — Nous avons fait plus ample connaissance. Il était assez intelligent, artiste, il avait de la conversation. Il te ressemblait un peu.

PAUL. — Il me ressemblait ?

GISÈLE. — Oui. Oh ! pas moralement.

PAUL. — Pourquoi ?

GISÈLE. — Tu vas voir. Un matin, il m'a proposé d'aller faire avec lui une partie de kayak, après déjeuner. Nous avons pris rendez-vous dans sa chambre.

PAUL. — Dans sa chambre ?

GISÈLE. — Oui. Je ne me méfiais pas.

PAUL. — Oh !

GISÈLE. — Mais non. Il savait qui j'étais.

PAUL. — Mais, toi, tu ne le connaissais pas.

GISÈLE. — Ni plus ni moins que bien des jeunes gens que je fréquentais.

PAUL. — Et alors, que s'est-il passé ?

GISÈLE. — Il devait me montrer une collection de photos qu'il avait rapportées d'un voyage qu'il avait fait aux Antilles.

PAUL. — Oui, le truc classique, le coup des collections érotiques. Petite gourde !

GISÈLE. — Pourquoi ? Je suis allée bien souvent voir des camarades dans leur chambre.

PAUL. — Chez eux, chez leurs parents !

GISÈLE. — Mais non, chez des jeunes gens, chez des étudiants, qui habitaient aussi l'hôtel.

PAUL. — Quelles mœurs !

GISÈLE. — Tu vois. Je t'offusque. Tu ne comprends pas.

PAUL. — Je te supplie quand même de continuer.

GISÈLE. — Cela t'intéresse ?

PAUL. — Je voudrais vraiment savoir comment cela finit.

GISÈLE. — Tu n'es pas inquiet ?

PAUL. — Pas trop.

GISÈLE. — Quelle confiance tu as en moi !

PAUL. — Parce que je te regarde et que tu me rassures. Alors ?

GISÈLE. — Alors, je suis montée. Il m'a reçue. Il était en robe de chambre. « Pas encore habillé ? » lui ai-je dit. Il a souri d'un air malin, en me répondant : « Je t'attendais. »

PAUL. — Il te tutoyait ?

GISÈLE. — C'était la première fois. Je n'ai pas bronché. Je ne sais pas ce qu'il a cru, ni comment il a interprété mon silence. Mais il m'a soudain ordonné, d'un air péremptoire et en me désignant son lit : « Couche-toi ! »

PAUL. — Hein ?

GISÈLE. — Oui. « Couche-toi! »

PAUL. — Le mufle !

GISÈLE. — Voilà ce que l'on risque avec les gens de ton âge.

PAUL. — Gisèle !

GISÈLE. — Oh ! je ne t'incrimine pas. Admettons que tu fasses exception.

PAUL. — Qu'as-tu fait ?

GISÈLE. — J'ai fait celle qui n'entendait pas. Il a voulu me prendre dans ses bras.

PAUL. — Oh !

GISÈLE. — C'est alors que j'ai réalisé qu'il avait fermé le verrou de la porte quand j'étais entrée. Je n'avais pas tout d'abord prêté attention à ce geste.

PAUL. — Pourtant...

GISÈLE. — Que veux-tu ? Moi, je ne suppose jamais aux autres des intentions que je suis incapable d'avoir.

PAUL. — Ma chère petite !

GISÈLE. — Mais je n'ai pas perdu la tête ni, rassure-toi, le reste. Je suis passée sur le balcon. Là, j'étais déjà en sûreté.

PAUL. — Il t'a suivie ?

GISÈLE. — Oui, un peu déconcerté. Il a tenté d'excuser sa brutalité, de me séduire, de me persuader. Tout doucement, en me prenant par la taille, il essayait de me ramener dans sa chambre. Puis, comme je ne me laissais pas faire, il s'est impatienté. Brusquement, il m'a saisie pour m'emporter.

PAUL. — Il fallait crier !

GISÈLE. — J'aurais été ridicule.

PAUL. — Tu pensais à cela ?

GISÈLE. — Mais oui. De quoi aurais-je eu l'air ? D'une oie blanche.

PAUL. — Gisèle !

GISÈLE. — Je lui ai mis la main sur les yeux, les ongles dans les paupières et j'ai commencé à les enfoncer. Ah ! ça n'a pas été long. Il m'a lâchée aussitôt en me traitant de... Non, ce n'est pas convenable.

PAUL. — Au point où nous en sommes !

GISÈLE. — J'ai enjambé d'un saut la petite balustrade qui séparait le balcon de celui de la chambre voisine. Elle était vide. La porte était ouverte. Je suis sortie. Et me voici.

PAUL. — Neuf mois plus tard.

GISÈLE. — Neuf mois ? C'est vrai. Quelle coïncidence !

PAUL. — Et tu ne m'avais jamais parlé de cette aventure incroyable !

GISÈLE. — Sur le moment, tu en aurais fait un drame. Et puis, je n'y ai plus pensé.

PAUL. — Tu as l'oubli facile. J'espère, du moins, que la leçon t'aura profité.

GISÈLE. — Oui. Je me suis rendu compte qu'on ne m'aurait pas si facilement.

PAUL. — C'est tout ?

GISÈLE. — N'est-ce pas la conclusion qui s'imposait ? Ne m'en suis-je pas bien tirée ?

PAUL. — Tu es inconsciente ! Et si, un jour, tu tombes sur une brute qui abuse de sa force et triomphe de toi ? Ah ! Et c'est d'autant plus possible que tu parais être surtout sensible aux individus bien musclés.

GISÈLE. — Pas particulièrement. J'apprécie assez ton type d'homme et tu es bien bâti, mais tu n'es pas Hercule.

PAUL. — Alors, c'est moi que tu cherches ?

GISÈLE. — C'est toi que je préfère.

PAUL. — Merci.

GISÈLE. — Pas de quoi.

PAUL. — Je dois être facile à trouver.

GISÈLE. — Pas de fausse modestie ! Tu sais très bien que tu ne cours pas les rues.

PAUL. — Ni les bars, sans doute. Alors, cherche-moi ailleurs.

GISÈLE. — Mais où ? Maman t'a rencontré au concert.

PAUL. — Eh bien ?

GISÈLE. — Tu as déjà vu la tête des gens qui fréquentent les concerts aujourd'hui ?

PAUL. — Tu les regardes mal. D'ailleurs, tu n'aimes pas la musique.

GISÈLE. — Justement. Comme je m'ennuie, j'ai tout le temps de me distraire à contempler les messieurs qui m'entourent.

PAUL. — Tu n'as pas dû en avoir souvent l'occasion.

GISÈLE. — Pardon. J'y suis allée trois fois que je n'oublierai pas de sitôt. Et en ton honneur. Mais oui. J'ai voulu en avoir le cœur net. Je ne t'ai pas rencontré.

PAUL. — Je suis unique, voilà !

GISÈLE. — Non, mais tu es rare. D'ailleurs...

PAUL. — Quoi ?

GISÈLE. — Non. C'est trop tôt.

PAUL. — Bon. Encore une petite crise de cachotterie.

GISÈLE. — Pas du tout. Ce sera, au contraire, l'occasion d'un grave entretien entre toi et moi. Mais il est prématuré.

PAUL. — Qu'est-ce que tu vas encore m'annoncer ?

GISÈLE. — Ah ! cela, ce sera important.

PAUL. — Dis-moi au moins de quoi il s'agit.

GISÈLE. — Je me suis promis de t'en parler dans une huitaine.

PAUL. — Pourquoi y as-tu pensé alors que nous causions...

GISÈLE. — De toi ?

PAUL. — Non, pas de moi, mais de l'homme que tu pourrais aimer un jour.

GISÈLE. — Eh bien ?

PAUL. — Eh bien ! réponds-moi.

GISÈLE. — Poursuis ta déduction. Nous verrons si tu as deviné juste.

PAUL. — Tu connais quelqu'un ?

GISÈLE. — Qu'entends-tu par là ?

PAUL. — Je t'en prie, Gisèle, cesse de ruser. Il y a des sujets qui ne souffrent pas d'être traités légèrement.

GISÈLE. — C'est bien pourquoi je ne voulais pas aborder celui-ci dès aujourd'hui.

PAUL. — Alors, c'est cela ? Tu as rencontré quelqu'un ?

GISÈLE. — Je t'ai rencontré.

PAUL. — Ah !

GISÈLE. — Ou, plus exactement, je crois t'avoir rencontré.

PAUL. — Qui est-ce ?

GISÈLE. — Attends.

PAUL. — Non, je t'en supplie, maintenant, dis-moi tout.

GISÈLE. — Voilà. Tu me forces la main ! Et je déteste cela.

PAUL. — Si c'est tellement sérieux, tu aurais déjà dû m'en parler depuis longtemps.

GISÈLE. — Je voulais être sûre de moi.

PAUL. — Et tu l'es ?

GISÈLE. — Presque.

PAUL. — Ah !

GISÈLE. — Qu'as-tu ?

PAUL. — Moi ? Rien. Je t'écoute.

GISÈLE. — Tu le connais.

PAUL. — Je le connais ?

GISÈLE. — C'est toi qui me l'as présenté.

PAUL. — Qui est-ce ?

GISÈLE. — C'est délicat : je ne suis pas encore décidée.

PAUL. — Son nom ne t'engage à rien.

GISÈLE. — Mais tu sauras.

PAUL. — Tout de suite, veux-tu ?

GISÈLE. — Soit. Tu as peut-être raison. Cela vaut mieux. C'est Jean.

PAUL. — Jean ?

GISÈLE. — Oui, Jean Mazard.

PAUL. — Le fils de Mazard ?

GISÈLE. — Evidemment.

PAUL. — Mais c'est un gamin !

GISÈLE. — Il a trois ans de plus que moi et il est beaucoup plus sérieux que bien des hommes plus âgés.

PAUL. — Tu te vois fiancée à ce galopin ?

GISÈLE. — Je me vois même très bien mariée avec lui.

PAUL. — Mariée ?

GISÈLE. — Mais oui. Qu'as-tu ?

PAUL. — J'essaie de réaliser ce que tu me dis. Non, mais tu te rends compte ? Tu veux rire !

GISÈLE. — En ai-je l'air ?

PAUL. — Je me doutais bien que tu finirais par faire une bêtise.

GISÈLE. — Je ne te comprends pas. Ce garçon-là est, pour ainsi dire, le seul que je connaisse par toi. Je te dis tout de suite que ce n'est pas la raison qui a dicté mon choix. C'est par moi-même que je l'ai jugé très supérieur aux autres. J'ai appris à l'estimer. Jean a du cœur et de l'intelligence. Il est non seulement sensible, mais clairvoyant. Et puis, il dégage une santé à la fois morale et physique, qui est très rare chez un intellectuel. Il me plaît parce qu'il est aussi costaud que n'importe qui, alors que pourtant c'est un cerveau. Tu me l'as dit toi-même.

PAUL. — Comme tu en parles ! Où en êtes-vous ?

GISÈLE. — Nous nous plaisons.

PAUL. — Tant que cela ?

GISÈLE. — Mais oui. Cela te contrarie ?

PAUL. — Cela me déconcerte. Tu m'avais toujours affirmé avec tant de véhémence ton dédain pour les jeunes gens de cette espèce. Je vois que j'avais tort de me fier à tes opinions de petite fille.

GISÈLE. — Au contraire. C'est dans la mesure où Jean ne ressemble pas à ses pareils que je l'aime.

PAUL. — Tu l'aimes ?

GISÈLE. — Je crois que oui.

PAUL. — Tu n'en es pas sûre ?

GISÈLE. — Presque.

PAUL. — C'est absurde !

GISÈLE. — Pourquoi ?

PAUL. — Toi, éprise d'un gosse qui n'a pas de situation, pas de surface, pas de personnalité ! Et il y a longtemps qu'elle dure, cette idylle ?

GISÈLE. — Quel ton tu prends ! Moi qui pensais te faire plaisir !

PAUL. — Me faire plaisir ?

GISÈLE. — Ou, du moins, te trouver compréhensif, tendre, amical.

PAUL. — Complice.

GISÈLE. — Tu as de ces mots ! Pourquoi es-tu tellement méchant ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

PAUL. — Tu me déçois, voilà tout.

GISÈLE. — Moi ?

PAUL. — Je te croyais sage, réfléchie, digne de notre confiance. Et je te découvre semblable à toutes les petites dindes dont nous nous moquions ensemble. Tu donnerais raison à ta mère. Ah ! elle va bien triompher quand elle apprendra cela. Elle n'avait pas tort de se méfier des aventures que tu risquais de courir, de tes dix-neuf ans, de ta sottise, aussi, ma pauvre fille !

GISÈLE. — Oh !

PAUL. — Tu ne vas pas pleurer maintenant ? Non, ce serait trop drôle ! C'est à nous que tu fais ce chagrin et il faudrait peut-être que ce soit nous qui te consolions.

GISÈLE. — Que tu es dur, que tu es cruel, que tu es injuste ! Et comme j'ai eu tort de me fier à toi !

PAUL. — Voilà. Je m'en doutais. Ce que tu cherchais en moi, ce n'était pas un confident, un ami, un guide, non, mais je te le répète, un complice. Tu me considères comme un vieil imbécile dont la crédulité pourrait être exploitée au gré de tes petits caprices d'enfant impertinente, prétentieuse et peut-être vicieuse. Où vas-tu ?

GISÈLE. — Laisse-moi.

PAUL. — Reste. Je te demande pardon. Je ne sais quelle colère m'a pris. Je divague. Je ne pense pas ce que je dis, ma petite Gisèle.

GISÈLE. — Tu m'as fait mal.

PAUL. — Moi aussi, j'ai eu très mal. C'est idiot. Mais l'idée de ton intimité avec cet homme que je ne connais pas...

GISÈLE. — Mais si, puisque c'est le fils de ton ami.

PAUL. — Il m'est inconnu puisque tu as envisagé de l'aimer. Je ne le voyais pas comme toi. Et maintenant encore, je n'imagine pas que tu puisses lui confier ta vie. Non, je ne le crois pas digne de toi. Tu vois, j'ai recouvré la maîtrise de moi-même et, pourtant, je n'ai pas changé d'avis. Ma réaction, pour avoir été trop brutale, et injuste envers toi, n'en était pas moins fondée. Ce garçon ne te mérite pas.

GISÈLE. — Tu viens d'avouer que tu le connais mal.

PAUL. — Assez tout de même, pour juger de ce qu'il vaut. Je ne peux pas t'abandonner, te quitter, te livrer à n'importe qui. Non, je t'en supplie, Gisèle. Réfléchis. Ne te laisse pas aveugler par je ne sais quel sentiment... D'ailleurs, comment as-tu pu, toi, ma petite fille, claire, pure, lumineuse...

GISÈLE. — Quoi ?

PAUL. — Je ne sais pas, moi. Céder au désir de cet homme, être abusée par tes sens. Toi !

GISÈLE. — Tu te trompes. Il n'y a rien de trouble dans mes relations avec Jean. Ce n'est pas mon genre. J'ai une grande affection pour lui et, quoi que tu en penses, il la mérite. Mais rien ne te permet de supposer...

PAUL. — Excuse-moi, mais j'imaginais...

GISÈLE. — Tu as tort.

PAUL. — Alors, rien de sensuel entre toi et lui ?

GISÈLE. — Je ne devrais pas te répondre.

PAUL. — J'ai pourtant bien le droit...

GISÈLE. — Non, tu n'as pas celui de m'estimer si peu.

PAUL. — Sans être tout à fait coupables, ma petite Gisèle, des jeunes gens qui flirtent...

GISÈLE. — Je n'ai jamais flirté, comme tu dis. Tes expressions, d'ailleurs, datent un peu. Nous ne nous frôlons pas, nous. Nous sommes plus sains. Camarades ou amants. Tout ou rien.

PAUL. — Comme tu vas ! Alors, rien ?

GISÈLE. — Vraiment rien.

PAUL. — Ma Gisèle !

GISÈLE. — Tu m'as fâchée, bêtement fâchée.

PAUL. — Oui. Je suis stupide.

GISÈLE. — Peux-tu croire que j'aurais rien décidé sans te consulter ?

PAUL. — Tout de même, tu es trop secrète. Depuis combien de temps nourris-tu ce beau projet ?

GISÈLE. — Attends... Oui. Depuis les fêtes de Noël.

PAUL. — Quatre mois bientôt ! Et tu ne m'en avais encore rien dit. Je t'ignore, voilà. C'est bien simple : je ne sais rien de toi. C'est effrayant.

GISÈLE. — Pourquoi ? Est-ce que je te trompe ?

PAUL. — Non, mais...

GISÈLE. — As-tu confiance en moi, oui ou non ? Tout est là.

PAUL. — Oui.

GISÈLE. — Alors, ne recommence plus. C'est promis ?

PAUL. — C'est promis.

GISÈLE. — Tu es encore tout défait.

PAUL. — Eh ! C'est une fameuse alerte !

GISÈLE. — Mais non.

PAUL. — Tu renonces bien aisément à lui.

GISÈLE. — A Jean ? Pas du tout. Rien ne sera changé entre nous.

PAUL. — Tout de même...

GISÈLE.. — Ce ne sera tout au plus que partie remise. Nous réfléchirons, voilà tout, toi, lui et moi.

PAUL. — Oui, c'est cela. Nous verrons. Mais il est donc bien patient ?

GISÈLE. — Non. Mais il est comme moi. Il est jeune. Il n'est pas pressé.

PAUL. — Oui.

GISÈLE. — Qu'as-tu encore ?

PAUL. — Je pense à votre jeunesse.

GISÈLE. — Elle te rend soucieux ?

PAUL. — Elle t'éloigne de moi.

GISÈLE. — Au contraire. Elle te donne du recul, du prestige. Etre jeune, c'est être faible.

PAUL. — Pourtant, c'est aux êtres jeunes que tu vas.

GISÈLE. — Non, puisque je te reste toujours. Je ne pourrais pas me passer de toi. Nul n'est assez fort pour te remplacer dans mon cœur.

PAUL. — Gisèle !

GISÈLE. — Ne le sais-tu pas ?

PAUL. — Je l'espérais.

GISÈLE. — N'en doute jamais.

PAUL. — Merci. Si tu savais tout ce que tu es pour moi.

GISÈLE. — Je le devine et j'en suis fière. Et je tâcherai d'en être digne.

PAUL. — Ah ! cela me fait du bien de m'expliquer enfin avec toi, d'exprimer des sentiments qu'une imbécile pudeur enfermait en moi. Je me sens plus libre.

GISÈLE. — Moi aussi, je suis bien contente.

PAUL. — Mais te suffirai-je toujours ?

GISÈLE. — Je ne sais pas. Mais une seule chose est certaine : tu m'es indispensable. Tout plutôt que d'être privée de toi.

PAUL. — Ma Gisèle !

GISÈLE. — Comme tu me regardes !

PAUL. — Je te découvre.

GISÈLE, *qui l'enlace tendrement.* — Papa, je t'aime !

PAUL. — Tais-toi.

GISÈLE. — Pourquoi ?

PAUL. — Je ne sais pas. Excuse-moi. Je suis décidément un peu nerveux, ce matin.

GISÈLE. — C'est de ma faute.

PAUL. — Oui. Peut-être.

GISÈLE. — Je ne te laisse pas dans cet état. Ma foi, tant pis. J'irai avec toi à la campagne.

PAUL. — A la campagne ?

GISÈLE. — Mais à quoi rêves-tu ? Comme tu es drôle aujourd'hui ! Nous devions passer la journée à la campagne. Maman nous attend. Et ça, c'est moins drôle. J'espère que tu mesures le sacrifice que je te fais en vous accompagnant, en m'intégrant dans la famille.

PAUL. — Oui. Merci. Tu es gentille. C'est lui, hein ! que tu devais voir cet après-midi ?

GISÈLE. — On ne peut rien te cacher.

PAUL. — Il va t'attendre.

GISÈLE. — Un peu. Mais nos rendez-vous sont toujours sous condition. Au bout d'un certain temps on sait qu'il ne faut plus compter sur l'autre.

PAUL. — C'est commode.

GISÈLE. — Nous sommes une génération pratique !

SCÈNE IV

LES MÊMES, HENRIETTE

HENRIETTE. — Mais enfin, Paul, qu'est-ce que tu fais là ? Je t'attends, moi. Nous allons déjeuner à une heure impossible.

GISÈLE. — C'est de ma faute, maman. Nous bavardions tous les deux. Je ne vous demande plus que cinq minutes pour passer une autre robe.

HENRIETTE. — Tu viens avec nous ?

GISÈLE. — Oui, ma chère maman. Tu vois quelle enfant tu as, docile, douce et aimante...

HENRIETTE. — Et qui ne sait pas ce qu'elle veut. Tu vas nous mettre en retard.

GISÈLE. — Mais vous serez tellement fiers, tous les deux, d'exhiber aux oiseaux de la forêt, une belle jeune fille comme moi. Cela vaut bien de laisser brûler un peu le rôti du déjeuner. A tout de suite, parents de mon cœur !

SCÈNE V

PAUL, HENRIETTE

HENRIETTE. — Eh bien ! tu fais des miracles : décider Gisèle à changer ses projets !

PAUL. — Oui.

HENRIETTE. — Qu'est-ce que tu as ? Tu n'es pas content ?

PAUL. — Si.

HENRIETTE. — Tu n'en as pas l'air.

PAUL. — Pourquoi ?

HENRIETTE. — Regarde ta tête. Qu'y a-t-il ?

PAUL. — Mais rien.

HENRIETTE. — Tu ne veux pas me dire ce qui se passe ?

PAUL. — Je te répète qu'il ne se passe rien.

HENRIETTE. — Bon.

PAUL. — Tu tiens beaucoup à cette partie de campagne ?

HENRIETTE. — C'est toi qui nous l'a proposée !

PAUL. — Je sais, mais je ne me sens plus très en train...

HENRIETTE. — Au moment où Gisèle nous accompagne ? Non, vraiment, je ne comprends plus.

PAUL. — Gisèle préférait rester à Paris. Elle ne vient avec nous que pour nous faire plaisir.

HENRIETTE. — Et que ferions-nous à Paris ?

PAUL. — Tu as raison. Cela n'y changerait rien.

HENRIETTE. — A quoi ?

PAUL.— Oui. Nous ne pouvons pas en rester là. Il faut que tu saches.

HENRIETTE. — Enfin !

PAUL. — Excuse-moi d'être tellement réticent, Henriette. Mais c'est que j'ai scrupule à trahir un secret, oh ! un petit secret que j'avais promis de garder.

HENRIETTE. — Un secret ?

PAUL. — A ton tour, ne dis rien à Gisèle de ce que je vais te confier.

HENRIETTE. — Pourquoi parlerais-je à Gisèle de nos affaires ?

PAUL, *qui hésite encore.* — C'est qu'il s'agit précisément d'un secret entre elle et moi.

HENRIETTE. — Entre toi et Gisèle ?

PAUL. — Oui.

HENRIETTE. — Il me semble, en ce cas, que j'ai le droit de le connaître avant toi.

PAUL. — Sans doute. Mais tu sais comment elle est ombrageuse, difficile, étrange...

HENRIETTE. — Alors, de quoi s'agit-il ?

PAUL. — Oh ! rassure-toi. Ce n'est pas bien grave et ce n'est d'ailleurs qu'un projet.

HENRIETTE. — Tu as bien du mal à l'exposer.

PAUL. — Gisèle croit aimer quelqu'un.

HENRIETTE. — Ah ! bah !

PAUL. — C'est toute ta surprise ?

HENRIETTE. — Il fallait bien s'attendre à cette nouvelle-là.

PAUL. — Tout de même, à son âge !

HENRIETTE. — Avec la vie que nous lui laissons mener, nous devons au contraire nous réjouir de lui voir rencontrer quelqu'un à qui elle s'attache assez sérieusement pour qu'elle juge nécessaire de nous en parler, ou plutôt de t'en parler.

PAUL. — Ne lui répète rien !

HENRIETTE. — Sois tranquille. J'ai pris l'habitude de tout ignorer de ma fille. Au contraire, je te remercie de me prévenir et de me rassurer.

PAUL. — De te rassurer ? Pourquoi ?

HENRIETTE. — Ce n'est pas de gaîté de cœur qu'une mère accepte que sa fille risque des aventures sur lesquelles elle n'a aucun contrôle.

PAUL. — Te voilà de nouveau avec tes craintes d'un autre temps ! Tu vois que Gisèle savait ce qu'elle faisait, où elle allait et qui elle fréquentait.

HENRIETTE. — Et comment s'appelle ce jeune homme ?

PAUL. — C'est Jean Mazard.

HENRIETTE. — Jean ! Mais alors, nous le connaissons ! Oh ! j'avais peur. Tu hésitais tellement ! Je me demandais qui tu allais m'annoncer. Mon Dieu ! Comme je suis contente ! Mais qu'est-ce que tu as ?

PAUL, *après un long temps.* — J'ai du chagrin.

HENRIETTE. — Pourquoi ?

PAUL. — Il fallait que je te le dise pour me libérer. Il aurait mieux valu, pourtant, que je te le cache. Mais ce n'aurait pas été honnête et nous n'avons pas été habitués à nous dissimuler l'un à l'autre, Henriette.

HENRIETTE. — Parle, mon chéri.

PAUL. — C'est absurde, tu sais, mais c'est très douloureux. Du moins, maintenant que tu es avertie, tout est résolu.

HENRIETTE. — Que veux-tu dire ?

PAUL. — Comment t'avouer cela ? Et, cependant, j'en ai besoin. Comprendras-tu ? Cet amour de Gisèle m'a fait mal.

HENRIETTE. — Ah !... Oui. Et celui qu'elle t'inspire t'a fait peur.

PAUL. — Un peu. Oh ! pas longtemps, puisque je te raconte tout.

HENRIETTE. — Sans doute. Mon pauvre Paul !

PAUL. — Je suis ridicule, hein ?

HENRIETTE. — Non. Au contraire. Tu viens d'être très bien, très crâne, tel que je t'aime.

PAUL. — Je ne suis pas fier, cependant, et assez triste.

HENRIETTE. — Il fallait bien que tu la perdes, un jour ou l'autre.

PAUL. — Tout de même, je ne croyais pas que ce serait si tôt.

HENRIETTE. — Tu vois bien que cela vaut mieux pour tout le monde.

PAUL. — Oui, tu as raison, comme toujours.

HENRIETTE. — Et cela ne te paraît pas drôle que j'aie toujours raison.

PAUL. — C'est la raison qui n'est pas toujours drôle.

HENRIETTE. — Que veux-tu ! Avoir raison, c'est souvent se résigner. Pour toi, c'est accepter, mon pauvre vieux, nos neuf ans de ménage, une femme qui n'est plus toute jeune, ton âge, à toi aussi. La jeunesse nous quitte, décidément, puisque Gisèle s'en va. Mais c'est la vie, cela, mon chéri.

PAUL. — Oui ! C'est la vie. Tu as le don d'accorder tout leur sens aux formules les plus banales. C'est par là que tu es redoutable et que l'on voudrait t'échapper. Pardonne-moi.

HENRIETTE. — Quoi ? Tu n'es pas coupable. Tu as essayé de te dérober à ton destin. C'est naturel. Ce qui est un peu ennuyeux pour moi, évidemment, c'est que j'ai pris la figure de ce destin et que tu pourrais être tenté de me fuir.

PAUL. — Ma chérie !

HENRIETTE. — Ah ! quand Gisèle ne sera plus là, je vais avoir du mal à me défendre. En somme, elle était ma sauvegarde.

PAUL. — Je n'ai jamais songé à te tromper, Henriette.

HENRIETTE. — Parce que tu trouvais tout ce qu'il te fallait chez toi, non seulement mon amour, Paul, mais aussi ce que tu ne pouvais plus rencontrer ailleurs, un cœur de dix-neuf ans.

PAUL. — J'étais comme son père, tout de même.

HENRIETTE. — Pas tout à fait.

PAUL. — Je l'ai vue grandir !

HENRIETTE. — Comme un étranger, quand même. Et un jour, tu l'as découverte.

PAUL. — Tu avais deviné tout cela ?

HENRIETTE. — Un peu. Oh ! inconsciemment. Comme toi. Je ne m'inquiétais pas. Mais, maintenant, j'y vois clair. Comme toi.

PAUL. — Tout de même. A mon âge !

HENRIETTE. — On ne vieillit pas si vite, Paul. On traîne sa nostalgie de naguère. Il n'y a pas d'automne sans été.

PAUL. — Ta sérénité est terrible.

HENRIETTE. — C'est que moi, je suis vraiment une maman.

PAUL. — Alors, il va falloir la marier.

HENRIETTE. — Et le plus tôt possible.

PAUL. — Sera-t-elle heureuse ?

HENRIETTE. — Oui, si tu le veux.

PAUL. — Je lui avais déconseillé ce mariage.

HENRIETTE. — Tu as eu tort. Il faut réparer cela. Elle ne trouvera pas mieux. Et tu le sais bien.

PAUL. — Oui. C'est même pourquoi j'avais réagi si violemment.

HENRIETTE. — Le rival était sérieux.

PAUL. — J'étais de mauvaise foi.

HENRIETTE. — Allons ! Il n'y aura pas grand mal. Il faut voir ce garçon.

PAUL. — C'est avec lui qu'elle avait rendez-vous aujourd'hui.

HENRIETTE. — Et elle te le sacrifie ?

PAUL. — Oui.

HENRIETTE. — Tu souris, grand fat !

PAUL. — Ma dernière victoire...

SCÈNE VI

PAUL, HENRIETTE *et* GISELE

GISÈLE. — Voilà. Je suis prête. On part ?

HENRIETTE. — Oui.

GISÈLE. — Vous avez un petit air complice.

HENRIETTE. — Nous ?

PAUL. — Allons ! en route !

HENRIETTE. — Il y a quatre places dans la voiture, Paul.

PAUL. — Et alors ? (*Il comprend.*) Ah ! oui. (*Après un temps, il se décide.*) Dis-moi, Gisèle, si tu invitais le jeune homme que tu devais voir tout à l'heure ? Tu sais sans doute où le joindre. Nous irions le prendre puisqu'il est libre. Et nous lui ferions sans doute plaisir, à ce garçon.

GISÈLE. — De quoi te mêles-tu ?

HENRIETTE. — Gisèle !

GISÈLE. — J'ai compris. Charmant !

PAUL. — Il ne faut pas m'en vouloir, Gisèle. Il faut être sage. Crois bien qu'il m'en coûte.

GISÈLE. — Tu veux te débarrasser de moi.

PAUL. — Oui, ma petite fille, parce que c'est dans l'ordre.

GISÈLE. — Je te déteste.

PAUL. — Tant mieux. Ainsi, tu pourras m'aimer de nouveau, bientôt, autrement.

GISÈLE. — Jamais !

PAUL. — Tu es vexée, mais tu n'as pas de peine.

GISÈLE. — En tout cas, je t'interdis désormais de t'occuper de mes affaires.

PAUL. — Tant pis.

GISÈLE. — Et partez tous les deux. Je ne vous accompagne pas.

PAUL. — Comme tu voudras. Viens, Henriette !

HENRIETTE. — Ma chérie...

GISÈLE. — Laisse-moi, maman. Va-t'en avec lui.

PAUL. — A demain, Gisèle. Et bonjour à Jean Mazard, puisqu'il entre dans la famille !

GISÈLE. — Il vaut mieux que toi !

PAUL. — C'est bien pourquoi je lui cède la place.

HENRIETTE. — Ne la taquine pas davantage ! Elle serait capable de lui faire payer cher ta sympathie.

GISÈLE. — Maman !

HENRIETTE. — Ma chérie ?

GISÈLE, *qui se jette dans les bras d'Henriette.* — Ma pauvre maman !

HENRIETTE. — Je ne suis pas à plaindre !

GISÈLE. — Tu es chic ! Pardonne-moi.

HENRIETTE. — Quoi ?

GISÈLE. — Toutes mes bêtises.

HENRIETTE. — Elles sont de ton âge.

GISÈLE. — Je vais me ranger, puisqu'il le veut, puisque vous le voulez tous les deux.

HENRIETTE. — Finie, la vie de garçon !

GISÈLE. — C'est drôle comme elle passe, la vie !

PAUL. — Drôle... Si l'on veut.

GISÈLE. — Pourquoi pas drôle ?

PAUL. — Oui, c'est drôle.

RIDEAU

" L'Œuf "

de FELICIEN MARCEAU (ATELIER).

Que penser d'une pièce de théâtre écrite à la première personne et qui consiste, essentiellement, en un long monologue ? C'est la négation évidente, flagrante des règles les plus élémentaires de l'art dramatique, pourra-t-on répondre. En tout cas, c'est une gageure. Eh bien, cette gageure, ce tour de force, cette œuvre anti-théâtre (par définition), Félicien Marceau a voulu l'écrire. Et *L'Œuf*, grâce aux soins diligents d'André Barsacq, a pu s'éclore aux feux de la rampe du Théâtre de l'Atelier, devant un public, chaque soir plus enthousiaste et plus nombreux. Car *L'Œuf* représente une incontestable réussite et renouvelle, opportunément, un art menacé de sclérose et de vieillissement. Mais il fallait pour cela que ce fût un romancier qui tentât l'entreprise et qu'un authentique homme de théâtre la dirigeât. C'est pourquoi, dans le succès commun, l'on ne peut dissocier l'écrivain du directeur-metteur en scène.

Pour Emile Magis, le héros de la pièce, le monde est un œuf. Un œuf clos et sans fissure dans lequel il voudrait bien pénétrer. Il imagine que, pour cela, il faut un système. Un système dont les autres ont la clé puisqu'ils sont à l'intérieur de l'œuf. Après de patientes investigations et de subtiles déductions, il finit par comprendre que cette clé merveilleuse, c'est le mensonge.

Pourtant, à chacune de ses tentatives pour forcer la coque de l'œuf, Magis se retrouve rejeté plus loin, plus seul qu'avant. Sa carrière, sa vie sentimentale, son mariage, ne sont qu'une série de malentendus qu'il s'acharne à disséquer, expliquer. Il se crée, lui aussi, un système original, personnel. Ce système le conduira jusqu'au crime. Mais ce crime — un crime parfait — lui permettra, enfin, de justifier sa théorie. A moins qu'il ne sombre définitivement dans la folie... Ce que nous ne saurons jamais, car la pièce s'achève sur la condamnation de la propre victime de Magis !

On pourrait croire, par l'analyse qui précède, que *L'Œuf* est une longue et sombre méditation personnelle à base de refoulements et de complexes, sacrifiant à une mode littéraire déjà dépassée. Pas du tout. *L'Œuf* est une comédie qui ne recule pas, à certains moments, devant les procédés de la farce, comme elle n'hésite pas, à d'autres, à utiliser les accessoires du drame et les artifices de la pièce policière. Diverse comme la vie même, caricaturale et profonde mais toujours vraie — sinon vraisemblable —, magistralement interprétée par Jacques Duby, *L'Œuf* est une pièce qui compte déjà comme l'une des plus curieuses et des plus intéressantes de ces dernières années. Une pièce à voir.

" La Maison de Bernarda "

de FEDERICO GARCIA LORCA (STUDIO DES CHAMPS-ELYSEES).

La Bernarda Alba de Lorca est un grand personnage dramatique, car il se situe, non sur les limites humaines, mais au-delà d'elles. Elle fascine parce qu'elle vit comme une victorieuse l'une des soifs les plus dévorantes de l'homme, celle de la domination. Les êtres de sa dépendance, les filles même qu'elle a faites, ne possèdent vie et liberté que selon son gré ou vouloir. Et la mort ne peut davantage triompher de cette femme, car de la mort elle fait son instrument. Quand sa main la trahit et que la mort, à cause d'elle, frappe sa fille, personne ne peut affirmer qu'elle soit en échec. Son cœur peut éclater, c'est à sa maison et à elle-même que d'abord elle impose silence.

Bernarda Alba est bien de sa terre andalouse, celle du Haut Genil et des plateaux qui montent vers Baeza et Guadix. Dans ces terres élevées s'était réfugié l'Islam, après la conquête de Grenade par les Rois Catholiques. Sa trace y est toujours marquée. Les femmes des riches fermiers, bourgeoises campagnardes, y mènent leur existence à l'écart des hommes. Et l'amour ne s'y peut dérouler que dans le secret, à moins qu'il n'accepte de se plier aux étapes rigoureusement tracées par le maître de la famille. Celui-ci disparaît-il, comme ce Benavides, époux de Bernarda, l'épouse ressaisit aussitôt tous ses droits et privilèges.

C'est pourquoi, pendant les trois actes de la pièce, Bernarda voit se dresser contre elle le groupe de ses cinq filles qu'elle veut cloîtrer dans la maison en signe de deuil, celui de ses domestiques qu'elle opprime, et jusqu'à sa belle-mère qu'elle sequestre. Les fiançailles de l'aînée, Angustias, la plus riche parce que seule héritière (mais aussi la plus laide) avec le meilleur parti du pays, vont déclencher le drame. Les cinq sœurs vivant en vase clos, tombent immédiatement amoureuses du jeune homme. Adela, la plus belle et la plus passionnée, ira jusqu'au bout de son amour, et elle en mourra.

Dans ce Studio des Champs-Elysées où il révéla, voici près de dix ans, cette pièce posthume de Lorca qui est certainement la plus purement dramatique de son œuvre, Maurice Jacquemont reprend aujourd'hui sa propre mise en scène qu'il a encore repensée et améliorée. Aussi *La Maison de Bernarda* garde-t-elle sur les spectateurs de 1957 toute sa puissance d'envoûtement poétique et tragique. Dans le rôle de Bernarda Alba, Tania Balachova fait une composition impressionnante d'intelligence et d'autorité. Quand à Renée Cosima, elle brûle d'une flamme dévorante qui est celle d'Adela, l'héroïne la plus attachante, peut-être, de tout le théâtre de Lorca. Cette jeune actrice, que l'on voudrait voir plus souvent sur les scènes parisiennes, se montre, dans un personnage particulièrement périlleux, absolument remarquable.

Grâce à Maurice Jacquemont, à Jean Créach, solide adaptateur et à tous leurs interprètes, *La Maison de Bernarda* est « habitée » d'étonnante façon...

Le Directeur-Gérant : Jacques CHARRIERE.

IMPRIMERIE COMMERCIALE, 6, rue Gambetta, Le Mans. — 37.029.

QUELQUES SCÈNES DE " VIRGINIE "



PIERRE. : Cette traversée devient réellement sensationnelle !



BRIGITTE : J'ai appartenu à deux hommes dans ma vie...



BETTY : Oui, Monsieur le Maire !
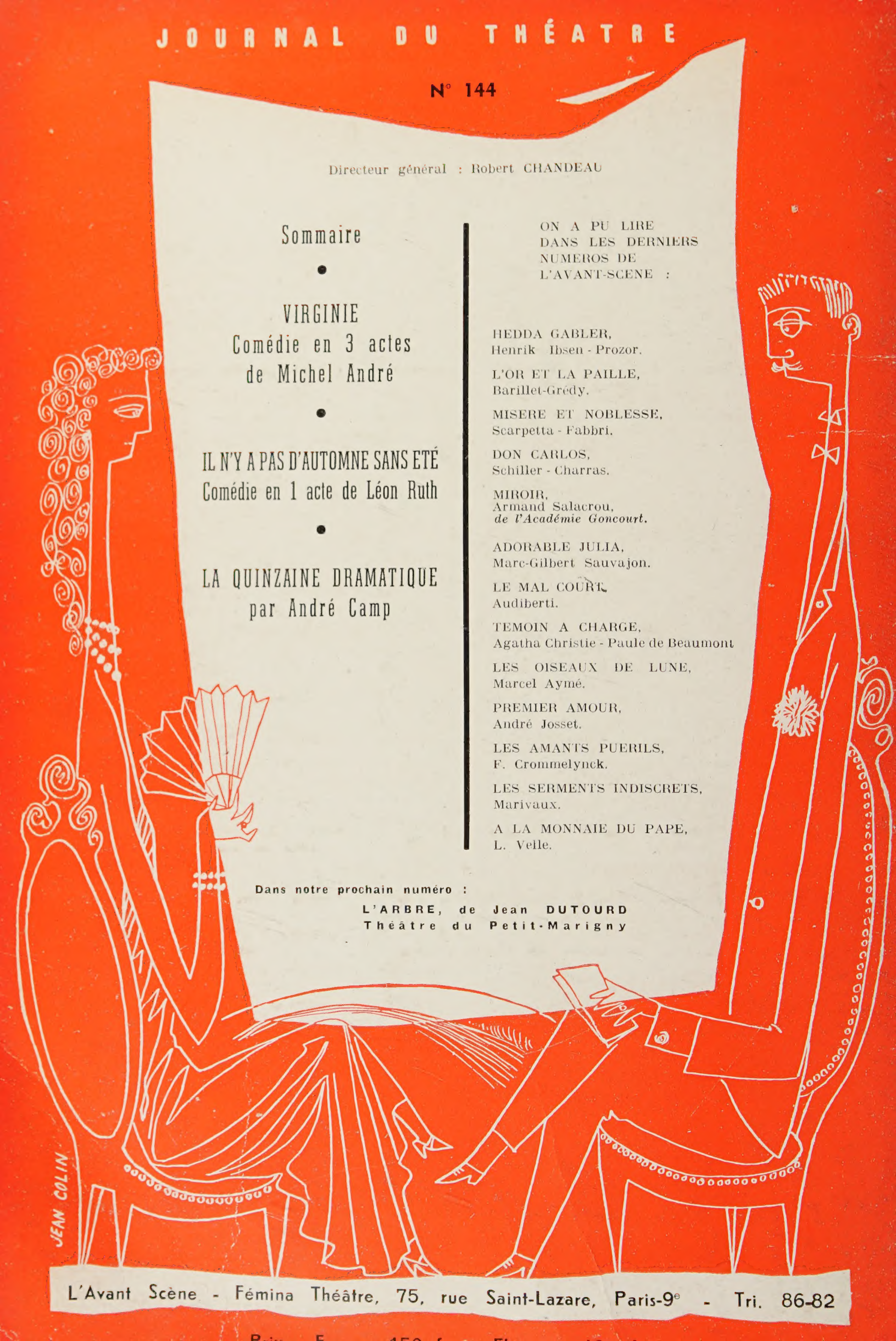


BETTY : Sois brave, Olivier... Pour que je sois fière de toi... Fière d'avoir été à toi...

RENÉE COSIMA et TANIA BALACHOVA, la mère et la fille qui s'affrontent, sont également sensationnelles dans le chef-d'œuvre de Lorca, *La Maison de Bernarda*, au Studio des Champs-Elysées.



JACQUES DUBY fait une étonnante création dans le rôle d'Emile Magis, le héros de la remarquable pièce de Félicien Marceau, *L'Œuf*, au Théâtre de l'Atelier





JOURNAL DU THÉATRE
N° 144
Directeur général : Robert CHANDEAU
Sommaire
VIRGINIE
Comédie en 3 actes
de Michel André
IL N'Y A PAS D'AUTOMNE SANS ETÉ
Comédie en 1 acte de Léon Ruth
LA QUINZAINE DRAMATIQUE
par André Camp
ON A PU LIRE
DANS LES DERNIERS
NUMEROS DE
L'AVANT-SCENE :
HEDDA GABLER,
Henrik Ibsen - Prozor.
L'OR ET LA PAILLE,
Barillet-Grédy.
MISERE ET NOBLESSE,
Scarpetta - Fabbri.
DON CARLOS,
Schiller - Charras.
MIROIR,
Armand Salacrou,
de l'Académie Goncourt.
ADORABLE JULIA,
Marc-Gilbert Sauvajon.
LE MAL COURT,
Audiberti.
TEMOIN A CHARGE,
Agatha Christie - Paule de Beaumont
LES OISEAUX DE LUNE,
Marcel Aymé.
PREMIER AMOUR,
André Josset.
LES AMANTS PUERILS,
F. Crommelynck.
LES SERMENTS INDISCRETS,
Marivaux.
A LA MONNAIE DU PAPE,
L. Velle.
Dans notre prochain numéro :
L'ARBRE, de Jean DUTOURD
Théâtre du Petit-Marigny
JEAN COLIN
L'Avant Scène - Fémina Théâtre, 75, rue Saint-Lazare, Paris-9e - Tri. 86-82